

GINA LOMBROSO

DOCTEUR ÈS LETTRES, DOCTEUR EN MÉDECINE

LA FEMME  
DANS LA  
SOCIÉTÉ ACTUELLE

TRADUIT DE L'ITALIEN  
PAR FRANÇOIS LE HÉNAFF



PAYOT, PARIS



**LA FEMME**  
**DANS LA SOCIÉTÉ ACTUELLE**

T12D39

GINA LOMBROSO  
Docteur ès lettres, docteur en médecine



# LA FEMME

DANS

## LA SOCIÉTÉ ACTUELLE

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

- L'âme de la femme ..... 16 fr.
- La femme aux prises avec la vie ..... 12 fr.
- Vies de femme ..... 12 fr.

TRADUIT DE L'ITALIEN  
PAR FRANÇOIS LE HÉNAFF

L'Âme de la femme (L'Anima della donna) a paru en éditions : italienne (Zanichelli, Bologne), française (Payot, Paris), américaine (Dutton, New-York), anglaise (Jonatan Cape, Londres), suédoise (Gebers, Stockholm), danoise (Paul Brenner, Copenhague), hollandaise (Thieme, Zutphen), espagnole (Sempere, Valence), roumaine (Cultura Nacionala, Bucarest), allemande (Siebener, Francfort), hongroise (Athenaeum, Budapest).



PAYOT, PARIS  
106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1929

Tous droits réservés

## DEDICACE

---

*C'est à toi, ma Nina, que j'ai dédié les autres volumes de cette série. C'étaient des entretiens à voix basse, des avertissements timides, quelquefois douloureux, qu'une mère n'ose pas et quelquefois ne peut pas donner directement à sa fille, des considérations sur les émotions que souvent la femme hésite à s'avouer à elle-même, des conseils d'une mère désireuse de laisser à la fille le fruit de son expérience, même quand elle l'aura quittée pour toujours.*

*Mais aujourd'hui, mais dans ce volume, il ne s'agit pas de toi, il ne s'agit pas d'avertissements directs d'une mère à sa fille, il s'agit de problèmes généraux qui intéressent la Société et non les individus. Ce n'est donc pas à toi que je m'adresse, mais aux lecteurs plus âgés, proches et lointains, qui ont désiré, qui ont en quelque sorte suscité les réflexions réunies ici.*

*Encore que plus d'un continue à m'avertir que les femmes que je décris sont rares, que les conseils que je donne sont dépassés, combien de lettres n'ai-je pas reçues des diverses parties du monde: de la France, de l'Allemagne, de la Suède, de la Pologne, de la Roumanie, de la Hongrie, de l'Espagne, du Brésil, de l'Ar-*

*Premier tirage, octobre 1929.*

Tous droits de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays

*gentine, du Chili, des Etats-Unis d'Amérique et jusque du lointain Japon, lettres où hommes et femmes se plaisaient à reconnaître que mes écrits leur avaient enfin fait comprendre les tragédies intimes et profondes dont ils avaient été les victimes et quelquefois les auteurs inconscients et où ils me demandaient, avec une confiance touchante, mon avis sur les problèmes sociaux qui intéressent la femme au moment actuel !*

*Il y a, dans l'âme de chacun, une certaine solidarité avec le reste du monde, mais cette solidarité se révèle plus étroite entre ceux qui sont orientés dans le même sens, qui poursuivent les mêmes fins, donc chacun considère les autres comme un prolongement, une extension de son être.*

*C'est à vous, lecteurs et lectrices qui vous intéressez à ces problèmes, qui m'avez soutenue de vos encouragements, c'est à vous, amis proches et lointains dont je ne connais ni la voix ni le visage, et auxquels pourtant je me sens unie par des liens plus étroits que si je vous avais vus ou entendus, c'est à vous que je dédie ou, mieux, que je confie ces pages, c'est à vous que je m'adresse, persuadée que vous voudrez bien peser attentivement mes paroles, m'apporter la contribution de votre expérience et m'aider à faire triompher des conclusions que je crois essentielles à la satisfaction des véritables aspirations de la femme.*

## PRÉFACE

---

Nous sommes à une époque de transition : chaque jour se transforme le champ du travail, de la famille, de la société, de la loi : la femme, comme le reste de l'humanité, doit modifier ses us et coutumes. Nous sommes un tout indissolublement uni : chaque partie du corps social doit changer quand changent les autres.

Mais, dans l'organisme social, comme dans l'organisme humain, les modifications, pour être utiles et harmonieuses, ont besoin de n'être dues ni au hasard ni à l'arbitraire. Le cœur, le cerveau, la main se modifient de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à la virilité, non pas au hasard, mais suivant les lois propres au tissu musculaire, nerveux, osseux dont ils sont composés, suivant la fonction qu'ils ont et auront dans notre organisme.

Ainsi en est-il ou, du moins, devrait-il en être de la grande famille humaine. Coutumes et traditions individuelles et sociales de la femme doivent changer, à présent qu'est changée la structure générale de la Société, qu'est changée l'orientation sociale, mais les traditions nouvelles, les coutumes nouvelles doivent

s'harmoniser aussi bien avec la loi qui domine et régit la Société actuelle qu'avec la fonction que la femme est appelée à remplir et avec ses aspirations fondamentales.

J'assistais, il y a quelques jours, à une course d'entraînement de jeunes filles. Agées de seize à dix-huit ans, elles n'étaient point avantagées par le maillot qui les couvrait à peine. Ces corps féminins, déformés par un entraînement pour lequel ils n'étaient pas faits, ne rappelaient ni les formes d'un Hercule Farnèse, ni celles d'une Vénus de Milo. Quant à leurs mouvements, c'était pis encore : leur décousu, leur manque de cohésion, montrait combien la structure particulière de la femme est inadaptée à de pareils efforts.

De quelle conception avaient bien pu partir les parents qui avaient poussé ces jeunes filles vers l'entraînement à la course ? De quelle conception est partie la Société moderne pour pousser les femmes vers les professions, les carrières, les charges plus proprement masculines ? De la conception que les anciennes traditions regardant la femme étaient injustes.

Cette conception est, d'un côté, la conséquence de la fausse idée que l'on se fait de la *justice*, de l'autre, le résultat inévitable du sourd travail entrepris pour persuader à l'humanité en général et au sexe féminin en particulier que la femme est égale à l'homme, que ses aspirations, ses possibilités, sont identiques.

C'est pour contrebattre ce travail que j'ai écrit *l'Ame de la femme*, c'est pour réfuter la fausse idée qu'on s'est faite de la justice, c'est pour défendre les anciennes traditions, vitales pour la femme, que j'écris le présent ouvrage.

Je démontre dans la première partie ce que c'est que la justice, je montre combien il est facile de confondre avec l'injustice, l'inégalité, la compression des intérêts personnels, le défaut de réciprocité, la dépendance, qui sont des choses absolument différentes.

Je fais voir dans la seconde partie que l'exclusion des femmes de la politique, l'instruction différente qui leur était donnée, la ségrégation dont elles étaient l'objet étaient en réalité des usages établis à leur avantage, qu'on peut cependant modifier sans amener de trop graves bouleversements, mais qu'il en est tout autrement de la morale spéciale à laquelle tous les peuples assujettissent la femme.

La troisième partie est exclusivement consacrée à mettre en lumière l'importance de cette morale spéciale à laquelle on ne peut porter atteinte sans enlever à la femme la possibilité de réaliser ses aspirations les plus intimes.

\* \* \*

La femme souffre aujourd'hui, mais ce n'est pas, comme elle le suppose, de la rigueur des obligations morales auxquelles elle est soumise, c'est de l'isolement où elle se trouve, isolement dû en partie à l'industrialisme, en partie au relâchement de sa morale. Si ce relâchement s'accroissait encore la femme perdrait tout à la fois la possibilité d'une carrière honnête et celle d'affections constantes.

La femme veut aimer et être aimée, elle le veut aujourd'hui comme hier, comme demain, comme toujours, parce que c'est là sa mission. C'est là la conséquence nécessaire de sa fonction, mais si elle veut être

aimée, elle ne peut se départir de la morale spéciale que la société lui demandait ce qui faisait d'elle un être collectivement supérieur. La haute moralité qu'on exige d'elle en matière d'amour, son privilège et son tourment d'aujourd'hui, a été sa plus grande conquête d'hier, est et doit rester le pivot des traditions nouvelles, parce que les conséquences de cette morale sont intimement liées aux plus solides aspirations féminines.

Est-ce une solution archaïque ? Peut-être, mais c'est une illusion que de croire, comme le fait le monde d'aujourd'hui, que tout puisse changer. Des changements se produisent dans tous les organismes avec les variations du temps et du milieu, mais selon les règles propres à ces organismes, en laissant intact leur mécanisme essentiel. La forme de la feuille varie à l'infini, suivant les changements du climat et du milieu auxquels la plante doit s'adapter, mais elle ne peut changer de couleur parce que la chlorophylle qui la détermine garantit les échanges gazeux indispensables à sa vie.

Ce sont les institutions qui doivent changer pour s'adapter aux nécessités humaines dans le cadre transformé de la Société et non pas les règles morales qui en sont le fondement éternel.

## PREMIÈRE PARTIE

### LES INJUSTICES RÉELLES ET LES INJUSTICES APPARENTES

Comme les souffrances provoquées par l'injustice sont les seules dont il soit permis de faire étalage, beaucoup de ceux qui souffrent, quelle qu'en soit la cause, l'attribuent à l'injustice.

## I

# LA JUSTICE ET LES SOUFFRANCES DE LA FEMME

La justice est le triomphe du vrai sur le faux, du mérite sur le démérite, de la fidélité aux critères établis, aux pactes stipulés.

Bien que la femme d'aujourd'hui se considère comme singulièrement mieux partagée que sa sœur d'hier, jamais la femme ne s'est à ce point montrée inquiète et agitée, jamais elle ne s'est autant dépensée, jamais les périodiques et les publications de tout genre qui s'emploient à encourager le sexe faible, n'ont pareillement insisté sur la nécessité d'améliorer sa situation familiale et sociale.

Pourquoi et comment la femme d'aujourd'hui est-elle plus inquiète et moins satisfaite que la femme d'hier ?

Parce que, disent les féministes, elle est écrasée sous le poids d'un monceau d'injustices, contre lesquelles, jusqu'alors, elle n'avait pu se révolter et dont on a fini par la persuader qu'elle avait le devoir de s'affranchir.

S'il en était ainsi, les féministes auraient raison de la pousser à se libérer des servitudes qui l'enferment, parce que les souffrances causées par les injustices, souffrances qu'aucune joie superficielle ne peut compenser, sont les plus terribles qu'on puisse endurer, parce que les injustices retomberont inévitablement sur la Société et qu'il est socialement utile qu'au prix des sacrifices, même les plus pénibles, ceux qui en sont victimes se défendent contre elles.

Mais les entraves, les gênes, les inégalités dont se plaint aujourd'hui la femme sont-elles vraiment des injustices ?

Qu'est-ce que le sentiment de la justice, cette soif insatiable qui nous dévore de la naissance à la mort, qui nous donne une si terrible anxiété quand nous ne pouvons l'étancher, qui nous fait tomber dans le plus sombre découragement quand nous croyons la justice lésée, même pour des choses qui ne dépendent pas de nous, même pour des êtres qui nous sont étrangers, même seulement dans les livres et dans le cauchemar des songes ?

La justice est, suivant moi, le sentiment qui poursuit le triomphe de la vérité sur le mensonge, de la réalité sur l'apparence : c'est l'instinct qui provoque notre révolte, lorsque nous voyons dénaturer des faits ou des intentions, que nous savons différents, lorsque nous voyons diminuer ou, ce

qui est pire, refuser la rémunération convenue, lorsque nous voyons louer et récompenser celui qui, par son œuvre, a fait du mal à la Société, pour son profit personnel, combattre et tourner en dérision celui qui lui a fait du bien, à son propre désavantage ; c'est le sentiment par lequel nous nous faisons un crime de manquer à la parole donnée, au critère proclamé et nous nous insurgons contre ceux qui y manquent ; c'est le sentiment qui transforme en joie le sacrifice le plus cruel, s'il nous donne l'illusion de collaborer par là au triomphe de ce que nous croyons la vérité, de ce que nous croyons la loyauté.

Le sentiment de la justice est vital pour la Société, parce que les réalités sont immédiatement piétinées par les apparences, les vérités sont immédiatement étouffées sous le mensonge, parce que les critères proclamés d'avance sont immédiatement déformés, parce que la justice est immédiatement écrasée, si quelqu'un ne lutte pas pour la faire triompher. Le sentiment de la justice est vital pour la Société, parce que celle-ci se désagrège immédiatement si celui qui fait le bien n'en reçoit que raillerie et dédain, si celui qui fait le mal en retire honneurs, satisfaction et profit ; parce que la production matérielle et intellectuelle cesse immédiatement si les compensations convenues font défaut ; parce que tout contact social est aboli si le mensonge est vainqueur.

Mais s'il est vital pour la Société, ce sentiment

qui, avec tant de force et d'émotion, nous attache à nos ancêtres, à nos contemporains de nous inconnus, à nos descendants que nous ne connaissons jamais, ce sentiment qui nous fait souffrir de leurs angoisses, rayonner de leurs joies, qui nous pousse à lutter pour leur obtenir les justes compensations qui leur ont été refusées, n'est pas cependant général. On ne trouve pas en tous cet instinct qui donne un sens, un but à notre vie, cette série de sensations parmi lesquelles prédominent les douleurs, et qui n'a de raison d'être que si elle se rattache à quelque chose d'harmonieux et d'éternel à quoi nos angoisses puissent être consacrées, avec l'espoir qu'elles se transformeront en joies pour autrui. On ne trouve pas en tous cet instinct de l'éternité, de la foi, de la morale, qui nous donne l'illusion que notre vie n'a pas été dépensée en vain, que nous avons transmis, allumé, à nos descendants le flambeau qui nous avait été confié.

Cet instinct, si vif chez quelques-uns d'entre nous, et presque aussi spasmodique que celui de la faim et de l'amour, manque complètement chez d'autres. Il leur manque, parce que manquent en eux les éléments d'où cet instinct dérive : sûre intuition qui sache mettre en pleine lumière la réalité cachée sous l'apparence ; large intelligence qui permette de mesurer les immenses dommages qui résulteraient du triomphe de l'injustice ; capacité d'introspection qui nous permette

de distinguer au plus profond de notre être l'origine des diverses impulsions qui en viennent à la surface ; profondeur de méditation qui nous permette de contrôler et de trier les faits que nous fournissent l'intuition et la raison.

Le sentiment de la justice manque à beaucoup parce que manquent à beaucoup : l'instinct de la solidarité humaine, par lequel nous avons conscience de n'être que les humbles anneaux de la chaîne de la vie, dont la solidité nous est confiée ; l'instinct de l'éternité, par lequel nous nous sentons rattachés au monde passé et au monde futur à travers l'ensemble auquel nous appartenons ; parce que leur manque souvent l'extrême passion qui, en nous émouvant pour les souffrances d'autrui, nous incite à vouloir les diminuer dans le monde ; parce que leur manque la bonne foi qui permet d'interpréter loyalement les faits et les intentions dont nous sommes les spectateurs ou les victimes.

Tous n'ont pas ces qualités, tous ne savent pas découvrir les injustices auxquelles d'autres sont en butte, tous n'ont pas en eux un stimulant puissant à entrer en lutte pour les vaincre, mais tous sont sujets à souffrir de maux que l'on peut prendre pour des injustices, en tant que, comme celles-ci, elles dépendent des autres. Or, comme les souffrances provoquées par l'injustice sont les seules dont il soit permis de faire montre, comme les cris arrachés par l'injustice suscitent

autour de nous des paladins prêts à descendre en champ clos pour notre cause, ainsi beaucoup, lorsqu'ils souffrent, quelle qu'en soit la cause, l'attribuent à l'injustice ; beaucoup, lorsqu'ils combattent, quelle qu'en soit la cause, l'attribuent à la justice. Ils prennent pour le sentiment de la justice tout sentiment qui les fait souffrir ou jouir des souffrances ou des joies d'autrui, toute cause qui les pousse à réagir les uns contre les autres et il n'est pas rare que les plus ardents à mettre leurs actes sous la bannière de la justice soient précisément les auteurs d'injustice, soit qu'ils agissent ainsi pour détourner les soupçons, soit qu'ils le fassent inconsciemment parce qu'ils confondent les impulsions dépravées qui les poussent à l'action avec les plus purs sentiments de justice. Et comme

« de glace pour la vérité

L'homme est de feu pour le mensonge »,

les intéressés réussissent assez facilement à faire croire justes les causes qui leur sont simplement utiles, et injustes celles qui leur sont désavantageuses, créant ainsi la confusion dont nous souffrons.

Tous les maux dont ils souffrent sont, pour les méchants, des injustices, mais il en est que les honnêtes gens eux-mêmes peuvent prendre pour des injustices, quoiqu'ils n'en soient pas en réalité. Examinons les principaux, et commençons par le plus notoire : l'inégalité.

## II

### L'INÉGALITÉ N'EST PAS UNE INJUSTICE

*La vie, je ne dis pas seulement sociale, mais végétale et animale, est basée sur l'inégalité des formes, à laquelle correspond l'inégalité des besoins, des fonctions, des aspirations.*

Si l'on ne trouve que chez un petit nombre le véritable sentiment de la justice qui nous fait souffrir du triomphe de l'indignité sur le mérite, du faux sur le vrai, de l'apparence sur la réalité, qui nous fait souffrir lorsque nous voyons manquer de fidélité aux pactes établis, aux critères convenus, chez beaucoup se rencontre un autre sentiment, celui du droit à l'égalité, qui nous fait souffrir avec autant d'intensité de ce que l'un a plus de joies ou moins de peines que l'autre, même si ce surplus de bonheur ou cette diminution de souffrance est loyalement méritée, si elle est d'intérêt général, et même si elle est acquise conformément aux pactes établis et aux critères convenus.

Ce sentiment a pour conséquence de nous dres-

ser contre toute inégalité, au moins lorsqu'elle nous est défavorable, et de nous la faire croire injuste.

Certaines inégalités peuvent porter en elles un germe d'injustice, mais, en elles-mêmes et par elles-mêmes, les inégalités ne sont pas des injustices : c'est sur elles qu'est basée, je ne dis pas seulement la vie sociale, mais la vie animale et végétale.

Du chaos naît en effet la cellule informe et uniforme dont la plante et l'homme dérivent ; mais, bientôt, elle se différencie à l'infini, et avec elle les entités dont elle se sert ou dont elle se débarrasse. Nous avons ainsi dans la nature des végétaux qui absorbent l'azote et le carbone de l'atmosphère et qui émettent de l'oxygène, et des animaux qui absorbent l'oxygène de l'air et expirent de l'acide carbonique. Nous avons des plantes pourvues de chlorophylle qui leur permet de concentrer en elles le carbone du soleil et des animaux qui se nourrissent de ce carbone. Nous avons des légumineuses capables de fixer par leurs racines l'azote de la terre, et des graminées qui l'absorbent et en laissent le sol dépourvu. Nous avons des plantes qui retiennent l'eau de la pluie dans leurs tubercules, comme les pommes de terre, d'autres la recueillent dans leurs feuilles charnues, d'autres dans leurs fruits. Nous avons des poissons qui vivent dans l'eau très pure des glaciers, et d'autres qui vivent dans les flaques

des étangs formés par l'eau du ciel à la surface de la terre. Nous avons des oiseaux légers, aux yeux très perçants, qui trouvent leurs aliments sur les hautes cimes des arbres, et des rongeurs aveugles, aux pattes maladroites, qui vivent de ce que leur offrent les méandres souterrains.

Animaux et plantes se sont ainsi façonnés si différemment, parce que la disparité des êtres destinés à vivre ensemble est la condition essentielle de leur survivance, parce que l'adaptation n'est possible que grâce à une différenciation continue, parce qu'un certain bonheur général relatif n'est possible que là où se forment des besoins, des goûts, des aptitudes et des habitudes différents.

Nous pouvons encore surprendre cette différenciation là où les transformations sont plus récentes. Nous voyons se dépouiller de plumes les oiseaux qui vivent dans les broussailles, et devenir onctueux et imperméable le poil des amphibiens qui ont trouvé dans l'eau nourriture et refuge.

A cette inégalité de forme correspond, dans le monde des animaux, une différence de besoins, de fonctions, de désirs. La différence de forme naît même de la nécessité où se trouve la nature de différencier les goûts, les besoins, les désirs.

Il en est de même pour les êtres humains. Nous autres femmes sommes amenées à le constater dans notre propre famille et à en profiter comme fait la nature. Tel de nos enfants est ultrasensible, tel

autre insensible, celui-ci très ingénieux, celui-là incapable de faire un nœud de cravate, l'un d'un naturel gai, l'autre, mélancolique. Nous mettons à profit leurs goûts, leurs tendances différents, et ceux, également différents, des membres de la famille, pour obtenir le maximum d'harmonie et d'efficiace dans notre maison. Nous utilisons l'intelligence de celui-ci, l'ingéniosité de celui-là, l'adresse de l'un, la force de l'autre : tel enfant doit être châtié sévèrement, tel autre réprimandé à peine d'un regard.

C'est ainsi qu'il en est et qu'il doit en être dans la grande famille humaine. Les hommes naissent dans des conditions inégales : il y a inégalité dans leur situation sociale, leur état de santé, leur tempérament, leur intelligence ; inégales seront les conditions générales au milieu desquelles s'écoulera leur vie, inégal par suite le degré de bonheur dont ils jouiront.

Chacun de nous, du paria le plus misérable au plus riche et au plus puissant des rois, naît dans un état de supériorité et d'infériorité relatives, physiques, morales, intellectuelles, par rapport aux autres individus qui composent la Société. L'un naît sain et l'autre malade, l'un beau et l'autre laid, l'un timide et l'autre hardi, l'un intelligent et l'autre stupide, l'un ingénieux et l'autre incapable. Celui-ci a reçu en partage une mère affectueuse et sagace, celui-là une mère égoïste et maniaque. L'un trouve chez sa nour-

rice une surabondance de lait, l'autre manque de ce premier et vital aliment. A l'un échoit une compagne digne et sublime, à l'autre une insupportable mégère. Tel naît dans un pays chaud, tel dans un pays froid ; tel à la ville, tel à la campagne ; tel sur un sol fécond, tel dans une contrée pauvre et stérile ; tel appartient à une caste privilégiée, tel à une nation, à une religion méprisée et honnie. Chacune de ces disparités, toutes pareillement utiles à l'harmonie générale, entraîne avec elle des inégalités physiques et morales, sociales ou individuelles, qui pèseront sur chacun pendant toute son existence.

Aucune d'elles n'est d'ailleurs toujours favorable ou toujours défavorable au bonheur individuel, comme on le croit d'ordinaire ; chacune pourra tour à tour être cause de supériorité ou d'infériorité, de bonheur ou de malheur, selon les cas, et toutes peuvent être également utiles à l'harmonie générale.

Un nègre est en état d'infériorité physique et sociale, s'il veut vivre en Europe et suivant la civilisation européenne, il est en état de supériorité s'il doit vivre au centre de l'Afrique et dans les forêts vierges. L'Italien est en état d'infériorité s'il veut monter un commerce, une usine ; il est en état de supériorité s'il veut faire de la musique. Le maladif est, dans des temps normaux, en état d'infériorité par rapport au bien portant, il est en état de privilège devant la

conscription, si bien que quelques-uns se rendent malades pour y échapper. Le premier né est en état de supériorité, s'il s'agit, dans certains Etats, d'hériter ; il est en état d'infériorité, si le poids de la famille doit trop tôt retomber sur lui.

Cet état de supériorité et d'infériorité relatives est généralement équilibré, dans les sociétés bien organisées, par le fait qu'à toute fonction, à tout honneur, à tout prestige, à toute supériorité sociale, sont toujours attachées des charges correspondantes qui en sont la rançon.

Autrefois, le Roi jouissait de privilèges très spéciaux, l'aristocratie dictait des lois, elle était obéie et servie comme les Rois le sont à peine aujourd'hui, mais elle payait ce privilège par d'énormes sacrifices individuels et sociaux. Si l'on faisait une statistique des Rois et des nobles morts de mort violente, on verrait que la proportion en est infiniment supérieure à ce qu'elle est dans les classes moyennes ; les pavots qui dépassent ont toujours été le point de mire de l'épée plutôt que les humbles fleurs des champs.

Le prestige de l'aristocratie n'était pas seulement maintenu par l'impôt du sang, mais par une discipline rigoureuse à laquelle les nobles et les princes étaient soumis dès l'enfance. La moitié d'entre eux était astreinte à entrer dans les ordres, à renoncer à la famille, à l'amour. L'autre moitié devait renoncer à toute ambition de gloire. de puissance ou de richesse qui ne vint pas

des armes, du gouvernement ou de l'Eglise. Les arts, les lettres, la philosophie, la musique, la peinture, la science, le commerce leur étaient permis comme distractions individuelles, jamais comme carrière, jamais comme moyen d'obtenir du prestige, ainsi qu'il en advient encore aujourd'hui pour les Rois.

Les arts, l'industrie et le commerce étaient concédés aux bourgeois, à qui étaient interdites d'autres carrières, réservées au peuple, comme celle du théâtre et ainsi de suite.

En outre, les sentiments de plaisir, de douleur, d'orgueil, d'humiliation liés soit aux privilèges, soit aux charges ne sont pas fixes : ils peuvent s'exacerber, s'invertir, s'annuler, suivant que ces privilèges sont désirés ou qu'ils ne le sont pas ; c'est ce qui fausse si souvent la valeur relative des avantages ou des privilèges et des désavantages ou des charges, c'est ce qui fait que l'on voit communément des gens renoncer à des biens que certains jugent les premiers de tous, pour obtenir ceux d'autres tiennent en piètre estime.

Les privilèges les plus prisés peuvent en effet devenir de pesants fardeaux, s'ils ne sont pas désirés, car le bonheur découle non pas de la possession de tel ou tel bien, mais de la possibilité d'atteindre ou non le bien idéal que nous désirons.

La richesse ne donne pas le bonheur à qui aspire

à la gloire, les fonctions politiques ou militaires à qui aspire à l'art, l'art à qui aspire à la maternité, la maternité à qui aspire à la gloire. Il est rare qu'un individu aspire précisément au bien dont il jouit depuis sa naissance : la richesse, les titres honorifiques, les privilèges de caste font plaisir au moment où on les conquiert, mais non à celui qui y est né et en a joui dès son entrée dans la vie.

Il est difficile que celui qui est né dans un pays bien arrosé apprécie l'eau ; il est difficile que le riche, le noble, né tel, trouve le bonheur dans les privilèges que lui confèrent le titre ou la richesse.

Les inégalités ne sont pas des injustices. Ce qui est injuste et criminel, c'est de travailler à faire confondre les unes avec les autres, à cacher les charges attachées à chaque privilège, les désavantages liés à chaque avantage, parce que méditer et faire méditer sur les uns et les autres est, d'une part, le seul moyen de conserver le lien qui unit les privilèges aux charges, c'est-à-dire de maintenir les inégalités dans de justes limites ; c'est, d'autre part, le seul remède à cette étrange maladie, si répandue et si nuisible au genre humain, qui nous fait souffrir des jouissances d'autrui mêmes justes et jouir de ses souffrances même injustes, et qu'on appelle l'envie. Mais hélas ! combien rares sont ceux qui s'attellent à cette besogne et combien plus rares encore ceux qui se laissent convaincre !

Hommes et femmes admettent que les animaux sont inégaux, qu'ils ont des goûts et des besoins différents et que cela est providentiel pour l'harmonie générale. Hommes et femmes admettent que les enfants soient traités différemment les uns des autres, selon la diversité de leur tempérament, et employés à des fonctions différentes, selon leur esprit et leurs forces. Mais, depuis le commencement des siècles, hommes et femmes trouvent injuste de ne pas avoir les privilèges spéciaux auxquels eux et les autres attribuent la plus grande importance et qu'ils se figurent devoir leur donner le bonheur, sans même s'apercevoir des privilèges dont ils jouissent et que d'autres, à leur tour, leur envient.

C'est ainsi que le pauvre qui désire la richesse proclame injuste celle dont jouit le riche ; que le garçon qui vient à contre-cœur à l'atelier trouve injuste que son contemporain aille à l'école, que la fille qui ne trouve pas de mari estime injuste que sa sœur cadette en ait trouvé un ; que le malade trouve injuste de n'avoir pas une compensation à ses maux, l'incapable de ne pas avoir le poste de celui qui a plus de mérite. Et la fille qui ne trouve pas de mari, l'incapable qui n'a pas le poste désiré, le garçon qui va malgré lui à l'atelier, tout en restant convaincus qu'il est juste de conserver les privilèges qu'ils ont au regard des autres, trouvent juste d'envier aux autres ceux qu'ils possèdent. Et il ne manque pas de

gens pour glorifier leur lutte, pour parer des plus séduisantes couleurs les sentiments qui les poussent, comme s'il s'agissait de l'idéal le plus noble et le plus pur ; il ne manque pas de gens pour glorifier la souffrance qui les pousse à cette lutte, comme si c'était le sentiment de la justice, alors qu'il s'agit d'un simple sentiment d'envie qu'aucune réflexion sur leurs propres privilèges ne vient réfréner. Ce qui vit ainsi chez les hommes ce n'est pas seulement l'instinct de l'envie, qu'ils prennent si souvent pour le sentiment de la justice, c'est la soif de conquérir les privilèges spéciaux qui ne leur sont pas accordés et de les conquérir par les pires moyens : la prépotence, la violence, la corruption par quoi on se hisse aux postes auxquels on n'a aucun droit.

La Révolution française a eu sur le monde une action bienfaisante, comme l'aura peut-être en Russie le Bolchevisme, parce qu'elle a réclamé l'abolition de beaucoup d'inégalités, qui étaient injustes, mais elle y a apporté un bouleversement qui subsiste encore aujourd'hui, parce que ses interprètes ont fini par entrer en lutte, non seulement contre les inégalités injustes, mais contre toutes les inégalités, ce qui était injuste, et ce qui est advenu alors, ce qui advient aujourd'hui en Russie, où l'on a voulu porter le système de l'égalité à ses ultimes conséquences, le démontre de la façon la plus lumineuse.

### III

## LA COMPRESSION N'EST PAS UNE INJUSTICE

Il n'existe pas un homme, bien plus, pas un végétal ou un animal, qui puisse donner une expansion complète à ses aspirations matérielles, morales, intellectuelles.

Ce n'est pas seulement entre l'injustice et l'inégalité que les hommes établissent volontiers une confusion, c'est encore entre l'injustice et la compression de leurs désirs, de leurs aspirations, de leurs instincts.

Le bien suprême auquel aspire l'homme, auquel aspire l'animal, auquel aspire la plante est de donner une expansion complète à ses possibilités matérielles et morales, de donner un aliment adéquat à ses instincts, de laisser le plus de traces possible dans le monde.

Mais, si cette aspiration est générale, s'il est juste qu'elle soit satisfaite dans certaines limites habituellement établies par la nature, par la tradition ou par la loi, il n'existe pas d'homme, pas

d'animal, pas de végétal qui puisse la satisfaire complètement et d'une façon illimitée.

Les fleurs nouent, il est vrai, au printemps sur les ailes du vent ou des insectes : devant nos yeux s'accouplent, à leur caprice, insectes, poissons, reptiles, oiseaux, mais toutes les fleurs ne nouent pas, tous les animaux ne s'accouplent pas qui le voudraient. Que de corolles fleuries voient leurs pétales se faner sans que leur stigmate ait trouvé le pollen qui le féconderait ! Que de pollen s'est perdu dans l'air sans avoir trouvé un stigmate sur lequel se poser ! Que de fleurs nouées ne fructifient pas, tantôt parce que les insectes ont introduit dans leur stigmate, avec le pollen, leurs propres larves qui rongent le fruit naissant, tantôt parce que le vent et la gelée ont détruit, flétri, mis en pièces le bouton avant qu'il ne se formât ! Combien de fruits pulpeux ne parviennent pas, pour les mêmes raisons, à mûrir la graine ! Que de graines fécondes sont, avant de germer, avalées par les oiseaux, enterrées par les fourmis ! Que de tendres petites plantes sont, avant de grandir, mangées par les chenilles, broutées par les chèvres ! Que de plantes tombent, avant de fructifier, sous la faux du moissonneur ou la dent des herbivores, que de plantes, que d'animaux meurent d'épuisement, parce que d'autres plantes, d'autres animaux ont jeté de plus solides racines dans le lieu où il leur faut vivre et se nourrir, absorbant à leur détriment toute la nourriture ! Combien

d'œufs d'insectes ou de poissons amoureusement déposés par la mère dans l'endroit qui paraissait le plus favorable à leur éclosion, sont, avant de germer, dévorés par d'autres insectes, d'autres poissons, d'autres oiseaux ! Combien de chenilles, de poussins, de petits animaux amoureusement défendus par la mère, sont victimes d'autres animaux ou des hommes !

C'est en nombre infini que plantes et animaux croissent et vivent sur la même motte de terre où la graine tombe, la plante pousse, la corolle s'effeuille, le ver rampe, l'oiseau vole, le reptile s'aplatit, et tous veulent se multiplier, durer, avoir leur part d'air, de lumière, de soleil, de nourriture, et l'air, la lumière, la nourriture, l'eau sont en quantité limitée et âprement disputés.

Pour les êtres humains, c'est pis encore. Ce ne sont pas seulement ses instincts végétatifs que l'homme veut satisfaire, — ce n'est, croit-il, que justice — non seulement il veut aimer, se multiplier, parcourir tout entière la trajectoire qui lui est assignée par la nature, mais il veut encore réaliser toutes ses possibilités intellectuelles et morales, jouir par les sens et par l'intelligence, goûter toutes les commodités, toutes les distractions, toutes les satisfactions que peut lui offrir une civilisation raffinée, réaliser tous les désirs que lui suggèrent l'intelligence et la passion, s'occuper des études ou des arts qui lui plaisent le plus. conquérir gloire, richesses, honneurs à la

mesure de ses convoitises et, par surcroît, être indépendant des autres, de tous les autres.

Rassasier tous ces désirs serait impossible au plus puissant des Rois, au plus fortuné des hommes. Nos aspirations sont limitées de toutes parts et par les hommes et par la nature.

Certaines conditions d'existence permettent à l'homme et à la femme de vivre indépendants des autres hommes, d'aimer tant qu'ils veulent, d'avoir autant d'enfants qu'il leur plaît et de les élever sans préoccupation pour leur pain. C'est ce qui arrive dans les pays riches et encore peu habités, où les pressions sociales sont moindres ou même font complètement défaut.

Mais si l'homme et la femme isolés peuvent, dans la solitude, rassasier tout entière leur soif d'amour, leur soif d'indépendance à l'égard des autres hommes, ils doivent se résigner à être esclaves des éléments ou des animaux dont dépend leur pain quotidien. La tempête, la pluie peuvent abattre leur case, le froid ou la sécheresse anéantir leurs moissons, les animaux féroces massacrer leurs enfants, les rongeurs détruire leurs provisions, ils ne pourront se séparer, s'éloigner l'un de l'autre, si l'un d'eux rend la vie commune insupportable. Non seulement ils seront dans la stricte dépendance l'un de l'autre et tous deux dans celle des éléments extérieurs, mais ils devront comprimer toute soif de s'épancher, de jouir de

la compagnie de leurs semblables, de jouir des œuvres intellectuelles ou morales que ceux-ci peuvent produire.

Dans les Sociétés civilisées, où l'homme peut vivre à peu près indépendant des éléments extérieurs et choisir, jusqu'à un certain point, la dépendance sociale à laquelle il obéira, où l'homme peut étancher la soif intellectuelle et sociale qui le presse, peut trouver une réponse à beaucoup des problèmes qui le harcèlent, peut échanger ses idées avec d'autres hommes, et trouver qui réalisera ses conceptions, dans ces pays, l'homme doit limiter sa soif d'aimer, doit se résigner à des dépendances étroites et multiples à l'égard des autres hommes, aussi bien au point de vue matériel qu'au point de vue intellectuel et moral.

L'indépendance n'existe pas dans la Société humaine, pas plus qu'elle n'existe d'ailleurs dans la nature. Le serviteur dépend du maître, en tant que celui-ci peut lui donner des ordres, mais le maître dépend du serviteur, en tant que celui-ci peut ne pas obéir. L'ouvrier dépend de l'industriel, en tant que celui-ci lui donne du travail, l'industriel dépend de l'ouvrier, en tant que, sans main-d'œuvre, toute fabrique est obligée de fermer. L'industriel dépend des clients auxquels il vend sa marchandise, et les clients dépendent de l'industriel qui leur fournit ce dont ils ont besoin. Il en est de même à l'infini : le médecin dépend des clients qui lui donnent le moyen de vivre dans

l'aisance et de faire vivre sa famille, et les malades dépendent du médecin qui les aide à recouvrer la santé.

La dépendance est une loi fatale de la vie, une loi providentielle, qui tous, tant que nous sommes à vivre sur la terre, nous lie les uns aux autres, qui lie non seulement les hommes aux autres hommes, mais aux animaux et aux plantes qui les entourent, aux hommes, aux animaux et aux plantes qui ont existé dans le passé ou qui existeront dans l'avenir. La dépendance est une loi providentielle qui fait de nous, infimes molécules, une partie de l'immense univers qui nous environne, c'est la force d'attraction qui nous tient attachés au reste de la création et sans laquelle nous serions destinés à tomber dans le néant, à nous dissoudre le long de notre trajectoire, comme les étoiles filantes qui brillent et s'éteignent sous nos yeux dans les chaudes soirées d'été.

Au reste, ces compressions, ces dépendances qui viennent continuellement limiter nos expansions et nos instincts, qui nous obligent à des efforts continuels pour adapter nos désirs à ceux d'autrui, lorsqu'elles sont équitables, régulièrement établies et respectées de tous, sont profitables non seulement à la Société, mais même au bonheur individuel dont on les croit les pires ennemies. Si en effet chacun de nous aspire à réaliser

ses possibilités à l'infini, chacun de nous jouit d'autant plus de ces expansions qu'elles sont limitées, jouit même plus d'avoir conquis la possibilité de s'épancher que de l'expansion elle-même.

La liberté de courir, de crier, est certainement une de celles dont les enfants jouissent le plus, elle est l'expression d'un besoin dominant de leur organisme. Et cependant l'enfant abandonné à lui-même ne court ni ne crie. Il court et crie avec un immense plaisir, quand il joue, parce qu'alors il le fait dans de certaines limites. Quand il joue aux barres ou au chat perché, son plus grand plaisir est que ce soit à lui de courir, il attend avec anxiété son tour, mais il se divertit bien plus à attendre son tour, même pendant un laps de temps qui lui paraît éternel, qu'à courir et à crier seul indéfiniment. Ce n'est donc pas tant courir qui lui fait plaisir que courir dans des limites déterminées.

L'enfant ne va pas volontiers à l'école et, quand il y est, il désire les vacances. Dire « écolier en vacances » c'est exprimer le maximum de la joie. Mais si le même écolier ne va plus à l'école et est condamné aux vacances à perpétuité, il s'ennuie. Même les vacances, la liberté de faire ce qu'on veut, doivent être limitées pour qu'on en jouisse. C'est une joie, quand elles sont limitées au temps correspondant à l'usage que nous voulons en faire : le surplus ennuerait.

Pour quelques enfants imaginatifs, pour quel-

ques hommes, c'est encore une joie de choisir les limites de leurs propres actions, de choisir le jeu et de le varier : pour la plupart, il en est autrement : on voit souvent s'ennuyer des enfants et des hommes qui pourraient disposer de leur temps et de leurs actions avec une liberté illimitée, parce qu'ils ne savent que faire et que personne parmi eux ne sait choisir une chose donnée et les y entraîner. Et si, pendant tant de siècles, les hommes se sont si docilement pliés aux règles les plus différentes, si, dans tant de pays, dans tant de siècles, ils ont lutté pour que ces limites restassent fixes et immuables, cela signifie que, si la réalisation de nos instincts correspond à un désir général, la limitation de cette expansion, la fixité des limites adoptées, répondent à un besoin, tout aussi général : la loi du moindre effort.

Les contes populaires, qui concrètent et personnifient en images grossières les désirs les plus ardents de l'humanité, sont pleins d'enseignements à ce propos. Il est fort rare que les sifflets magiques, les lampes enchantées, les baguettes de fées, les formules mystérieuses qui permettent à leur possesseur de satisfaire sur-le-champ tous ses désirs, procurent à celui-ci le bonheur qu'il en espérait. Généralement, après l'ivresse de la première réalisation, ou le héros meurt pour avoir employé la magie à réaliser des désirs qui lui sont nuisibles (tel le Roi Midas, écrasé sous le poids de l'or en lequel il a transformé tout ce qu'il

touche) ou, par suite des embûches d'un autre, il se voit dépouillé de son talisman, ou, las de voir toujours ses désirs satisfaits, il renonce spontanément à sa possession. Témoin l'histoire de ce roi-teleet qui a perdu sa gaité, et pour qui, afin de la lui faire retrouver, on part à la recherche de la chemise d'un homme heureux, mais celui-ci, quand on finit par le découvrir, ne possède pas de chemise.

La limite, à la fois poids et soutien, est comme la loi d'attraction qui nous tient attachés à la terre et nous permet de cheminer, c'est le frottement qui, sur la route, nous permet de ne pas glisser, c'est le contraste qui seul nous permet de jouir de nos facultés, de nos possibilités. Elle n'a rien à faire avec l'injustice avec laquelle on la confond si improprement et si facilement.

## IV

L'INCOMPLÈTE RÉCIPROCITÉ N'EST  
PAS UNE INJUSTICE

La parfaite réciprocité n'existe pas, parce qu'il est rare que le bienfaiteur aspire précisément à l'espèce de bien qu'il a fait, et parce qu'il n'est pas possible d'en mesurer exactement l'équivalent.

A la confusion que l'homme et la femme établissent, aussi bien l'un que l'autre, entre l'injustice et l'inégalité, entre l'injustice et la compression de leurs instincts, il faut ajouter la confusion, plus spécialement féminine, entre l'injustice et l'absence de réciprocité.

Si la justice est la prédominance du vrai sur le faux, de la réalité sur l'apparence, du mérite sur le démérite, elle est aussi le triomphe d'une certaine réciprocité. Nous avons en effet en nous, aussi intense que la soif du triomphe du vrai sur le faux, le désir qu'au bien que nous faisons, aux sacrifices que nous nous imposons pour autrui, corresponde une certaine équivalence de biens,

de « récompenses », qu'au mal que les autres nous font correspondent des sanctions, des « châtements ».

La réciprocité absolue n'existe pas, parce qu'il est rare que le bienfaiteur ait précisément besoin du service même qu'il a rendu et qu'il est impossible d'en mesurer les équivalents. Si je donne du pain à un affamé, des soins à un blessé, cela n'implique pas que je doive avoir besoin plus tard de pain ou de soins et si je désire en échange une caresse, un conseil, personne ne peut établir une exacte réciprocité entre du pain et une caresse, entre des soins et un conseil.

La réciprocité absolue n'existe pas, parce que l'avantage reçu est rarement proportionné au sacrifice qu'on a fait pour le procurer et que, par suite, la récompense devrait en être toujours variable. Le pain que je donne à l'enfant affamé, les soins que je prodigue au blessé immobilisé et réduit à l'impuissance peuvent me coûter un très grand sacrifice ou ne m'en imposer aucun, suivant que j'ai ou non du pain ou du temps à ma disposition. Le service que j'ai rendu peut m'avoir procuré un plaisir ou m'avoir coûté un pénible effort suivant que l'enfant ou le blessé m'est sympathique ou antipathique, m'est cher ou odieux, suivant que je tiens ou non à sa reconnaissance.

La réciprocité absolue n'existe pas, parce que l'avantage procuré n'est jamais proportionné au sacrifice demandé et que, par suite la récompense

devrait être disproportionnée, parce que le pain ou les soins que je donne peuvent être pour celui que j'ai obligé d'un intérêt considérable, médiocre ou nul, indépendamment du sacrifice que j'ai fait pour les donner.

La réciprocité absolue n'existe pas, parce que, si elle existait, chacun de nous serait dans la dépendance absolue de celui qui lui a rendu des services, même sans qu'on les lui ait demandés et que cet esclavage finirait par rendre la vie insupportable.

Mais, si la réciprocité absolue n'est pas possible, comme, du moins, une certaine réciprocité est nécessaire pour maintenir dans le monde un certain équilibre, la société a cherché à résoudre le problème arbitrairement, en fixant d'une manière précise les récompenses dues aux uns pour leurs sacrifices, les châtimens réservés aux autres pour le mal qu'ils ont fait. Ces limites, qu'on appelle lois ou devoirs, aboutissent à une réciprocité qui est toujours relative.

Le mâle, en général, n'est révolté ni par cette fixité, ni par cette relativité. L'homme, qui ne se sacrifie que quand il en voit la raison adéquate et qui ne renonce à son propre bien qu'à bon escient, quand il se convainc que le but est digne du sacrifice, comprend facilement la nécessité d'un critère fixe et arbitraire, quoique d'une justice seulement relative, pour limiter les actions de

chacun. Etant donné que, dans le monde social, les uns ont besoin des autres, il comprend qu'il puisse et qu'il doive y avoir des lois, plus ou moins arbitraires, qui lui imposent de ne pas faire aux autres ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fit et qui le protègent contre les actions d'autrui les plus nuisibles. Il est persuadé que ces lois sont des conventions répondant à un intérêt social, faites pour rendre possible la vie en commun dans la Société. Le sentiment, la passion, n'entrent en rien dans sa conception de la réciprocité.

Il n'exige donc pas pour s'y conformer que les limites soient absolues, il lui suffit qu'elles soient générales et qu'elles doivent être respectées. Il désire connaître ces limites, comme un débiteur honnête désire connaître exactement le montant de ses dettes, pour les acquitter, disposé à les payer quand cela ne lui coûte pas trop de peine, mais peu enclin à mettre à ce paiement la moindre passion. Quant à faire aux autres ce qu'il désirerait qu'on lui fit, cela sort tellement de son instinct que, quand il le fait, il se rend compte que c'est de la générosité dépensée en pure perte, il ne songe même pas à demander la réciprocité, c'est-à-dire à vouloir que les autres lui fassent ce qu'il leur a fait.

La femme, au contraire, outre qu'elle est altéocentriste et altruiste, qu'elle a l'instinct de faire spontanément pour les autres ce qu'elle voudrait qu'on fit pour elle, de leur offrir, même s'ils ne

le demandent pas, les sacrifices qu'elle leur croit nécessaires, a un sentiment très vif de la réciprocité. Ayant, dans son for intérieur, la conscience innée de cette réciprocité, elle ne peut se plier à en reconnaître les limites officielles ; elle ne croit juste que la réciprocité qu'elle établit et non les autres. Le fait que ce critère limité et relatif de la réciprocité est utile à la Société, que l'adoption d'un critère individuel ferait naître une épouvantable confusion n'a aucune valeur pour elle. L'intérêt social, la raison elle-même n'entrent en aucune façon dans ses calculs.

L'homme admet que, si chacun pouvait arbitrairement se conduire suivant sa propre conception de la justice, trop de conceptions contradictoires se heurteraient entre elles et le monde finirait dans une agonie plus terrifiante encore que si, tout sens de justice étant aboli, la lutte entre les instincts pouvait se poursuivre sans entraves. L'homme admet que l'individu qui veut arbitrairement être meilleur et plus juste que les lois et les traditions au milieu desquelles il vit souffrira peut-être atrocement et causera plus de maux qu'il n'en pourra guérir, parce qu'il fera obstacle à la formation de l'équilibre naturel.

Mais la femme n'admet ni l'un ni l'autre : pour elle la réciprocité n'est pas une convention qui limite l'égoïsme, peu naturel chez elle, ce n'est pas une convention qui doit garantir la vie so-

ciale, mais c'est un sentiment qui devrait lui garantir la reconnaissance des autres pour tout le bien qu'elle leur a fait ou qu'elle croit devoir leur faire spontanément.

De là l'étrange dualisme entre homme et femme, dans l'interprétation de la justice et des lois, et, qui plus est, dans le respect des lois.

L'homme égoïste, pour lequel les lois sont filles de l'intérêt, ne ressent aucune répugnance à les étudier, à les suivre, même quand elles ne sont pas parfaites ; il admet parfaitement l'idée qu'il existe des lois basées uniquement sur l'intérêt, en dehors de la morale, et que l'intérêt puisse les modifier. Violer les lois, qui sont basées sur l'intérêt, lorsque est en jeu une raison plus grave que la raison même pour laquelle la loi a été faite, paraît aux hommes non seulement une chose parfaitement justifiable, mais un devoir, de même qu'il a une très grande indulgence pour celui qui transgresse la loi sous l'impulsion d'un grand intérêt personnel.

La femme, pour laquelle les lois sont filles du sentiment, ne comprend pas qu'on puisse faire des lois basées seulement sur la raison ou l'intérêt. Elle veut toujours aller au fond, dans chaque cas particulier, espèce par espèce, elle veut que la réciprocité soit absolue et a horreur de l'idée que les lois puissent être transgressées par intérêt, tandis qu'elle admet sans difficulté qu'elles puissent l'être par passion.

Clytemnestre, qui aurait pardonné à Agamemnon d'avoir tué sa fille dans un mouvement de colère, d'ivresse, de haine, de vengeance, ne lui pardonnera jamais de l'avoir jamais sacrifiée, par intérêt, sur l'autel de la Victoire, tandis qu'au contraire Oreste qui pardonne à son père le meurtre de sa sœur sur l'autel de la Victoire, ne pardonne pas à sa mère le meurtre de son père, dans un but de haine et de vengeance. La tragédie d'Agamemnon résume toute la différence entre la conception que la femme se fait de la justice et la conception que s'en fait l'homme et la confusion que peut engendrer cette différence.

## V

COMMENT DISTINGUER LES INJUSTICES  
VRAIES DES INJUSTICES APPARENTES

Les maux provoqués par des injustices peuvent être entièrement supprimés par des règles générales, qui ne nécessitent que peu d'exceptions.

Les inégalités, l'absence de réciprocité, les compressions ne sont pas en elles-mêmes et par elles-mêmes des injustices, mais, et c'est cela qui facilite la confusion, elles peuvent être basées sur une injustice.

Il est juste qu'il y ait des inégalités, mais il est injuste que les inégalités ne correspondent pas aux lois établies, aux conventions arrêtées ; il est juste que certains de nos instincts soient limités et comprimés, mais il est injuste que tous le soient, ou qu'ils le soient sans qu'une nécessité plus haute le réclame ; il est surtout injuste qu'ils le soient en dehors des conventions arrêtées, en dehors de la loi, en dehors des critères pro-

clamés ; il est juste qu'on ne prétende pas à une parfaite réciprocité, il est injuste de refuser la réciprocité fixée par les règles, les traditions, les lois, sous forme de récompenses et de châti-ments déterminés, il est injuste de manquer à la réciprocité convenue.

Il n'est pas injuste qu'un jeune homme aille à l'école et l'autre à l'atelier, mais il est injuste d'exclure de l'école celui qui, au concours d'entrée, y a mérité une place. Il n'est pas injuste que l'un ait de l'argent, des places, des honneurs et que l'autre n'en ait pas, mais il est injuste que fonctions places, honneurs soient attribués pour des raisons sans aucun rapport avec les pactes établis.

Il n'est pas injuste que le secrétaire soit moins payé que le directeur de la maison, mais il est injuste qu'on choisisse comme directeur quel- qu'un qui en sait moins que le secrétaire, et qu'on exige de celui-ci l'intelligence et la science d'un directeur.

Il n'est pas injuste que l'un soit riche et que l'autre soit pauvre, que l'un gagne plus et l'autre moins ; mais il est injuste que l'on puisse, par la richesse, conquérir des biens qui n'ont rien à faire avec elle, que, par l'argent, on obtienne des distinctions, des places, des grades qu'ont dit réservés aux plus intelligents et aux plus dignes, ou que grades, honneurs, distinctions s'obtiennent par des raisons différentes que celles qui ont été établies.

Il n'est pas injuste que le père cède sa clientèle à son fils, que le croyant choisisse un coreligion-naire pour travailler chez lui, mais il est injuste que, dans un concours public, les examinateurs tiennent compte de la parenté ou de la religion pour juger les concurrents. Il n'est pas injuste que l'épouse soit obligée de comprimer tout autre amour que celui de son mari et de ses enfants, parce qu'il en a été ainsi convenu, mais il est injuste que l'homme exige ce renoncement de la femme qu'il n'a pas épousée et vis-à-vis de laquelle il n'a contracté aucune obligation, de même qu'il est injuste qu'en dehors du mariage la femme exige de l'homme une fidélité à laquelle il ne s'est pas spécialement obligé.

Ce n'est donc pas contre les inégalités, contre les réciprocités incomplètes, mais convenues, contre les compressions en général que nous devons nous élever, mais seulement contre les inégalités, les incomplètes réciprocités les compressions qui ne répondent pas aux conventions arrêtées, aux critères proclamés. Ce manque de fidélité aux pactes établis, aux règles acceptées ne nous blesse si vivement et si profondément que parce que leur observation est le fondement même sur lequel repose l'association humaine et, que si jamais l'usage de ne point s'y tenir venait à se généraliser, la Société tout entière s'abîmerait plus violemment et plus rapidement qu'une cité secouée par un tremblement de terre.

Mais comment distinguer les compressions, les inégalités, les absences de réciprocité justes de celles qui ne le sont pas, si toutes nous font également souffrir ? Comment distinguer le ressentiment provoqué en nous par une inégalité, une absence de réciprocité, une compression violente de nos instincts, de celui que nous fait éprouver une véritable injustice ?

La chose n'est pas facile, surtout aujourd'hui, après le sourd travail entrepris pour amener une confusion entre ces différents concepts et d'autres analogues. Elle n'est cependant pas aussi difficile qu'elle le paraît à première vue, si l'on veut bien tenir compte de la définition donnée plus haut et des conséquences logiques qui en découlent.

Le propre de la justice étant de *faire prévaloir le vrai sur le faux, la réalité sur l'apparence, le mérite sur le démérite, l'égalité devant les critères proclamés, la fidélité aux pactes établis, à la compensation convenue, aux limites fixées*, nous pouvons en déduire :

I. — Qu'on peut toujours parer aux maux injustes dans leur intégralité, parce que la vérité peut toujours vaincre le mensonge, parce que la réalité peut toujours triompher sur l'apparence, que l'on peut toujours s'en tenir au critère proclamé, être fidèle au pacte établi, respecter les limites fixées.

II. — Qu'on peut toujours parer aux maux in-

*justes par des règles générales ou qu'on peut généraliser et qui, en tous cas, ne nécessitent que peu d'exceptions*, parce qu'il n'y a pas besoin d'exception pour observer les pactes établis, les critères proclamés, pour faire resplendir la vérité et la réalité.

III. — Que le *triomphe de la justice amène immédiatement l'ordre et le bien-être général* parce que le triomphe de la vérité sur le mensonge, parce que la fidélité aux critères proclamés, aux pactes établis est le plus puissant excitant de l'esprit, de l'activité, de la solidarité humaine et par suite du bien-être général.

IV. — Qu'*au contraire les souffrances provoquées par la compression inévitable d'instincts exceptionnels, par la disproportion exceptionnelle de certaines réciprocités, par des inégalités exceptionnelles, mais correspondant aux pactes établis, aux critères proclamés, ne peuvent être calmées par des règles générales, les règles générales fondées sur l'exception portant avec elles le désordre et le malaise général et nécessitant par suite une infinité d'exceptions.*

Au rebours de ce que croient les modernes qui, dans la vie, ont surtout en vue les exceptions, les règles sont d'autant meilleures qu'elles les prennent moins en considération.

Confrontons à ce point de vue les injustices vraies et les injustices apparentes.

Supprimez les inégalités intellectuelles, comme l'ont fait les bolchévistes blancs, rouges ou noirs qui se sont succédé ces temps derniers en Europe ; choisissez vos fonctionnaires d'après des critères de parti, au lieu de les choisir d'après des critères intellectuels et moraux ; envoyez des chefs de bande, même revêtus d'uniformes brodés, dans les ambassades ou dans les ministères ; réduisez les journalistes et les professeurs à être employés de tramways ; transformez les écrivains en garçons d'hôtel et les garçons d'hôtels en écrivains ; donnez l'impunité à celui qui était soumis à de dures lois et mettez sous la coupe d'autrui celui qui exerçait le commandement. Quel bien-être général produisez-vous ? Vous donnerez gloire et argent à qui n'en avait pas. Vous rendrez heureux les dévoyés, vous augmenterez le prestige de quelques fous, de quelques fourbes qui, sous l'ancien régime, ne pouvaient pas vivre, vous libérerez de toute compression les ignorants, les présomptueux, les gredins, mais vous arrêtez net la science, l'art, la poésie, le commerce, l'industrie, vous accroissez le malaise général et rendez nécessaire des exceptions à l'infini.

Supprimez de même les compressions morales, laissez hommes et femmes donner libre cours à leur soif de haine, d'envie, d'amour sans limites légales ni extralégales, laissez le libertinage triompher comme il le veut, et vous aurez des familles

exposées à des embûches continuelles, des femmes contraintes à subir des amours qu'elles ne désirent pas, et la nécessité immédiate d'une quantité d'exceptions.

Mettez au contraire à l'école, à l'atelier, dans la famille, dans la société, l'obéissance rigoureuse aux pactes établis, la fidèle observation des critères convenus et vous aurez des écoles excellentes, des ateliers parfaits, des commerces bien ordonnés et florissants, des familles heureuses, une diffusion rapide de la science et de l'art, même si quelque individu isolé a beaucoup à souffrir de réciprocity incomplètes, de compressions pénibles, de douloureuses inégalités.

*La possibilité de généraliser la solution dont nous préconisons l'adoption pour réprimer l'injustice, le bien-être qui s'en suivrait, le petit nombre des exceptions que la loi comporterait, telles sont donc les pierres de touche pour distinguer l'injustice de l'inégalité, de l'incomplète réciprocité, de la compression inévitable et des autres souffrances que nous sommes souvent tentés de prendre pour des injustices, mais qui n'en sont pas.*

C'est en singularisant les maux, en élevant aux étoiles les exceptions que les modernes essaient de créer des confusions : agir en sens inverse est le meilleur moyen d'aboutir à une distinction claire et nette. Devant un doute de notre conscience, devant une souffrance que nous attribuons à l'injustice, cherchons, avant que cette souff-

france obnubile notre jugement, à généraliser notre mal et le remède que nous voudrions employer pour l'adoucir. Voyons s'il pourrait être intégralement appliqué avec un profit général pour la Société et s'il nécessiterait peu ou beaucoup d'exceptions. Nous pourrions ainsi facilement distinguer de l'indignation éveillée en nous par les injustices la torture de la compression, le découragement de l'incomplète réciprocité, le rongement de l'envie, le vertige de la colère.

Grandissons, généralisons nos souffrances et nous réussirons facilement à distinguer les souffrances qu'il nous faut supprimer de celles que nous devons extirper, l'envie qui nous porte à réagir contre les maux préjudiciables à nos intérêts personnels de la noble indignation qui nous pousse à partir en guerre contre les maux susceptibles de mettre en péril l'existence de l'assemblage général auquel nous appartenons.

## VI

COMPENSATIONS AUX INJUSTICES  
APPARENTES

Dans la nature, l'égalité n'existe pas, il n'y existe pas davantage de réciprocité, ni d'expansion complète, mais à chaque infériorité correspond une supériorité, à tout désavantage une compensation,

Mais, à supposer que nous le puissions, devons-nous éteindre dans notre âme, devons-nous en arracher ces sentiments qui ne correspondent pas au vrai sentiment de la justice ? Pouvons-nous ou même devons-nous y supprimer cette soif insatiable d'équitables compensations qui tourmente notre vie ? Pouvons-nous en extirper le rêve insensé de l'égalité et la rébellion contre la répression de nos instincts ?

Non, parce que si l'homme était dépourvu de ce rêve insensé d'égalité, il ne mettrait pas de bornes aux désirs égoïstes d'autrui ; l'abus de pouvoir, la tyrannie triompheraient encore plus complètement qu'aujourd'hui.

Non, parce que l'aspiration qui nous pousse à réclamer d'équitables compensations aux maux soufferts, aux sacrifices faits, tout en étant irréalisable dans son intégralité, est pourtant la base de cette justice relative, de ces compensations dont nous jouissons.

Non, parce que l'aspiration à une justice mathématiquement exacte nous sert à en obtenir une autre, moins pesante et moins injuste qu'elle ne le serait si cette aspiration n'existait pas.

Non, parce que cette inquiétude, qui nous fait trouver injuste toute douleur, nous éperonne, avec une force multipliée, à diminuer les souffrances que les autres peuvent avoir à supporter, même dans les limites de la justice.

Non, parce que si ces sentiments que l'on confond avec la justice y sont étrangers et ne sont pas utiles à la Société, ils sont utiles à l'individu ; parce qu'ils ont leur racine en cet égoïsme humain, qui fait de nous des défenseurs acharnés de notre moi contre l'humanité, du présent contre l'éternité, et dont nous avons un absolu besoin pour vivre.

Mais si ces sentiments ne peuvent être ni complètement satisfaits, ni arrachés de l'âme humaine, et s'il est utile qu'ils ne le soient pas, nous devons chercher un autre moyen que la justice pour les contenter et la nature nous en donne l'exemple.

Dans la nature, il n'existe ni égalité, ni réciprocité, ni liberté, mais à chaque infériorité correspond une supériorité, à toute limitation une concession, à tout désavantage une compensation.

L'évolution est l'histoire de ces compensations qui ont peu à peu réussi à indemniser animaux et végétaux des pertes subies dans leur adaptation successive à l'ambiance et aux circonstances dans lesquelles ils étaient contraints de vivre. Nous voyons, suivant les cas, s'épaissir la coque des animaux qui perdent le mouvement, comme l'huître, devenir plus robuste les pattes des oiseaux qui ne font pas usage de leurs ailes, comme les autruches, se faire plus perçante la vue des animaux qui vivent dans l'air et plus subtil le tact de ceux qui vivent sous la terre : de même, nous voyons se prolonger la vie des animaux et des plantes qui vivent dans les climats froids et qui ont plus de difficulté à se reproduire.

Quelque chose d'analogue se produit dans les races humaines. Chaque race, chaque classe, chaque caste a des points sur lesquels elle est inférieure et des privilèges qui viennent les compenser. La race nègre, si tolérante de la chaleur et des insectes venimeux qui pullulent dans les climats équatoriaux, est très peu résistante au froid et à la fatigue ; les paysans, qui supportent si bien la fatigue et les variations atmosphériques, sont extrêmement sensibles aux infections dont

les citadins triomphent si facilement et ainsi de suite, en passant des privilèges physiques aux privilèges moraux et intellectuels. Les enfants des races et des classes persécutées acquièrent une ingéniosité, une ténacité, un courage, une adresse, une habileté, qui manquent aux enfants des classes, des castes, des nations privilégiées et arrivent ainsi souvent à faire remonter en leur faveur le plateau de la balance.

Ainsi en est-il dans le monde moral et intellectuel. Dans le monde intellectuel et moral il n'y a ni égalité, ni réciprocité complète, ni expansion sans limites des désirs et des aspirations de chacun, mais ces inégalités, ces limitations ne sont pas sans compensation. Il existe toute une merveilleuse théorie de compensations qui fleurit et rénove notre vie entière, en forme l'enchantement le plus captivant, alimente jusqu'à la mort notre espérance et nous procure les plus ineffables joies.

Si la vie est en effet une chaîne ininterrompue de réciprocités incomplètes, d'inégalités pénibles, de compressions douloureuses, un certain équilibre s'y forme cependant par le fait que, si chacun reçoit en partage des infériorités spéciales, il reçoit par contre des privilèges spéciaux, que si chacun est assujéti à des compressions étouffantes, il a d'autre part des possibilités d'expansion inattendues, que si bien peu reçoivent de ceux pour lesquels ils se sont sacrifiés une récompense

adéquate aux peines prises et aux douleurs souffertes, tous reçoivent par ailleurs de l'affection, de l'admiration, parfois des récompenses gratuites pour des services rendus sans aucun effort, sans aucun sacrifice. Si la vie est une chaîne ininterrompue de compressions qui nous étouffent, d'inégalités et de réciprocités incomplètes qui nous blessent, il s'y forme cependant un certain équilibre par le fait que les compressions, les inégalités, les réciprocités incomplètes qui nous font trop souffrir attirent la compassion, la pitié, l'amour qui nous en récompensent.

L'épouse, la mère qui ne sera pas récompensée d'une façon adéquate par le mari, par les enfants auxquels elle a sacrifié sa vie et parfois, ce qui est pire, son amour, trouvera des compensations dans l'admiration, dans l'assistance des étrangers témoins de ses sacrifices.

De même, l'homme recevra difficilement des institutions préposées à ce soin les honneurs qui lui sont dus pour les découvertes faites ou les services rendus, mais il recevra de ses disciples indignés de lui voir refuser les hommages auxquels il a droit de l'affection, de l'admiration, des compensations gratuites. Il est vrai que ces compensations ont une valeur différente suivant les aspirations variées de l'individu à qui elles sont accordées. Une parole de louange est pour les uns une immense récompense et laisse les autres indifférents. Tel n'a qu'indifférence pour l'ar-

gent, pour les distinctions qui font la joie de tel autre. D'aucuns ressentent une douleur qui va jusqu'à les pousser au suicide pour un examen manqué, un reproche, une maladie, que d'autres accepteront avec une parfaite résignation.

Telle est la raison pour laquelle personne n'est heureux ici-bas et chacun croit être victime de l'injustice du sort, parce que chacun donne à ses propres sacrifices une valeur supérieure à celle que les autres y attribuent, chacun donne aux compensations qu'il offre une valeur supérieure à celle qu'elles ont dans l'esprit de celui qui les reçoit, parce que chacun ne serait heureux que s'il était récompensé de l'unique façon qu'il apprécie et compte pour rien les autres compensations que la vie lui a offertes ; parce que chacun donne une valeur maximum à l'infériorité dont il souffre et une valeur minimum aux privilèges dont il jouit. Celui qui vise aux plaisirs de l'ambition compte pour rien les compensations de santé, de famille que la nature lui a prodiguées, et celui qui est malade compte pour rien les privilèges dont il ne peut user. Mais, si telle est la raison pour laquelle personne n'est heureux, c'est également la raison pour laquelle personne n'est complètement malheureux, parce qu'une louange, une distinction, un amour qui peuvent être indifférents à l'un peuvent être au contraire une immense compensation pour l'autre.

La gloire, la renommée, l'admiration, le pres-

tige qu'on prodigue à celui qui supporte virilement l'absence de compensations sont les moyens dont la Société se sert pour rétablir dans le monde un certain équilibre, mais ce rôle est surtout rempli par l'amour.

L'amour, cette attraction irrésistible, cette noble impulsion qui nous pousse à nous intéresser aux plaisirs et aux douleurs intimes d'un autre être, qui le maintient vivant en nous, au dedans de nous, dans l'écoulement des années, même si la mort l'a englouti, l'amour, la plus capricieuse des passions et la moins juste, est le principal instrument dont la nature se sert pour assurer aux maltraités du sort une certaine compensation. L'amour est capricieux, mais la pitié, la compassion, l'admiration qui nous attire vers les victimes du sort est un commencement d'amour.

L'amour est capricieux mais, par cela même, par le fait qu'il n'obéit à aucune règle, qu'il n'est tenu à aucune obligation, il est préposé à rétablir l'équilibre dans le monde, à répandre la consolation sur ceux qui souffrent, sur ceux qui n'ont pas reçu la part à laquelle ils avaient droit.

Par quoi règne l'enfant, dominateur sans armes, sinon par l'amour ? Il ne dispose pas d'autres récompenses que les caresses et les sourires. Y a-t-il donc équivalence entre son sourire et le sacrifice qu'on a fait pour le voir fleurir sur ses lèvres ? Pourtant personne ne se plaint de lui,

aucune mère ne réclame pour le sacrifice qu'elle s'est imposé pour lui, sinon plus tard, lorsqu'il ne sait plus sourire et qu'il a oublié l'usage de la menue monnaie riante dont il nous payait.

L'amour, mystérieux souffle de vie, capable de transformer en joie les plus durs sacrifices, en volupté les douleurs les plus atroces, de rendre radieuse la vie la plus humble et la plus pénible, est la monnaie dont sont payés ceux qui n'ont ni richesses, ni honneurs, ni puissance, et il est plus puissant que les richesses, les honneurs, les sceptres.

Que l'homme se borne donc à chercher le moyen de faire régner la justice. L'amour inobservé, léger comme une caresse, pénétrera dans les replis de l'âme que l'inégalité, la coercition, le manque de réciprocité ont fait saigner et cicatrisera spontanément les blessures les plus atroces.

Mais, si l'on veut à toute force empêcher toute blessure, des plaies plus terribles se produiront, que l'amour ne pourra pas assainir.

## VII

### CONCLUSION

C'est de la confusion entre la justice et l'égalité, entre la justice et la réciprocité, entre la justice et l'absence de compression, c'est de la méconnaissance de la loi des compensations qu'est dérivée la confusion qui règne autour de la question de la femme.

Avec un lyrisme facile, une classe de femmes a soulevé l'indignation générale en mettant en relief l'infériorité de la condition de la femme vis-à-vis de l'homme, la différence entre le bien que fait la femme et celui qu'elle reçoit. Elle a réclamé la réparation de ces prétendues « injustices », et parfois des représailles contre les hommes qui en seraient les auteurs.

Leur œuvre n'a pas été inutile. Elle a appelé l'attention des hommes sur d'injustes prétentions, sur d'injustes angoisses qu'ils prodiguaient à la moitié du genre humain. Mais la base d'où elles sont parties n'est pas juste : injustes et périlleuses sont les conséquences qu'elles en ont tirées.

Les féministes se plaignent de ce que la femme soit considérée par la loi et les usages comme différente de l'homme, que différente soit l'instruction qu'elle reçoit, différentes les fonctions, les carrières qui lui sont réservées, différents les devoirs qu'on lui impose.

Le bien fondé de cette plainte pourrait être contesté même si la femme était l'égale de l'homme car, dans une Société différenciée comme l'est la Société moderne, les hommes eux-mêmes reçoivent une instruction différente suivant les différentes classes sociales auxquelles ils appartiennent, suivant les professions, les charges, les métiers différents auxquels on les destine, métiers, charges, professions qui leur donnent à leur tour des devoirs et des droits différents.

Il y a des droits et des devoirs différents pour les célibataires et les gens mariés, pour les majeurs et les mineurs, des devoirs et des sanctions civiles et pénales différents pour les différentes classes de citoyens, pour les différentes professions.

Un avocat qui prend la fuite devant le coup de fusil d'un fou est à l'abri de tout reproche, un gendarme ne le serait pas. Un gendarme qui ne veut pas toucher un pestiféré est dans son droit, un médecin ne l'est pas. Un avocat, un prêtre qui révèlent les secrets à eux confiés sont passibles d'une peine, les journalistes ne le sont pas. Un fonctionnaire qui abandonne le pays à l'appro-

che de l'ennemi est condamnable, un commerçant ne l'est pas, et ainsi de suite.

Mais la femme et l'homme sont différents ; non seulement la taille, la structure osseuse, le système musculaire sont différents, mais différente est la quantité d'air et d'aliments qu'ils peuvent absorber, différentes les maladies auxquelles ils sont sujets, différents leurs désirs, différentes leurs tendances intellectuelles et morales. Pour réclamer pour eux égalité de droit et de devoirs, on devrait méconnaître ces différences ou travailler à les abolir.

Au contraire, les féministes prétendent que la reconnaissance pratique de l'égalité des droits espérée par eux et en partie déjà obtenue ne contrariera pas, mais favorisera la différence des aptitudes, qu'elle ne diminuera pas la variété de la vie humaine mais la fournira de tous les éléments nécessaires à l'harmonie de l'espèce, à la variété des types individuels.

Mais si, comme le veulent les féministes, hommes et femmes devaient remplir les mêmes fonctions, comment se conserveraient-ils différents ? Cela serait en contradiction avec les lois naturelles qui régissent le monde animé, l'homme compris. Par la loi de convergence des organes, des êtres différents employés aux mêmes fonctions finissent par se ressembler, comme il est arrivé aux cétacés, ressemblant beaucoup plus aux poissons qu'aux mammifères, dont ils déri-

vent, comme il advient aux émigrants qui finissent par ressembler bien plus aux aborigènes des pays où ils se fixent qu'à ceux des pays d'où ils viennent, comme il advient, du reste, aux prêtres, aux professeurs, aux diplomates, aux militaires qui, par le seul fait de continuer à remplir les mêmes fonctions, finissent par se ressembler.

C'est en partant de cette idée des différences essentielles qui séparent l'homme de la femme qu'il convient d'examiner le mérite des principales revendications de celle-ci.

## *DEUXIÈME PARTIE*

### **LES REVENDICATIONS DE LA FEMME D'AUJOURD'HUI**

# I

## LA POLITIQUE

L'exclusion d'une fonction publique présume, d'un côté, une aspiration à la remplir, de l'autre, une volonté arrêtée d'en interdire l'accès.

Commençons par une des revendications les plus ardentes et semble-t-il les plus justifiées du parti féministe, celle qui est aujourd'hui sur le point d'être accueillie dans toutes les parties du monde grâce à l'effort de quelques centaines de femmes qui se sont coalisées pour la faire triompher : l'accession de la femme à la vie politique.

### LA FEMME N'A JAMAIS ÉTÉ EXCLUE DE LA POLITIQUE.

Je commence par poser une question préjudicielle. Cette *exclusion* existe-t-elle, a-t-elle même existé ? L'exclusion d'un individu d'une certaine classe, d'une charge, d'un office ou d'un privilège donné présuppose, d'un côté, une aspiration

consciente et déterminée à y entrer ou à la rem-  
plir, de l'autre, un refus conscient et catégorique.  
L'émigration asiatique et européenne est aujour-  
d'hui *exclue* de l'Amérique du Nord parce qu'il y  
avait, d'un côté, des individus désireux d'y en-  
trer, de l'autre, des individus décidés à en inter-  
dire l'accès.

Peut-on parler de quelque chose de pareil à  
propos de la prétendue exclusion de la femme de  
la vie politique ? Peut-on dire que méthodique-  
ment, consciemment, intentionnellement, l'homme  
ait cherché à exclure la femme de la politique ?

À l'époque romaine, l'opinion politique de la  
femme avait une telle importance que des ma-  
riages se faisaient ou se rompaient suivant le  
triomphe de tel ou tel parti.

Au moyen âge, alors que se formaient les  
dynasties, non seulement la femme n'a pas été  
exclue de la politique, mais elle a été admise au  
grade suprême de souveraine régnante. Sauf en  
France, dans le petit Piémont et dans quelques  
rares pays, les femmes au moyen âge ont régné  
sur le même pied que les hommes. Elisabeth,  
Marie-Thérèse, Catherine de Russie furent de  
grandes reines ; d'autres furent médiocres ou  
mauvaises, auxquelles leurs sujets obéirent éga-  
lement. Outre les reines régnantes, nombreuses  
furent les épouses, les favorites des rois, qui  
eurent une grande influence politique, telle Isa-  
belle d'Espagne à laquelle on doit l'expédition

de Christophe Colomb, telles Catherine de Mé-  
dicis, Diane de Poitiers, M<sup>me</sup> de Maintenon, aux-  
quelles on doit l'introduction en France de nom-  
bre d'industries nouvelles, de nombre d'usages  
nouveaux et un notable progrès de la culture  
et de l'éducation. Non seulement, dans les Cours,  
les femmes étaient considérées à l'égal des hom-  
mes, mais elles avaient souvent la préséance. Les  
abbesses, dans leur petit territoire, jouissaient  
des honneurs souverains, elles pouvaient dicter  
des lois, faire des règlements, lever des armées et,  
dans le Saint Empire romain, participer à la  
Diète impériale. Hier encore, en Abyssinie, la  
reine Taitou s'occupait activement de la politique  
de son pays, il semble que c'est à elle qu'ait été  
due la guerre d'Adoua et son avis a largement  
influé sur les tractations de paix.

Du reste, le système monarchique est tout  
entier à base de mariages et, par suite, d'influen-  
ces féminines, l'épouse étant chargée de porter  
dans le nouveau royaume dont elle devient reine  
une certaine sympathie pour celui dont elle pro-  
vient, et de la part duquel elle est le gage d'une  
tacite alliance. « Cela, dira-t-on, arrivait dans les  
Cours », mais jusqu'à ces trente dernières années,  
la politique se faisait dans les Cours.

On ne peut donc point parler de l'exclusion  
systématique de la femme de la politique ; on  
peut dire seulement que, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siè-  
cle, peu de femmes pouvaient s'occuper de poli-

tique, que jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle les femmes étaient exclues de l'électorat politique. Mais jusqu'à la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les hommes du commun ne pouvaient pas non plus s'occuper de politique et, pour obtenir le droit de vote, ils ont dû soutenir des combats bien plus durs que les femmes. Si la conquête du vote politique était réellement dans les vœux de la femme, pourquoi ne s'est-elle pas associée à l'homme lorsque celui-ci a lutté pour l'obtenir ? Pourquoi ne s'est-elle pas tout au moins acharnée à maintenir le vote aux élections administratives, lorsqu'on l'a abolie là où elle l'avait sans s'en être aperçue ? Et si, réellement, la politique la passionne pourquoi, en attendant le droit de vote, dans les pays où elle ne l'a pas encore, ne pas s'intéresser à des questions politiques ?

Les journaux, tribunes ouvertes indistinctement aux deux sexes et dont un grand nombre sont entre les mains de femmes, sont remplis d'articles de femmes sur des sujets littéraires, artistiques, philanthropiques : pourquoi les femmes n'y expriment-elles pas leurs idées politiques ? Pourquoi n'y discutent-elles pas de la paix, de la guerre, des plébiscites, des modes de scrutin, des impôts, de toutes les questions brûlantes qu'un député doit débattre et qu'un électeur doit connaître ?

#### LA FEMME NE S'INTÉRESSE PAS A LA POLITIQUE.

La vérité c'est que les femmes ne s'intéressent pas à la politique, pas plus les mères de famille, trop occupées et préoccupées de leurs enfants pour s'en distraire, que les femmes exerçant une profession, trop absorbées par leur carrière à laquelle il leur est difficile de dérober le temps nécessaire à d'autres occupations.

Sans doute, dans tous les pays, les femmes se sont occupées et préoccupées de questions de philanthropie et de morale, surtout familiale, de protection de l'enfance etc. ; dans tous les pays elles s'intéressent à tel ou tel candidat aux élections, elles se passionnent pour les démonstrations patriotiques : revues, parades, défilés ; elles ambitionnent de faire partie du corps diplomatique, comme femmes d'ambassadeurs, de ministres plénipotentiaires, de secrétaires ou d'attachés de tous grade. Mais la passion politique de la femme commence et finit aux questions philanthropiques, au jeu des élections, aux démonstrations et aux banquets, aux mariages diplomatiques.

La meilleure preuve qu'on en puisse donner est le programme des congrès qu'organisent dans la plupart des pays leurs conseils nationaux. Des discussions s'y engagent fréquemment sur les professions, les salaires, l'instruction, la reli-

gion, les enfants, jamais on n'y aborde de questions financières, internes ou internationales, jamais on n'y discute d'alliances ou de traités de paix, jamais on n'y développe un véritable programme politique.

Il est des pays, l'Angleterre par exemple, où les femmes se sont beaucoup agitées pour obtenir le droit de vote ; il y en a beaucoup d'autres, la Finlande, quelques Etats d'Amérique ou d'Australie où la femme possède l'électorat depuis de nombreuses années. Dans aucun ou presque aucun, la femme, qu'elle ait ou non le droit de vote, n'a arboré un programme politique, n'est devenue le *leader* d'un parti constitué. Même en Russie, où la parité des sexes est désormais complète, aucune femme n'a émergé dans la politique soviétique. Les journaux féministes s'en plaignent hautement et essaient de galvaniser leurs lectrices à ce propos, mais ils se heurtent à une résistance passive obstinée.

Les prodromes de la guerre européenne se sont dessinés en plein été, à un moment où les femmes étaient à la campagne, séparées de leurs maris, et la guerre a, pour la plupart d'entre elles, éclaté comme un coup de foudre, sans qu'elles s'y attendissent le moins du monde, parce que, dans les journaux, elles lisaient, avec beaucoup plus d'avidité, les débats du procès Caillaux que l'*ultimatum* de l'Autriche à la Serbie et celui de la Russie à l'Allemagne.

Les femmes qui étudient, qui sont libres de lire et d'écrire ce qui leur plaît, s'occupent d'art, de poésie, de romans, de musique, d'éducation, de morale, de religion, beaucoup plus que d'histoire, de géographie ou d'économie politique.

Bien que nous ayons eu nombre de reines ou de nymphes Egéries très cultivées, nous ne possédons aucun livre de doctrines politiques dicté par une femme et, parmi les mémoires privés, les mémoires politiques de femmes sont rarissimes.

Croyant, de bonne foi, au vif intérêt dont certaines femmes faisaient montre pour la politique, croyant, de bonne foi, que leur ignorance en cette matière provenait de ce que personne ne s'était occupé de leur signaler les livres fondamentaux qui traitaient de cette science, j'avais, dans l'*Associazione divulgatrice donne italiane*, fondée par moi pour divulguer des études d'intérêt général jusqu'alors accessibles seulement à un public de spécialistes, j'avais ouvert un département spécial pour la culture politique, destiné à instruire les femmes qui voulaient obtenir le droit de vote. M'étant mise avec zèle à la recherche d'écrits politiques et historiques, simples, faciles, qui se référassent aux questions brûlantes du jour, je me suis donné beaucoup de peine pour les divulguer parmi les femmes qui se préparaient à être à bref délai les élues ou tout au moins les directrices spirituelles des futures électrices.

Livres, opuscules, me sont revenus non coupés, aucun n'a été acheté, aucun commenté. Notez que ces mêmes femmes ont ingénieusement commenté des ouvrages de psychologie, de philosophie, de culture générale beaucoup plus difficiles. Notez également que j'avais réservé les ouvrages de politique aux féministes les plus ardentes à obtenir le droit de vote.

La présidente d'une association analogue à la mienne, qui fonctionne en Allemagne depuis cinquante ans, me communique que les résultats de son expérience correspondent aux miens.

Du reste, les conférences qui se font sur des sujets politiques, bien qu'ouvertes indistinctement aux deux sexes, attirent fort peu les femmes qui ne les fréquentent qu'en nombre infime.

Les revues politiques sont exclusivement écrites et lues par des hommes ; les revues féminines, ne traitent jamais de politique, les réunions publiques, même féminines, où l'on s'occupe du vote des femmes, sont moins fréquentées que n'importe quel concert. En Italie, une loi récente a concédé l'électorat administratif aux femmes d'une certaine catégorie qui en feraient la demande. Malgré le bruit mené autour de cette loi, malgré la nouveauté du cas, les demandes ont été très peu nombreuses. Des chefs-lieux de province, de 40 à 60.000 habitants, ne compteront pas plus de 2 à 3.000 électrices, la plupart institutrices élémentaires ou chargées de cours, obli-

gées par la fonction qu'elles remplissent à faire cette demande, ou inscrites à des associations patriotiques comme mères ou veuves de militaires tués à la guerre.

Dans nombre de communes, l'abstention a été presque complète, notamment dans beaucoup de régions méridionales. La ville de Crémone a fourni 188 demandes d'inscription, sur une population féminine qui aurait pu faire compter sur quelques milliers d'électrices.

Dans certaines communes, les institutrices communales ont seules fourni une demande d'inscription sur les listes électorales.

D'autre part, dans les écoles mixtes, les professeurs ont remarqué que la géographie, l'histoire, l'économie politique, matières plus voisines de la politique et nécessaires pour la comprendre, intéressent beaucoup moins les écolières que les écoliers.

#### LA POLITIQUE NE CONVIENT PAS A LA FEMME.

Et cela se comprend.

Faire de la politique, diriger un Etat, traiter des alliances, faire la paix et la guerre, lever des impôts, proposer des lois appelées à régir une large communauté, c'est là une des tâches les moins faites pour la femme :

I. — Parce que, pour bien faire de la politique, il faut tenir compte, non pas seulement

de la minute présente, non pas seulement du petit cercle de personnes qui nous entourent, mais surtout du passé, de l'avenir, de tous les individus les plus lointains qui composent un pays, prendre des décisions dont les sanctions se manifesteront dans l'avenir, toutes choses en contradiction avec la tendance particulière de la femme qui veut des sanctions immédiates à ses décisions, veut agir surtout pour ceux et sur ceux qui l'entourent, veut répondre par son intelligence et son activité aux problèmes qui se posent à elle directement et dans le moment présent.

II. — Parce que la femme a pour méthode de travail « l'essai », la « tentative » et que rien n'est aussi dangereux pour un pays que de faire et de refaire continuellement les lois et de changer sans cesse de systèmes, comme il advient précisément quand on travaille par tentative.

III. — Parce que, pour conquérir et garder des charges, objets d'autant d'ambitions que le sont, pour des raisons diverses, les charges politiques, il faut se battre avec les armes de la force et que ces armes ne conviennent pas à la femme.

IV. — Parce que la tâche de faire de la politique est des plus théoriques et des plus abstraites, de celles où il est le plus besoin des qualités spéciales de spéculation, de méditation, de pondération qui font défaut à la femme ; où au contraire ses qualités propres d'audace, d'intuition, de pitié, de dévouement, d'impulsivité trouveront le moins

à s'employer ; où l'esprit d'intolérance, d'absolutisme, d'orgueil, d'amour-propre, si développé chez elles, présente le plus de dangers.

Rien n'est plus significatif à ce point de vue que les propos que rapporte M. Paléologue de la femme qui, au siècle passé, a fait le plus de politique et a le plus aimé à en faire, l'Impératrice Eugénie.

« Je ne crois pas, dit-elle, être injuste pour la République à laquelle je reconnais beaucoup de mérites. Il y a pourtant une chose que je ne lui pardonne pas, c'est son défaut de grandeur, c'est la figure médiocre qu'elle fait vis-à-vis de l'étranger. On ne sait plus parler au nom de la France, on a toujours l'air de craindre ou de s'excuser. Quelle différence avec les allures brillantes et le fier langage de notre diplomatie ! Vous rappelez-vous de quel ton superbe s'exprimait l'Empereur ? Aussi partout à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Berlin, à Rome, à Vienne, ses paroles avaient des retentissements extraordinaires. Aucun souverain ne parlait sur ce ton. »

Aussi, malgré son intuition féminine, malgré ses revers qui auraient dû lui ouvrir les yeux sur les dangers de l'arrogance, l'Impératrice Eugénie continuait, en toute bonne foi, à la croire nécessaire en matière de politique.

S'il n'existe pas, chez la femme, une aptitude

spéciale aux travaux politiques, si elle n'a pas le désir de participer à la vie politique, désir dont l'existence suffirait à justifier sa requête, pourquoi la femme veut-elle le droit de vote ?

Est-ce à cause des grands services qu'elle a rendus pendant la guerre, de la capacité dont elle a fait preuve d'exercer des charges et des professions réservées jusqu'alors aux hommes seuls ? Est-ce parce que, n'étant pas inférieure à l'homme, elle ne doit pas être privée des droits dont jouit celui-ci ? Est-ce pour ne pas subir l'humiliation, quand elle veut s'occuper de politique, de le faire indirectement, par personne interposée ? Est-ce dans l'espoir qu'elle portera, dans ce chaos universel, le solide bon sens de la ménagère économe, qu'elle exercera une action modératrice et assainissante, comme l'ont fait souvent les reines et les femmes de cour ?

En ce qui concerne les services rendus par la femme pendant la guerre, la capacité dont elle a fait preuve d'exercer des professions autrefois réservées aux hommes, l'absurdité de l'argument saute aux yeux.

Avoir appris rapidement à fabriquer des obus ou à être secrétaire d'un ministre ne prouve pas qu'on ait des aptitudes spéciales pour la politique ou la stratégie. Récompenser la femme, par l'octroi du droit de vote, d'avoir été une admirable infirmière, c'est assimiler ce droit de vote à une

croix de guerre ou à une pension et en méconnaître complètement l'importance.

Quant aux droits qui reviendraient à la femme à raison de sa « non infériorité » reconnue, c'est un simple jeu de mots. Ne pas être inférieur n'a jamais voulu dire être égal. Le bœuf n'est pas inférieur au cheval et pourtant il n'est pas égal. Etant donné que l'homme n'est pas inférieur à la femme, le croit-on pour cela égal à elle ? A-t-on jamais songé, sous prétexte de cette égalité, à faire des hommes des nourrices sèches ou au moins des nurses et à les charger de gouverner en fait d'économie domestique ?

On a vu pendant la guerre les pays de l'Entente couvrir d'opprobre les Allemands en les appelant « assassins de femmes et d'enfants ». Pourquoi cet opprobre ? Serait-ce parce que les femmes et les enfants sont considérés comme inférieurs aux hommes ? Pas du tout. C'est parce que femmes et enfants jouissent dans le monde d'un respect spécial, qui réclame pour eux une déférence spéciale même devant la mort.

Qu'il existe de telles différences entre l'homme et la femme, c'est ce qu'admettent, sans s'aviser de la contradiction, les féministes elles-mêmes qui réclament le droit de vote au nom de l'égalité des sexes et justifient leur campagne par la nécessité d'obtenir des assemblées législatives, des lois qui *protègent les femmes et les enfants*, se mettant elles-mêmes, pour une fois, sur un plan

commun avec les enfants, communauté dont, en d'autres occasions, elles se retirent avec indignation, et proclamant la nécessité pour elles-mêmes d'être protégées d'une façon particulière, ce qui, par cela seul qu'elles ont besoin de cette protection, suppose qu'elles sont différentes des hommes.

A-t-on jamais vu les hommes prendre ombrage de la protection spéciale que la femme réclame et protester au nom de la justice ? Pourquoi les femmes devraient-elles s'indigner quand la question est renversée et que le privilège est pour l'homme ? Il existe dans le monde des espèces, des races, des nations, des sexes différents les uns des autres. Ces différences impliquent des désirs, des besoins, des droits et des devoirs différents et, par suite, des privilèges différents. La *différence* ne constitue pas, en elle-même, et par elle-même, une injustice, mais une inégalité souvent juste.

L'on peut invoquer, en faveur du vote des femmes, deux autres arguments plus solides : l'un tiré de l'aptitude de la femme à administrer la maison, aptitude que, suivant toutes prévisions, elle pourrait porter dans la politique, l'autre fondé sur ce que, sans droit de vote, elle serait dans l'impossibilité de faire entendre sa voix, de jeter le poids de ses opinions dans la discussion des lois que les hommes votent et qu'elle serait obligée de subir passivement.

Il n'est pas conforme à la vérité que l'opinion de la femme n'ait aucun poids dans les délibérations parlementaires, qu'elle y soit mise, comme le prétendent les féministes, sur le même pied que celle des idiots, des mineurs et des interdits, parce que la femme n'a pas le droit de vote. En effet, personne ne s'occupe de l'opinion politique des idiots, des mineurs et des interdits, tandis qu'il n'est point de discours électoral ou même parlementaire qui ne vise à conquérir le public féminin et tout ce grand tapage qu'on mène aujourd'hui autour du suffrage des femmes n'a pas tant pour but de faire des femmes des électrices ou des élues que de se les rendre indirectement favorables, même sans droit de vote. Cependant, toute exagération mise à part, reste le fait incontestable que la femme éprouve aujourd'hui une certaine difficulté à faire prévaloir ses idées en politique et qu'elle est obligée pour cela d'agir par la voie indirecte, en persuadant, dans le particulier, son mari, ses enfants, les députés de sa connaissance au lieu de pérorer à la Chambre ou au Sénat.

Mais qu'une telle façon d'agir soit *humiliante* et *manque de dignité*, comme il est de mode aujourd'hui de le proclamer, c'est ce que je ne saurais admettre.

D'où vient ce discrédit que l'on voudrait aujourd'hui jeter sur les actions indirectes ? N'est-ce donc pas sur elles que se fonde toute la vie so-

ciala ? Qu'est-ce que l'éducation, l'instruction, sinon des moyens indirects d'obtenir que les nouvelles générations s'orientent d'un côté plutôt que d'un autre, pensent ou écrivent d'une façon plutôt que d'une autre ? La mère qui réprimande son fils sur la place publique montre-t-elle plus de dignité que celle qui le réprimande en tête à tête ? La mère qui défend à son fils de vaguer dans les rues est-elle plus digne que celle qui, indirectement, le retient à la maison en lui faisant prendre intérêt à la musique ou à la conversation ?

Comment et pourquoi, en vertu de quel principe moral, serait-il plus digne pour la femme de pérorer au Sénat ou de courir les rues pour exposer à des étrangers ses convictions, que d'employer la persuasion chez elle en tête à tête, vis-à-vis de son mari, de ses enfants, de ses amis ?

L'une des raisons de l'indignation générale contre l'*action indirecte*, provient sans doute de la confusion que l'on fait souvent entre *action indirecte* et *action occulte*, *action directe* et *action visible*.

L'action indirecte est très différente, comme but et comme moyen, de l'action occulte avec laquelle on la confond trop souvent. Est occulte et blâmable une action par laquelle, contrairement à sa conscience propre et à la conscience générale, un individu cherche à obtenir en cachette, par une espèce de chantage qu'il veut rester ignoré du public, un résultat contraire au bien

général, à la vérité, à la réalité, à la justice. Est indirecte au contraire une action dans la confiance de laquelle on n'aurait aucune honte à mettre le public, et par laquelle on cherche à obtenir un résultat absolument conforme à la conscience, à la loyauté, à la justice, au bien général, mais que l'on préfère obtenir indirectement par la raison, par les bons procédés, plutôt que brutalement et par la force.

L'*hygiène* est une *lutte indirecte* contre la maladie, le *probation systeme*, une *lutte indirecte* contre le crime. Est au contraire *directe*, bien qu'occulte, l'action de la maîtresse qui arrache à un Roi ou à un Ministre une nomination ou une loi contraire au bien général et dont l'origine demeurera cachée au public.

Est *indirecte*, quoique parfaitement avouable, l'action de la mère qui cherche à éloigner son fils de mauvais amis, non point par la force ni par des ordres impératifs, mais indirectement, en lui en faisant connaître de meilleurs. Est indirecte, bien qu'avouée, la propagande orale ou écrite, par le livre ou par la parole, entreprise pour persuader le public d'une idée à laquelle on est attaché.

Est donc indirecte, mais non pas occulte, l'influence que la femme exerce aujourd'hui sur la politique. La femme ne parle pas en cachette, elle parle en particulier, elle ne soutient pas des choses contraires à sa conscience ou à l'intérêt public, des choses qu'elle ne pourrait divulguer

mais elle les soutient dans sa maison, dans ses journaux, dans ses revues au lieu de les soutenir publiquement dans les comices : telle est la différence.

Ce fait que la femme exerce déjà, quoique indirectement, une action politique enlève toute force à l'argument tiré de l'aide que le bon sens féminin donnerait, avec le vote des femmes, à la vie publique.

Ce que la femme pourrait donner, elle le donne déjà et le donne plus et mieux sans le droit de vote, qu'elle ne le donnerait directement avec ce droit, précisément parce que l'action indirecte est plus difficile et opère une sélection dans le meilleur sens du mot.

Pour agir indirectement sur la politique, en persuadant les électeurs un à un, il faut en effet avoir une idée personnelle, une conception, il faut avoir une certaine puissance de persuasion, il faut avoir une conviction véritable épurée de tout intérêt personnel. Pour toutes ces raisons, l'action indirecte de la femme en politique ne peut être exercée que par les meilleures, et dans le sens réel de leurs convictions, car on arrive difficilement à convaincre les autres de ce dont on n'est pas persuadé soi-même, et on arrive mal à convaincre indirectement par le fanatisme irraisonné. A l'inverse, il n'est besoin d'aucune intelligence, d'aucun véritable idéal, pour faire sur la

place publique des discours où les faits sont remplacés par des cris, dont l'action sur le public est si puissante. Quelle femme peut se vanter d'avoir plus d'influence en politique que la femme française, à qui l'on doit la vogue de l'Encyclopédie, le succès de Rousseau, le triomphe de la Révolution, qui est véritablement l'âme de tous les partis, l'âme de l'art et de la littérature ? Et pourtant la femme française n'a pas le droit de vote, n'a dans la législation que des droits inférieurs à ceux de l'homme, n'est pas encore admise dans le corps diplomatique et consulaire, dans le personnel politique, n'est que dans des cas très rares admise dans les écoles masculines, n'a que depuis peu des journaux ou des revues à elle, n'a aucun moyen direct d'influer sur la politique, exemple saisissant de l'importance de l'action indirecte.

Le jour où le suffrage féminin sera en vigueur, où toutes les femmes pourront y prendre part, mêmes celles qui n'y sont aucunement préparées, même et surtout les plus fanatiques et les plus ignorantes, ces dernières prédomineront, substituant aux raisons les habituels refrains, appris par cœur, les grands mots habituels et la plus grande influence restera non pas aux meilleures qui savent penser, mais aux pires qui ont davantage l'habitude de crier et qui n'ont aucun scrupule à faire leurs affaires personnelles au préjudice du public.

Cette sélection à rebours doit être pour quel-

que chose dans l'indignation qu'a soulevée l'action indirecte exercée aujourd'hui par la femme sur la politique, car, à notre époque, il existe une tendance générale à surévaluer les vaniteux portés à travestir leurs défauts en vertus et à abaisser les généreux dont les vertus font ombrage aux moins dignes.

L'argument le plus solide que l'on invoque en faveur du suffrage féminin, est que la femme a de réelles capacités de direction, dont elle fait preuve dans la tenue de sa maison, dont elle a même donné des preuves dans l'histoire. Au fond, si l'on calcule approximativement le pourcentage des bonnes reines qui ont effectivement régné, elles sont indubitablement plus nombreuses que les bons rois. Pourquoi donc écarter de l'action politique précisément cette partie de l'humanité qui s'y est montrée la plus apte ?

Les conclusions de la statistique seraient encore renforcées par ce fait qu'il y a eu au monde beaucoup plus de rois que de reines, et qu'il est beaucoup plus difficile à une femme qu'à un homme, si elle n'a pas de qualités spéciales, de se maintenir sur le trône.

Mais, en dehors même de la statistique, je crois sincèrement que les femmes sont douées de multiples qualités : conscience, ténacité, activité, intérêt pour les autres, qui les rendent précieuses dans certains emplois publics, surtout dans les

fonctions publiques exécutives. Ce sont ces qualités qui ont fait souvent des femmes d'excellentes Reines et qui les rendraient également précieuses comme fonctionnaires.

Mais ce n'est pas encore, à mon avis, un argument en faveur du vote des femmes. Les fonctionnaires obtiennent leurs places au concours, les Reines arrivent au trône par droit d'hérédité. Ni les uns, ni les autres n'ont besoin, pour conquérir leur situation, de pratiquer toutes les hypocrisies et d'entreprendre toutes les luttes à l'aide desquelles s'enlève le vote des électeurs, ni les uns ni les autres n'ont besoin de porter sur la place publique leur vie privée et familiale, comme la femme devrait le faire communément pour devenir député ou ministre. Ces exigences qui éloignent des luttes électorales les meilleurs parmi les hommes, doivent à plus forte raison en éloigner les femmes.

La Reine n'a pas seulement à faire de la politique, à coopérer à l'élaboration des lois, à rédiger des traités, à combiner des alliances comme les députés et les électeurs, mais elle doit en assurer l'exécution et administrer le pays. C'est dans cette seconde partie de leur rôle que les Reines se sont surtout distinguées. Il y faut des qualités toutes différentes de celles qui permettent d'obtenir la députation, et cela est si vrai que les administrateurs de l'Etat, les fonctionnaires (au rôle desquels la femme serait, à mon avis, très

adaptée) sont choisis pour la plupart en dehors de la Chambre élective.

L'argument de l'expérience heureuse faite par les Reines aurait quelque importance s'il s'agissait de conquérir des postes analogues dans les ministères, dans la haute bureaucratie, dans les consulats, postes auxquels la femme est, je le répète, très propre, il n'en a aucune quand il est question de faire des lois au Parlement.

#### QU'EST-CE QUE LA FEMME VEUT CONQUÉRIR PAR LE DROIT DE VOTE ?

Les arguments que la femme fait valoir en faveur du suffrage féminin sont loin d'être décisifs ; les avantages qu'elle espère en tirer sont-ils du moins considérables ?

Ici le champ de la discussion a été beaucoup moins exploré que celui de l'infériorité ou de la supériorité respectives de la femme et de l'homme, des droits plus ou moins égaux de l'une et de l'autre.

« Pour être portées à leur perfection désirable, les lois protectrices du travail des femmes et des enfants ont besoin que les femmes siègent au Parlement...

« L'alcoolisme ne cessera pas ses méfaits tant que les femmes ne feront pas partie de la Chambre. »

« Beaucoup de carrières resteront fermées aux femmes tant qu'elles ne pourront en obtenir le libre exercice par la menace de leur vote ! »  
« La recherche de la paternité ne passera pas à la Chambre tant que les femmes n'y siègeront pas. » « La femme n'obtiendra pas de lois qui lui permettent de diriger seule ses propres affaires, et d'administrer seule son propre patrimoine, si elle ne les conquiert pas par son vote ».

Tels sont les propos que l'on entend communément. Mais une législation compliquée, confuse, qui d'Angleterre a débordé sur toute l'Europe est là pour démontrer que, sans siéger au Parlement, les femmes ont obtenu des lois protégeant le travail, parfois au delà de ce qu'elles auraient désiré. Les ukases russes, les efforts législatifs dans tous les pays, les innombrables ligues anti-alcooliques fondées par les hommes sont là pour démontrer que la question de l'alcool passionne aussi les hommes. Sans droit de vote, les femmes ont obtenu, en Italie et dans l'Amérique du Sud, d'être admises aux écoles secondaires et universitaires masculines, ce qu'avec le droit de vote les femmes n'ont pas encore obtenu dans l'Amérique du Nord. Sans le droit de vote, les femmes sont entrées en Italie dans nombre de carrières qui, dans des pays à suffrage féminin, sont encore strictement réservées aux hommes.

Dans beaucoup de pays, la femme, tout en ne possédant pas le droit de vote, peut adminis-

trer seule sa dot et son patrimoine. Sans droit de vote, les femmes ont obtenu que ces questions fussent portées au Parlement. Les femmes russes, avec leur vote, n'ont pu empêcher que fussent votées des lois pour la socialisation des femmes et des enfants, ce qui est bien ce qu'on peut imaginer de plus ignominieux et de plus antiféminin et les femmes russes, avec leur suffrage, se sont adressées aux femmes françaises, qui ne l'ont pas, pour qu'elles les aidassent à faire abroger ces lois. Restent les lois pour obtenir qu'à travail égal corresponde pour les femmes et les hommes un salaire égal, mais c'est là une question de concurrence plutôt qu'une question de vote. Dans un très grand nombre de carrières où la concurrence est égale, les femmes, comme bibliothécaires, comme institutrices dans les écoles secondaires, comme assistantes universitaires, comme médecins, sont payées en Italie comme les hommes. Sans le vote, les tourneuses d'obus, les télégraphistes, les employées de tramways, les postières ont obtenu partout, pendant la guerre, des payes égales à celles des hommes.

Sans le vote, dans l'Inde, les maîtresses d'école sont payées plus que les maîtres et si, chez nous, les maîtresses d'école, les couturières, les brodeuses sont moins payées que les mâles, il ne s'agit pas là d'une question de législation masculine ou féminine, mais d'une question de concurrence. Les femmes, comme maîtresses, sont moins

payées parce qu'il y a un nombre énorme de femmes qui s'offrent à faire les maîtresses à bon marché ; c'est la loi de l'offre et de la demande qui est en jeu et non pas un vote politique. Cela est si vrai que dans beaucoup de métiers autrefois mal payés les salaires ont monté automatiquement pendant la guerre sans l'intervention d'aucune loi.

Le ferme appui que les hommes de tous pays donnent aujourd'hui à la cause du suffrage féminin démontre que, quel que soit le programme que les femmes se mettent en tête de tracer, elles trouveront toujours des paladins prêts à le soutenir au Parlement.

Les profits que les femmes pourront tirer du droit de suffrage sont donc dérisoires. Est-il possible qu'une grande partie du genre humain se soit échauffée pour d'aussi minces avantages ? Je ne le crois pas.

Ce qui fait la fortune de la propagande « *Pro voto* » ce n'est pas, me semble-t-il, la protection générique des femmes et des enfants, ce n'est pas la répression de la traite des blanches, ce ne sont pas les autres points du programme féministe que les suffragettes agitent de bonne foi, ce sont des points obscurs de ce programme, qui n'ont pour ainsi dire jamais été exposés, pour lesquels on n'a fait aucune propagande, qui sont peut-être inconscients dans le cœur de la majeure par-

tie des suffragettes, mais qui sont sous-entendus chez la plupart de celles qui partent en guerre pour la cause du vote féminin.

Ce qui les attire, peut-être à leur insu, c'est la possibilité de prendre part aux cérémonies, aux cortèges, aux démonstrations, à tout le côté décoratif et représentatif de la politique. Très symptomatique est à ce point de vue le défi de lady Astor, se présentant vêtue de rouge à la Chambre des Communes, pour protester contre l'ordonnance qui veut que les femmes députés soient habillées de noir.

Plus typiques encore sont les confidences de l'Impératrice Eugénie à M. Paléologue sur les heures les plus radieuses de son règne qu'elle disait avoir été : le baptême du Prince Impérial, le *Te Deum* pour la victoire de Solférino, les fêtes pour l'annexion de la Savoie, les fêtes pour l'inauguration du Canal de Suez, et l'enthousiasme extraordinaire avec lequel elle retrace ces événements.

« Je me suis rendue à Notre-Dame en qualité de Régente, dit-elle à propos du *Te Deum* pour Solférino, avec le Prince Impérial à ma gauche. Rien ne saurait vous décrire l'enthousiasme de la foule. Par instants les acclamations faisaient un tel vacarme que nous passions devant les musiques militaires sans les entendre. Au retour, on se mit à nous cribler de fleurs, notre voiture en était pleine. Mon fils tressautait de joie, bat-

tait des mains, jetais très gentiment des baisers à la foule...

« La troisième fois où le mirage m'éblouit, ce fut à Annecy en Savoie, le 29 août 1860. Les habitants avaient organisé pour le soir une promenade sur le lac. Toute une flottille de barques légères enguirlandées de lanternes multicolores suivait notre gondole drapée de pourpre et tirée par vingt rameurs. A l'arrière on avait dressé une espèce de tillac où l'Empereur et moi nous trônions majestueusement. Le ciel fourmillait d'étoiles, des orchestres se mêlaient au cortège, c'était magique. Comme nous venions de présider un diner de gala, j'étais en robe décolletée avec mon diadème et mes plus belles parures. Bien que la nuit fût chaude j'avais jeté sur mes épaules un grand burnous écarlate frangé d'or. Un instant, pour mieux jouir du spectacle, je me levai sur mon tillac. Aussitôt, de toutes les barques, on se mit à crier : « Vive l'Impératrice. » Je rayonnais. L'Empereur me dit : « Tu as l'air d'une dogaresse ». En effet, je me croyais sur le Bucentaure. Pour un peu, j'aurais jeté mon anneau dans le lac, ainsi que faisait le doge. »

« Mon quatrième souvenir d'éblouissement c'est le dernier. C'est le 18 novembre 1869 à l'inauguration du Canal de Suez. Au dehors, la Prusse menaçante, les autres puissances boudeuses, rancunières. Au dedans, l'inquiétude, la désaffection, une presse ignoble d'insolence et de mauvaise

foi, des grèves continuelles, des manifestations tumultueuses, le régime sapé de toute part, l'Empereur malade, sombre, découragé. L'inauguration du Canal de Suez était fixée pour le 18 novembre. C'était l'Égypte, une féerie de lumière, une splendeur idéale. Cinquante navires nous attendaient au seuil du lac Timsah. Mon yacht prit la tête du cortège. Le spectacle était d'une prodigieuse magnificence... L'affreux cauchemar que j'avais emporté de Paris s'était dissipé soudain, je ne me contenais plus, j'exultais. Un an plus tard nous étions détrônés. »

Ainsi l'Impératrice Eugénie, une des femmes qui dans le passé ont eu le plus de goût pour la politique et y ont pris la part la plus importante, compte parmi les jours les plus lumineux de son règne quatre démonstrations, quatre cérémonies dont la dernière intervenue dans des conditions si tragiques qu'il ne paraît pas possible qu'elle y ait pris plaisir.

Cette confession ingénue est révélatrice des raisons qui attirent beaucoup de femmes vers la politique active et leur donnent l'illusion de la passion politique, c'est la perspective d'y trouver des satisfactions, des succès, des triomphes personnels.

Les femmes chez qui l'ambition s'est éveillée tentent de conquérir par des discours publics la notoriété que les hommes leur ont à tort refusée pour leurs mérites domestiques ; les femmes

qui souffrent du manque d'idéal propre à notre époque se sont fait un idéal de la campagne pour le vote ; les femmes qui souffrent de l'étroitesse de leur condition, se sont mises en tête que ce malaise dépendait des lois ; beaucoup de femmes entrevoient, dans le droit de vote, la possibilité de faire des lois contre les hommes, ou plutôt des lois qui obligent l'homme à être un homme idéal, un homme tel que la femme le désire, avec toutes les vertus qui le rendent attrayant et nombre de vertus féminines qui lui manquent.

J'ai dit, dans une précédente étude, qu'il y a une différence fondamentale dans la conception que l'homme et la femme se font de l'amour et que cette différence est la cause des trois quarts des tragédies féminines ; les femmes se sont à présent mises en tête que ces tragédies dépendaient des lois, qui ne les défendent pas suffisamment et que, si elles siégeaient au Parlement, elles assureraient au sexe féminin, par des lois draconiennes, le bonheur en amour.

La femme se désintéresse beaucoup de la politique, ce sont surtout les questions de la vie privée qu'elle veut résoudre en s'y adonnant.

Chacun lit dans le livre de la vie surtout la page qui lui tient à cœur : il est naturel qu'il en soit ainsi et que la femme veuille se servir des armes qu'elle espère obtenir pour conquérir les biens qu'elle ambitionne le plus.

## DANGERS DES CONQUÊTES DÉSIRÉES.

Mais quelle utilité auront pour la Société et pour la femme ces lois qu'elle espère faire passer par son vote, ces lois qui doivent la libérer « du joug séculaire de l'homme », qui lui doivent assurer une individualité indépendante, qui doivent lui garantir l'amour de l'homme, précisément comme elle le désire.

C'est un défaut général de la femme d'être extrême en tout et il n'est que trop facile de prévoir qu'elle le sera également en cette matière. Or, s'il est vrai qu'à trop tirer sur la corde on finit par la casser, cela est doublement vrai pour des questions aussi délicates que celles de l'amour.

Les lois qui tendent à accroître outre mesure la responsabilité de l'homme envers la femme, à diminuer par trop sa prééminence et son autorité dans la famille, aboutissent fatalement à l'éloigner de la femme et à rendre plus rares les mariages, de même que les lois qui assurent une protection excessive aux diverses catégories de travailleurs engendrent le chômage.

Si, dans tous les pays du monde, la femme s'est si facilement assujettie à l'autorité du mari, si elle s'est pliée à lui laisser la première place, si elle a accepté que le père seul donnât son nom à l'enfant qu'elle a mis au monde, c'est qu'elle

a entrevu cette grande vérité : qu'il est préférable pour la femme de renoncer aux joies de l'ambition qu'à celles de l'amour, de se soumettre plutôt que de renoncer à la maternité qui est l'objet principal de sa vie ; c'est qu'elle a compris que le mariage légal est le moyen le plus convenable que la Société puisse lui offrir pour l'aider à remplir sa mission. L'homme ne veut pas à côté de lui une femme qui le domine, une femme qui puisse lui faire peur, il veut une femme qui lui soit liée par beaucoup de devoirs et peu de droits.

« Mais c'est un mal, disent les féministes, un mal qui cessera lorsque la femme aura le suffrage et, avec le suffrage, la conscience de ses droits, quand elle pourra les faire valoir. » Hélas ! je crains fort que les féministes ne se fassent illusion sur ce point. Le mari n'est pas un capitaliste avec lequel on puisse adopter les méthodes de la lutte de classe. Quand un homme ne veut pas se marier, quand un homme ne veut pas aimer, aucune loi ne peut lui forcer la main. Un des inconvénients les plus graves de la participation de la femme à la vie publique, du réveil de ses ambitions individuelles, serait d'éloigner l'homme de la femme et de diminuer le nombre des mariages.

Un autre inconvénient, peut-être plus grave encore, serait que jamais les véritables intérêts de la femme ne seraient plus mal représentés au

Parlement que le jour où ils le seraient par des femmes députés.

Pour se faire élire, une femme devra, ainsi qu'il advient pour les hommes, se produire continuellement en public, parler devant une foule hurlante d'adversaires, permettre que sa vie intime et celle des siens soit étalée aux yeux de tous. En face de cet opprobre, bien des hommes, parmi les meilleurs, préfèrent se retirer ; comment une femme pourrait-elle s'y exposer, du moins une femme normale, une femme qui a une famille, qui aime ses enfants plus qu'elle-même ? Les seules femmes qui se présenteraient devant les électeurs et qui représenteraient le sexe féminin au Parlement seraient donc les vieilles filles ou les femmes anormales, celles qui ne sont liées à la vie par aucune affection, les femmes en un mot qui ne sont pas femmes, celles en qui l'ambition étouffe l'amour.

Or le monde féminin a ceci de particulier que son orientation, ses aspirations, ses préoccupations changent avec son état. Tandis que les hommes se fondent entre eux quel que soit leur état civil, les femmes, quelle que soit leur condition sociale, se groupent ou se séparent selon qu'elles sont célibataires ou mariées, les intérêts et les préoccupations des unes étant nettement différents de ceux des autres.

Etant données ces différences, il y aurait à coup sûr plus d'antagonisme entre les femmes

normales et celles qui pourraient se porter à la députation, nécessairement vieilles filles ou placées dans des conditions de famille anormales, qu'entre les femmes et les hommes, entre lesquels, en réalité, il n'en existe actuellement aucun.

Par *intérêts féminins* ces femmes entendraient nécessairement ceux des femmes qui leur ressemblent, des femmes masculines, des femmes ambiguës, des femmes anormales, lesquels sont en opposition avec ceux des femmes en général, des ménagères, des épouses, des mères, les seules dont ait besoin la Société.

En outre, par le fait du haut poste qu'elles occuperaient, ces femmes anormales deviendraient le modèle dont tenteraient de se rapprocher les médiocres, toujours incertaines entre le vice et la vertu : de là une diminution progressive de toutes les vertus plus spécialement féminines, un bouleversement de l'équilibre moral et intellectuel de la femme qui serait entraînée à agir et à penser d'une manière contraire à ses aptitudes et à ses aspirations.

A un autre point de vue encore, l'exercice du droit de vote tendrait, je le crains, à fausser la condition de la femme et à amoindrir ses qualités les plus précieuses.

J'assistais, ces temps derniers, à une réunion où hommes et femmes débattaient la question du vote des femmes.

« Mais, disait le *leader* masculin du parti féministe, pourquoi vous donner la peine de rechercher si les femmes qui doivent voter ont ou non fait des études, si elles ont ou non du temps à perdre ? Croyez-vous donc que le vote soit un acte important de la vie ? Croyez-vous que, pour voter en faveur de l'un ou de l'autre des candidats, il faille réfléchir, il faille écouter leurs discours, se faire une idée sur le point de savoir qui a raison ou qui a tort ? Croyez-vous que le vote soit un sacrement, comme le mariage ? Mais regardez, dans la réalité, pour quoi et pour qui votent les électeurs ? Absolument au hasard, pour le premier qui leur vient à l'esprit, pour celui qui les paie, pour celui qui a le nom le plus ronflant ou le bulletin le plus séduisant, en somme ils votent à vue de nez. Il n'y a donc absolument aucune raison pour que la femme ne puisse pas voter, et pour que toutes les femmes ne puissent pas voter. Il ne s'agit que de déposer un bulletin dans l'urne. Quelles raisons d'âge, de sexe, de culture, de richesse, d'intelligence, quelles obligations peuvent empêcher une femme de s'absenter de chez elle pendant dix minutes pour déposer un bulletin dans l'urne ? »

D'après ce que disait ce *leader* du féminisme, il faut en somme moins de temps pour choisir un député que pour choisir une laitue dans le panier d'un maraîcher. Et, en effet, c'est quelquefois vrai dans le monde des élections.

Mais qu'arriverait-il si, par l'exercice de son droit de vote, la femme apprenait cette terrible chose que la conscience n'est pas nécessaire, que l'on peut vivre sans scrupule et sans remords, sans préoccupation du mal que peut faire aux autres un acte inconsidéré fait par nous ? Qu'arriverait-il si, en usant de son droit électoral, la femme perdait le sentiment du devoir, si elle s'habituaît à penser qu'elle peut conseiller son mari, son fils, avec la même inconscience tranquille qu'un électeur, qu'on peut choisir une nourrice avec la même inconscience qu'un député, c'est-à-dire un homme qui fait les lois, un homme qui tient dans ses mains le sort de la patrie, de la paix et de la guerre ? Et pourtant peut-on imaginer que l'inconscience et le cynisme puissent envahir la moitié de l'âme sans toucher à l'autre moitié ? Assurément non, et en effet nous avons vu la moralité de la femme, sa conscience, ses scrupules familiaux diminuer au fur et à mesure qu'augmentent ses contacts avec la vie extérieure, et avant tout dans les hautes et les basses classes, c'est-à-dire là où elle a adopté les usages masculins.

Or une Société, ainsi que le démontrent les faits, peut se maintenir vaille que vaille, même si ses gouvernants ne sont ni consciencieux ni honnêtes. Cela est possible parce que, dans le monde extérieur, professionnel ou gouvernemental, il n'existe que des rapports d'intérêt qui ont chacun

tôt ou tard leur sanction et que cette sanction peut dans une certaine mesure fonctionner comme un frein moral. Si, au bureau, je n'exécute pas bien mon travail, mon supérieur peut s'en apercevoir et me congédier ; s'il n'agit pas bien vis-à-vis de moi, je peux m'en aller ; il y a donc, en dehors du scrupule qui m'oblige à faire mon devoir, une coercition extérieure qui rétablit l'équilibre.

Dans la famille, au contraire, les rapports se fondent sur la conscience individuelle, sans que l'intérêt intervienne, sans qu'il soit possible de faire appel à une coercition extérieure. Les devoirs de la femme envers son mari, envers ses enfants, ne cessent pas quand cesse l'affection, quand cesse l'intérêt, quand une coercition extérieure fait défaut. On choisit son poste professionnel, on peut l'abandonner quand on veut ; le poste qu'on a dans la famille est fixe, on ne peut le quitter quand il devient pénible. Si un supérieur ne fait pas votre affaire, vous pouvez le quitter ; si un inférieur ne nous convient pas, nous pouvons le changer. Mais un frère, un fils, un père, un mari ne se changent pas ainsi : ils ont droit à vos soins, à votre aide, même s'ils ne vous plaisent pas, même s'ils se conduisent envers vous d'une façon qui ne vous plaît pas : réciproquement, ils doivent vous subir, même si vous ne les aidez pas, même si vous êtes pour eux un poids insupportable.

Tout cela ne peut subsister que si le sentiment

du devoir est solide, si la conscience est ferme et pure, si chacun des membres de la famille est sincère avec lui-même jusqu'au scrupule, ou si tout au moins il existe dans la famille quelqu'un qui soit sincère et dévoué jusqu'au scrupule, qui prenne à sa charge la tâche la plus pénible et qui, par l'exemple, par l'autorité qui vient du sacrifice, impose aux autres leur part. Cette fonction, la femme l'a remplie jusqu'ici avec loyauté, avec abnégation : c'est grâce à elle que la famille est restée solide dans la plus grande partie du monde. Mais la famille disparaîtrait si disparaissait la conscience de la femme. La désagrégation de la famille suivrait non seulement toute diminution de la conscience de la femme, mais même le seul fait qu'elle s'occuperait activement de politique, car en ce cas, au lieu de s'entremettre entre les opinions politiques divergentes des membres de la famille, elle arriverait fatalement à appuyer l'un d'eux contre les autres, aggravant ainsi, au lieu de les apaiser, les conflits que la politique fait naître.

A moins qu'on ne dise : eh bien ! nous nous passerons de la famille.

C'est bien vite dit : mais pour vivre, pour agir, pour progresser, il faut un levier, il faut des points d'appui sur lesquels on puisse faire fond. La famille fortement constituée est un de ces leviers. L'homme, en naissant dans une famille bien

constituée, assume des devoirs mais acquiert aussi des droits. La famille lui offre, par la force des choses, un public bienveillant, des expériences qu'il peut accepter en toute certitude, des conseils sincères, une aide dévouée s'il vient à trébucher et à tomber et cela, même si elle ne l'aime pas, même si elle n'y a aucun intérêt. C'est là pour lui une énorme économie de scrupules et de peines, pour la Société une énorme économie de temps, d'argent, de souffrances parce que l'expérience personnelle de chacun est, partiellement au moins, utilisée par les autres. Si la famille vient à tomber, qu'offririez-vous en échange, vous autres féministes ? La solidité de ce noyau familial est aussi utile à la Société que la solidité politique. Si des peuples errants à travers la terre, comme les Juifs, comme les Arméniens, ont pu survivre aux persécutions, au défaut de territoire propre, de gouvernement propre, ils l'ont dû à la solidité de leurs familles, à la valeur de leurs femmes.

La participation de la femme à la vie publique aboutirait donc à un relâchement de son esprit de devoir et, par voie de conséquence, à un relâchement de l'intérêt et de l'amour qu'elle a aujourd'hui pour la famille. Les devoirs que la famille impose à la femme sont souvent pénibles : par contre, les récompenses qu'elle procure sont légères et intérieures, visiblement très inférieures à celles de la vie du dehors : elles se sentent sans qu'on puisse les exprimer et, pour les goûter, il

est besoin d'une sensibilité spéciale, d'une orientation spéciale. Le droit au vote, la participation aux luttes politiques, les faciles satisfactions de la place publique auront fatalement pour effet d'amoinrir l'attachement de la femme à la famille et surtout aux devoirs familiaux, à l'humble métier de mère, d'épouse, de fille, qui varie jour par jour, minute par minute et dont la récompense individuelle et sociale est si maigre.

Mais, dira-t-on, pourquoi tout cela devrait-il résulter de la participation de la femme à la vie politique, participation qui exige si peu de temps, alors que rien de pareil ne s'est produit lorsqu'elle s'est mise à exercer des professions au dehors ? Et chacun de vous citer, à l'heure actuelle, quelque cas de femme qui trouve moyen d'être à la fois excellente mère et excellente politique, qui s'occupe avec une égale maîtrise de guerre et de cuisine. Les cas sont vrais, mais ce sont des exceptions.

Il est très difficile de faire marcher de pair deux préoccupations différentes, de trouver un égal plaisir à deux orientations différentes. Les femmes qui s'occupent de politique et de cuisine ne goûtent plus à faire la cuisine le plaisir qu'y prenaient leurs aïeules. Leur situation est analogue à celle des émigrants italiens en Amérique qui ont là-bas la nostalgie des beautés et du charme de notre culture et qui, revenus en Italie, y regrettent toujours les facilités de vie que l'on

rencontre au delà des mers. Inquiètes et jamais satisfaites, ces femmes, lorsqu'elles s'adonnent à la politique, ont le regret des plaisirs de la famille, et lorsqu'elles reviennent à leurs humbles tâches familiales, la nostalgie des excitations de la vie politique. La Société n'en souffre actuellement aucun dommage, parce qu'il s'agit de la première génération de femmes politiciennes, mais nous sommes à une époque de transition, d'où sortira finalement ou la nouvelle femme politicienne qui ne s'occupera plus de la famille, ou la femme d'autrefois qui s'occupera peu de la vie du dehors.

#### CONCLUSION.

L'homme n'a jamais systématiquement exclu la femme de la vie politique ; c'est la femme qui, chaque fois qu'elle y est entrée, s'en est ensuite retirée sans bruit à cause des maigres satisfactions qu'elle y trouvait eu égard aux formidables responsabilités qu'il lui fallait assumer, parce que les qualités spéciales de son intelligence s'accommodent mal de faire de la politique, surtout sous la forme délibérative, comme on la fait dans les Parlements ; parce que les qualités morales altérocentriques dont elle est douée la poussent davantage à s'occuper du petit cercle de personnes dont elle est le centre, que de la collectivité générale à laquelle elle est étrangère.

Le fait que la femme n'avait pas le droit de vote, que, dans nombre d'Etats, elle n'occupait pas de postes officiels ne pouvait être qualifié d'injustice, parce qu'il ne s'agissait pas d'une prédominance du démerite sur le mérite, de l'apparence sur la réalité, il ne s'agissait pas d'un manquement à un critère établi, mais seulement d'une inégalité, trouvant sa pleine justification dans la diversité des qualités intellectuelles et morales de l'homme et de la femme, dans la diversité de leurs aspirations. La femme a de réelles aptitudes pour certaines fonctions faisant partie de l'organisation politique et spécialement pour les fonctions pratiques et exécutives, auxquelles elle devrait pouvoir accéder, et auxquelles elle a déjà accès dans bien des pays.

Même sans le droit de vote, la femme a le moyen d'exercer, tout au moins indirectement, une influence sur la politique. L'action indirecte, que l'on confond à tort avec l'action occulte, n'a rien d'humiliant ni de déshonorant, car elle demande une intelligence et une moralité supérieures, et donne ainsi lieu à une sélection, dans le meilleur sens.

Le vote des femmes aurait de graves inconvénients pour elles et pour la Société, si elles en profitaient sérieusement, mais l'expérience a démontré que dans tous les pays, une fois le droit de suffrage obtenu, elles s'en désintéressent ; c'est une de ces conquêtes qui tombent en désué-

tude d'elles-mêmes, elle ne mérite donc pas la lutte acharnée qu'on a engagée pour l'obtenir, pas plus d'ailleurs qu'une résistance excessive pour s'y opposer.

## II

### LES ÉTUDES MASCULINES

Notre cerveau n'est pas une cassette que l'on puisse indifféremment remplir de mathématiques ou de latin. C'est un organe capable tantôt, sous l'influence d'excitations appropriées, de multiplier ce qu'il absorbe, tantôt de ne rien absorber du tout.

Passons maintenant à la seconde injustice dont la femme se plaint : son « exclusion systématique des études masculines » dont l'homme aurait profité :

I. — Pour l'empêcher de laisser trace d'elle dans le monde intellectuel et, par conséquent, d'acquérir quelque prestige.

II. — Pour lui interdire de s'élever dans le domaine intellectuel et moral.

III. — Pour lui fermer nombre de fonctions et de professions (notamment la politique dont j'ai parlé), fonctions et professions qu'il aurait tacitement monopolisées à son profit.

## LES ÉTUDES ET LE PRESTIGE.

« Qui comptera, m'écrit une ardente féministe française, les heures vides ou pires encore qu'a engendrées l'interdiction de faire des études ? Qui mesurera la perte de travail intellectuel qui en est résultée ? Qui nous dédommagera des railleries et de la commisération dont nous avons été l'objet de la part des hommes, qui dédaignent de nous faire part de leurs propos et qui, aussitôt que nous nous trouvons avec eux, se croient obligés de tenir des conversations frivoles ? »

— Mais toutes les femmes qui n'ont pas fait d'études n'étaient pas des génies et les merveilleuses tapisseries que nos aïeules nous ont laissées ne valaient-elles pas mieux que quelque dissertation philosophique de leurs contemporains, désormais oubliée de tous ? — Étaient-ce des heures frivoles, celles que nos aïeules, ignorantes du latin et du grec, ont dépensées à l'invention et à l'exécution des innombrables recettes de cuisine, de broderie, de couture qu'elles nous ont transmises ? L'ennui que causent à beaucoup de femmes les conversations sérieuses n'a-t-il pas une large part dans les propos frivoles que les hommes se croient obligés de tenir en notre présence ?

Est-il vrai d'autre part que les études universitaires étaient nécessaires pour s'occuper de choses

sérieuses, pour laisser trace de soi ? S'il en était ainsi, le nombre des femmes qui se distinguent aujourd'hui, qui laisseront trace d'elles demain devrait s'être démesurément accru, en raison du nombre chaque jour grandissant des étudiantes et des lauréates ; bien au contraire, on ne constate rien de semblable, au moins en Italie ; le nombre des femmes qui se sont distinguées pendant ces vingt dernières années n'a pas augmenté, et les femmes qui brillent aujourd'hui : Ada Négri, Amelia Rosselli, Maria Messina, Maria-Luisa Fiumi, Milly Dandolo, Daisy Carpaneto, Annie Vivanti, Amalia Guglielminetti, Camilla del Soldato, Luigia di S. Giusto, Grazia Deledda n'ont fréquenté ni le lycée, ni l'Université.

Si les études étaient nécessaires pour laisser trace de soi, seuls ceux qui s'y sont adonnés devraient avoir laissé un souvenir : or, de Christophe Colomb à Charlemagne, de Jeanne d'Arc à Stevenson, nous avons une chaîne innombrable de rois, de généraux, de faiseurs de découvertes, de saints, d'inventeurs, hommes et femmes, qui étaient presque illettrés.

Bien plus, nous avons une quantité d'époques glorieuses où les études ont été en défaveur, non seulement pour les femmes, mais pour les hommes, à Rome au temps de la République quand on craignait que la culture affaiblît le patriotisme, dans le haut moyen âge quand le catholicisme poussait avant tout à la perfection morale. Cela

a-t-il empêché les Romains et les Chrétiens de laisser trace d'eux-mêmes, de s'occuper de choses sérieuses ? Les architectures, les sculptures, les organisations politiques et religieuses, les institutions de bienfaisance que les Romains et les Chrétiens nous ont transmises ne valent-elles pas quelque poème qu'ils n'ont pas composé, ou quelque livre aujourd'hui détruit ?

Si, d'autre part, la femme avait réellement aspiré à se consacrer aux études, pourquoi ne s'y serait-elle pas adonnée dans le privé, individuellement, comme l'ont fait les Juifs, qui, systématiquement exclus des écoles publiques, de l'enseignement classique, ont continué à s'instruire et à produire, précisément dans les sciences spéculatives, philosophiques qu'il leur était interdit d'apprendre publiquement ? Pourquoi les femmes des hautes classes, qui en ont le temps et les moyens, ne se sont-elles pas spécialement consacrées, ne se consacrent-elles pas spécialement à l'étude ? Chez nous, les cours universitaires ont toujours été ouverts indistinctement aux hommes et aux femmes, aux licenciées et aux non licenciées, pourquoi les femmes ne les ont-elles pas fréquentés comme elles fréquentent les prétoires des tribunaux répressifs ? Pourquoi ne se sont-elles pas inscrites, avant aujourd'hui, dans les gymnases ou les lycées masculins ?

#### L'HOMME N'A JAMAIS SYSTÉMATIQUEMENT EXCLU LA FEMME DES ÉTUDES.

Mais, tout ceci mis à part, est-ce l'homme qui a systématiquement exclu la femme des études, ou est-ce la femme qui s'en est désintéressée ?

J'appartiens à la première équipe de femmes qui, en Italie, soit entrée dans les écoles masculines. Quelle opposition y ai-je rencontrée ? Aucune. Le jour où nos mères se sont mises en tête de nous envoyer au gymnase, on nous y a acceptées. Si cette idée était venue vingt ans auparavant à l'esprit de nos grand-mères, les femmes seraient entrées vingt ans plus tôt à l'Université qui d'ailleurs, en Italie, a toujours été ouverte à tous, hommes et femmes, licenciés et illettrés. Mais, me dit-on, dans les autres pays, il n'en a pas été de même, dans les autres pays, il a fallu conquérir ce droit. C'est exact, mais il est vrai aussi que, le jour où la femme l'a voulu, elle l'a conquis avec beaucoup de facilité. Si elle avait commencé à s'agiter vingt ans auparavant, elle l'aurait obtenu vingt ans plus tôt.

Quand donc, dans l'histoire, l'homme a-t-il travaillé à exclure la femme des études auxquelles il se livrait ?

Nous savons que les Romains donnaient aux garçons et aux filles des hautes classes une instruction littéraire à peu près identique. En Grèce,

nous voyons les courtisanes philosopher sur un pied d'égalité avec Socrate, ce qui prouve que les courtisanes tout au moins recevaient une éducation semblable à celle des hommes.

En examinant les programmes des études scolastiques du v<sup>e</sup> et du vi<sup>e</sup> siècles, qui nous sont incidemment parvenus dans les vies des Saints de cette époque recueillies par les Bollandistes, nous constatons que, dans les couvents, l'instruction donnée aux garçons et aux filles était identique, comme l'étaient d'ailleurs les vêtements et les occupations.

Nous voyons au moyen âge les Bénédictines rivaliser avec les Bénédictins dans la copie des manuscrits de l'antiquité et disserter comme eux de grec et de latin.

L'usage d'une instruction égale pour les deux sexes doit s'être prolongé assez tard dans le moyen âge. Dans ses lettres à Abélard (1100) Héloïse se plaint en effet hautement de ce que, « dans les couvents on ne fasse pas de différence entre l'instruction des hommes et celle des femmes, entre les occupations masculines et les occupations féminines ». Elle ajoute que « de même qu'on demande autre chose aux génisses qu'aux bouvillons et qu'on les traite différemment, de même il devrait y avoir, même dans les couvents, une différence d'instruction, d'éducation, de vêtement entre l'homme et la femme. »

Au haut Moyen-âge, nous voyons souvent les

dames plus instruites que les chevaliers, qui d'ailleurs ne l'étaient pas du tout, parce qu'ils laissaient cette besogne ennuyeuse aux clercs. Il n'était pas rare au x<sup>e</sup> siècle que les chevaliers reçussent de leur dame des lettres d'amour qu'ils ne savaient pas lire. Amalasonthe, la reine des Goths, parlait grec avec les Grecs, latin avec les Latins, et dissertait d'art et de science, tandis que Théodoric, son père, était illettré.

Gertrude et Gisèle, les filles de Charlemagne, étaient plus lettrées que leur père. Vers l'an 1000 la nonne Roswita écrivait des pièces de théâtre en latin. Héloïse (1100) avait été formée par Abélard aux disciplines philosophiques, comme les hommes de son temps. La reine Elisabeth d'Angleterre (1560) avait, comme ses sœurs, étudié le latin et le grec.

Dans nos vieilles Universités, nous trouvons par douzaines des bustes ou des inscriptions commémoratives de femmes qui y ont professé et s'y sont fait recevoir docteurs. Avant la Révolution française, les grandes dames d'Italie et de France connaissaient parfaitement les classiques grecs et latins et, au xviii<sup>e</sup> siècle, il y avait en Italie quantité de poétesses lauréates, si bien que M<sup>me</sup> de Staël a composé, précisément sur ce sujet, son roman le plus célèbre, *Corinne*.

LA FEMME SE DÉSINTÉRESSE DES ÉTUDES  
MASCULINES.

« Mais, dira-t-on, il en a été ainsi pendant un temps, mais ensuite cette tradition est tombée en désuétude ». C'est exact, mais est-elle tombée en désuétude parce qu'à un moment donné les hommes ont intentionnellement voulu exclure les femmes des études masculines ou parce que les femmes, ne s'intéressant pas à ces études, les ont abandonnées ? Connait-on des édits qui aient expressément exclu les femmes des études supérieures ? Dans ses lettres à Héloïse, un saint la félicite expressément d'avoir voulu étudier, tandis que les autres femmes ne voulaient pas en entendre parler.

L'absence de tous documents en sens contraire, l'absence de tout édit qui ait, à un moment donné, interdit expressément à la femme de faire des études, doit nous faire admettre que c'est la femme qui s'en est désintéressée, comme dans le cas du vote, c'est-à-dire que les femmes ont fait peu à peu modifier les programmes dans les couvents féminins, de façon à y donner un plus grand développement aux enseignements qui les intéressaient, à y restreindre petit à petit les autres, et à arriver ainsi à des programmes différents de ceux des mâles.

On peut très bien suivre la marche du phéno-

mène en observant ce qui se passe de nos jours. Il y a environ trente ans qu'en Italie les filles sont entrées dans les écoles masculines. Elles sont entrées d'abord au gymnase où les matières enseignées sont plus spéciales aux garçons : latin, grec, philosophie, mathématiques, mais insensiblement, avec la marche des années, elles ont émigré du gymnase classique aux écoles techniques ou au gymnase moderne, où les matières d'enseignement ne diffèrent de celles que l'on enseignait dans les vieux cours complémentaires pour les filles que par un peu plus de latin et un peu moins de travaux de femme.

Pourquoi cet exode ? Parce que les filles envoyées au gymnases se fatiguaient, donnaient des signes plus ou moins visibles d'ennui, de manque d'intérêt. C'est pour cela que les parents, s'étant aperçu que ces études étaient pénibles à leurs filles, qui y perdaient la santé sans y gagner en intelligence, les ont dirigées vers les études d'où elles pouvaient, avec un moindre effort, tirer un profit plus grand et ont cherché à faire modifier les programmes ou les ont changées d'école.

Il doit en être allé de même aux Etats-Unis, car j'y ai constaté que les Universités féminines y préparaient beaucoup plus aux langues modernes, à l'art, à la littérature qu'à la médecine, au droit ou aux professions plus intellectuellement masculines.

Il n'est resté au gymnase classique que les filles les plus robustes de la petite bourgeoisie, qui voulaient se consacrer à l'enseignement supérieur, pour lequel la licence classique est indispensable. Le premier flot de filles de la moyenne et de la haute bourgeoisie qui avait commencé le mouvement dans un but de culture, s'en est presque complètement retiré, précisément à cause du maigre profit que les parents ont remarqué qu'elles en tiraient.

Les parents se sont-ils trompés ? Pour en juger, prenez des filles qui fréquentent le gymnase, le lycée, l'Université, interrogez-les sur leurs cours, sur leurs études, sur ce qui les intéresse le plus : quatre-vingt-dix-neuf sur cent vous diront qu'elles ont un professeur grotesque ou ridicule, intelligent ou sévère, qu'elles ont des compagnes sérieuses ou coquettes, sympathiques ou antipathiques. Si vous demandez quelque chose de spécifique sur les diverses matières enseignées, elles vous diront peut-être qu'elles raffolent du latin ou de l'histoire, généralement de l'italien, elles vous diront qu'elles aiment ou qu'elles n'aiment pas l'italien ou le latin, mais elles vous parleront bien difficilement avec enthousiasme ou dédain de tel ou tel auteur. Elles traduiront indifféremment Horace ou Corneille, en les distinguant par le fait que l'un est plus difficile et l'autre plus facile, qu'on étudie l'un au lycée et l'autre au gym-

nase, vous n'en trouverez pas une sur cent qui ait lu un discours en dehors du programme, qui ait lu un vers de plus qu'il n'est nécessaire.

Prenez au contraire cent jeunes filles sortant d'une leçon de musique, de dessin, d'un cours d'infirmière, ou même simplement d'un atelier de mode ou de couture, interrogez-les sur ce qu'elles y ont fait. Les musiciennes, les peintres vous diront qu'elles ont appris telle sonate, tel dessin, que leur maîtresse l'enseigne de telle façon, mais qu'elles le préfèrent de telle autre, qu'une de leurs amies a modifié cette sonate de telle ou telle manière. Celles qui sortent de la maison de couture vous diront qu'elles ont exécuté un modèle, mais qu'elles ont imaginé une modification qui permet de l'exécuter plus vite ou de le rendre plus esthétique, d'y perdre moins de temps ou moins d'étoffe.

Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que les filles qui prennent des leçons de musique, de dessin ou de coupe s'intéressent à ce qu'elles étudient et en feront leur profit, que cette étude les élèvera réellement dans la direction donnée, qu'elle fera naître dans leur esprit de nouveaux problèmes, qu'elle leur permettra d'en résoudre d'autres, qu'elle sera la source de nouvelles observations. Tandis que, pour les étudiantes de lycée, le latin et le grec ne seront que prétexte à bavardages, à compétitions d'amour-propre ou tout au plus à exercices de mémoire.

« Mais, dira-t-on, il en est de même pour les mâles ». Sans doute, pour les trois quarts des étudiants, l'étude, en tant que moyen d'élévation, est inopérante parce qu'ils n'ont pour elle aucune passion, et la vogue du sport, si supérieure à celle des lettres ou des sciences, en est la meilleure preuve. Mais cela tend seulement à démontrer qu'il est aussi absurde d'impartir l'instruction classique à *tous* les garçons, que de l'impartir à *toutes* les filles.

Cependant si les garçons qui peuvent tirer profit des études sont peu nombreux, les filles le sont beaucoup moins encore car, chez elles, le sentiment esthétique est moins développé, la préoccupation de la forme est plus rare, faire attention, raisonner, synthétiser est plus pénible, parce que l'intelligence féminine étant à base d'intuition, d'observation, de fantaisie, est plus apte à trouver son aliment dans la réalité que dans les études, dans la vie pratique que dans la vie théorique.

Cela est si vrai que, bien que le nombre des docteurs ès lettres (c'est-à-dire en grec et en latin) soit désormais inférieur à celui des doctoresses, la proportion des doctoresses qui mettent à profit l'instruction philologique et classique spéciale qu'elles ont reçue pour s'occuper d'histoire ancienne, de philosophie, d'érudition grecque ou latine est, au moins en Italie, infiniment moindre

que celle des docteurs. En Italie, aucune femme, que je sache, ne s'est adonnée à traduire du latin, une seule à traduire du grec.

LES ÉTUDES N'ONT PAS, EN ELLES-MÊMES ET PAR ELLES-MÊMES, LA CAPACITÉ D'ÉLEVER CEUX QUI S'Y ADONNENT.

Qu'il y ait eu ou non volonté expresse d'exclure ou d'exempter la femme des études scolaires, peut-on rendre cette exclusion ou cette exemption responsable de sa moindre élévation intellectuelle ou, pis encore, de sa moindre élévation morale ?

Pour ce qui est de l'élévation morale, je note une confusion de mots, le terme « élever », dont la signification est surtout morale, étant pris par la femme d'aujourd'hui dans le sens de rendre plus instruit, plus fort, plus indépendant, plus entreprenant, plus capable de gagner, et une confusion d'idées consistant à supposer que cette supériorité intellectuelle, appliquée à la vie pratique et à l'esprit d'entreprise, pourrait être conquise par toutes les femmes au moyen « des études ».

Je ne m'attarderai pas à combattre le préjugé que les études sont en rapport avec la perfection morale, car ce préjugé n'a d'autre fondement qu'une interprétation abstraite, basée sur une illusion, sur une équivoque de mots, mais est-il

vrai que les études dont les femmes étaient exclues sont réellement capables d'élever intellectuellement chacune d'elles ? Peut-on rendre la différence d'instruction responsable de la différence d'intelligence ?

Théoriquement, cette conception peut paraître juste. L'élévation intellectuelle s'acquiert surtout au moyen des études, au moyen de la pratique de professions qui obligent à une gymnastique continuelle de l'esprit, mais la femme d'aujourd'hui considère les études, la profession, comme suffisantes à elles seules à élever l'intelligence, ce qui est erroné. Sans les études il est, non pas impossible, mais difficile de s'élever intellectuellement mais, sans une intelligence spéciale, capable de féconder et de faire digérer l'enseignement, celui-ci ne suffit pas à cette élévation.

Notre cerveau, n'est pas, comme le suppose le gros public, une cassette que l'on puisse indifféremment et avec un égal profit remplir de latin ou de mathématiques, ce n'est pas une vasque dont l'indice d'élévation intellectuelle monte automatiquement au fur et à mesure qu'elle se remplit d'une quantité déterminée d'études ; ce serait plutôt une espèce d'éponge capable dans certains cas de s'imprégner de toute la science avec laquelle on la met en contact, de faire fermenter l'intelligence avec peu d'étude, incapable en d'autres cas de s'imprégner de ces éléments

et quelquefois d'en retenir aucun. Le cerveau est un organe comme l'estomac, capable d'absorber certains ingrédients déterminés, absolument incapable d'en absorber d'autres, capable tantôt de multiplier la force nutritive de ce qu'il a absorbé, tantôt de le transformer en poison. Celui qui n'a pas d'aptitudes pour une culture spéciale donnée ne la digérera pas, encore qu'elle lui soit impartie à l'aide des méthodes les plus perfectionnées.

Sur cent garçons qui font les études classiques masculines (celles précisément que l'on réclame pour la femme d'aujourd'hui comme capables d'accomplir le miracle d'élever l'intelligence), dix au plus en tireront un véritable profit, c'est-à-dire seront réellement capables de s'élever par ce moyen. Sur les quatre-vingt-dix autres, quarante seront obligés de les interrompre, parce qu'ils y sont absolument fermés, quarante autres pourront en tirer juste ce qui leur sera nécessaire, dans la pratique de la vie, pour gagner leur pain. Pour ces derniers, les études ne sont pas une élévation, c'est l'acquisition d'un instrument de travail, comme l'aiguille ou la scie. Combien voyons-nous en effet de médecins, d'avocats, de journalistes, de diplomates ayant conquis leurs diplômes, raisonner plus médiocrement qu'un paysan illettré, signe certain que les études ne les ont pas réellement élevés.

La vérité, c'est que les études ne font que brouil-

ler les idées de ceux qui y sont réfractaires, qu'elles donnent seulement *un certain acquis, une certaine capacité technique à ceux qui sont capables de retenir la science enseignée, telle qu'elle leur a été apprise, et qu'elles n'augmentent la capacité intellectuelle, la capacité de raisonner, celle de construire des synthèses, de faire des inductions et des déductions que chez ceux qui sont capables de les faire fermenter, chez ceux dont le cerveau contient le ferment, la substance propre à produire les transformations nécessaires.*

Je m'explique par un exemple. Quand le jeune homme doué pour la musique, qui ne rêve que musique, et qui cherche le moyen d'exprimer les harmonies qu'il porte en lui, apprendra les règles musicales, il s'élèvera de celles qu'il aura apprises à d'autres qui ne lui auront pas été enseignées, il deviendra capable de mieux jouir de la musique qu'il entend, de devenir un meilleur exécutant, de produire lui-même de la musique meilleure ; il *s'élèvera* réellement au moyen de cet enseignement. S'il n'a que de la mémoire musicale, les règles lui serviront à mieux exécuter ; s'il n'a même pas de mémoire musicale, l'étude de la musique ne lui servira absolument à rien.

Dans la musique, dans l'art, la chose est tellement évidente que la majorité l'admet, admet sans hésiter que les leçons de musique ou de dessin, utiles au point de vue *métier*, sont presque inutiles pour l'élévation artistique de ceux qui

n'apportent aucune disposition spéciale. Mais on ne se rend pas compte qu'il en est exactement de même des études historiques, littéraires, philosophiques.

Celui qui s'occupe et se préoccupe du style s'élèvera en apprenant le latin, parce qu'il y trouvera des exemples de clarté, de concision, d'art dans la composition et que cette étude lui permettra de s'exprimer à son tour avec clarté, avec concision mais, en dehors de cette passion préexistante, le latin ne peut servir à ceux qui l'étudient que comme une langue moderne quelconque, pour augmenter la possibilité de lire les textes dans l'original, et tout au plus comme moyen de communiquer avec les étrangers, ce qui n'implique aucune élévation. De même, les études philosophiques n'élèveront intellectuellement que ceux qui ont commencé à faire des synthèses pour leur propre compte, et non ceux qui n'y ont jamais pensé.

S'il m'est permis, encore ici, d'alléguer un exemple personnel qui a le mérite de la sincérité, je dirai que j'ai très bien constaté en moi ce phénomène. Quand j'ai étudié la philosophie, l'histoire naturelle, l'économie politique ou la médecine, l'enseignement m'a élevé parce qu'il a trouvé en moi un terrain préparé, dense de problèmes qui affleuraient à la surface et n'avaient pas trouvé leur solution ; l'enseignement a été ici un ferment qui a permis d'utiliser quantité

de vieilles observations et d'en faire de nouvelles. Il n'en a pas été de même quand j'ai étudié le latin et le grec, la philologie, les mathématiques. Je suis arrivé assez facilement à savoir le latin et le grec comme mes camarades, c'est-à-dire assez pour pouvoir lire, écrire et traduire à livre ouvert, mais ce latin n'a servi en rien à mon « élévation ». Jamais, en dehors des nécessités scolaires, je n'ai traduit un mot de latin, car ce latin ne répondait à aucun problème que j'eusse en moi, parce que les questions de style ne m'intéressaient en aucune façon. Je ne dois rien au latin.

Cette passion esthétique pour le style, qui seule rend l'instruction classique capable « d'élever », est-elle assez répandue pour faire campagne en vue de l'extension de cet enseignement à toutes les femmes, pour faire grief aux hommes d'avoir orienté les femmes vers des études différentes ?

#### LES ÉTUDES ET LA PROFESSION.

Mais, si je ne crois pas aux vertus magiques des études masculines en tant que moyen « d'élévation » de la femme, si je n'attribue pas au défaut d'études les particularités de l'intelligence féminine, je ne suis pas pour cela d'avis de laisser les filles ignorantes, comme elles le sont aujourd'hui, et de les exclure de toute étude, bien loin de là.

En dehors de l'élévation morale et intellectuelle fort contestable qu'elles produiraient, les

études masculines ont, à l'égard de la profession, une incontestable utilité dont il convient de tenir compte.

Parlons clairement : ce n'est pas pour arriver à une plus haute élévation morale ou intellectuelle que les femmes ont lutté pour entrer dans les écoles masculines, mais parce que ces études donnaient accès à des postes suffisamment rémunérés ou tout au moins mieux rétribués et doués de plus du prestige que ceux auxquels la femme pouvait jusqu'alors prétendre.

Ce n'est pas pour courir après un idéal plus ou moins féministe que les familles de la moyenne bourgeoisie ont envoyé leurs filles aux établissements d'enseignement secondaire, ce n'est pas pour réaliser un idéal féministe qu'elles insistent pour les y maintenir, même quand elles y font preuve de peu d'aptitudes, c'est parce qu'elles se trouvent dans la nécessité de les acheminer à gagner leur vie le plus tôt possible.

Que conseillerai-je à ces jeunes filles obligées de gagner leur vie ?

Pour quelques-unes, dotées d'une intelligence masculine, je conseillerai de continuer à les envoyer aux écoles classiques ; pour la majorité, je préconiserai *des écoles pratiques, qui ne prendraient pas comme point de mire les programmes masculins, considérés comme le summum de la perfection, mais qui viseraient à préparer les filles*

à gagner leur vie avec le plus d'agrément et le plus de profit possible pour elles et pour la Société, écoles qui, par suite, n'auraient pas en vue de faire de la femme une concurrente de l'homme, mais de la pousser vers les professions, les charges, les fonctions plus spécialement féminines et appropriées à ses tendances. Que devront enseigner ces écoles ? A bien faire ce que la femme fait aujourd'hui par à peu près.

La moitié désormais des familles de la moyenne bourgeoisie, c'est-à-dire des ci-devant riches, vit des recettes subsidiaires que la mère de famille a introduites dans le bilan familial sous l'aiguillon du besoin. Ces mères, ci-devant riches, encore complètement orientées vers la famille, ont trouvé d'instinct les professions qui permettaient le mieux de concilier avec les tâches familiales du foyer la nécessité de gagner leur vie et celle des leurs. Elles se sont consacrées, les unes à mettre en valeur la terre dont elles disposaient, à cultiver des fleurs, à élever des poules ou des lapins, à faire de l'agriculture, à tirer parti de leurs maison ou de leur appartement pour y recevoir des pensionnaires ; les autres à enseigner les langues, la broderie, la danse, le dessin, la diction, la coupe ; les autres à de petits commerces, de petites industries domestiques, de modestes hôpitaux, refuges, négoce, tea-rooms, salles de lecture ou de correspondance ; celles-ci à fabriquer ou à vendre des broderies, des bijoux, des dentelles, celles-là à

inventer et à céder des modèles de robes, de broderies, de meubles, à faire des traductions. Telle a créé une agence de placement, telle autre s'est spécialisée dans les conserves, les liqueurs, les entremets, les parfums. Telle autre est devenue secrétaire ou caissière. Mais chacune a fait tout cela à vue de nez. Ces occupations lucratives pour lesquelles il n'est pas besoin d'examens ou de concours continuels, qui ne dépendent pas de Pierre ou de Paul, qui s'accrochent de changements de résidence, qui ne comportent ni grands risques, ni organisations compliquées ; ces industries où la recherche du travail n'est ni difficile ni disputée et qui mettent à contribution les qualités spéciales de la femme, ont fait instinctivement l'objet de son choix, non seulement parce qu'elles lui permettent de gagner sa vie sans négliger la famille, mais parce qu'elles sont aptes à lui procurer le plus de satisfaction.

Que l'on suive cette ligne de conduite tracée par l'instinct, que l'on donne à la femme le moyen de conduire le mieux possible ces petites affaires, qu'on lui enseigne les éléments du commerce, des langues, de l'agriculture ; qu'on multiplie les écoles professionnelles, commerciales, industrielles ; qu'on augmente le nombre des écoles ménagères, d'où sortent des femmes d'ordre, capables d'être pour les hommes des épouses à la manière d'autrefois, et l'on verra diminuer l'encombrement des écoles masculines, on verra

les femmes s'élever véritablement, parce que les seules études qui élèvent sont celles qui trouvent un terrain à féconder et que ces écoles trouveraient précisément chez la femme le terrain nécessaire.

LES ÉTUDES TECHNIQUES CONCRÈTES DOIVENT TOUJOURS PRÉCÉDER LES ÉTUDES THÉORIQUES.

Cet enseignement pratique, industriel, commercial, ménager devrait suivre immédiatement l'enseignement élémentaire et devrait permettre à ses élèves d'accéder ensuite aux écoles classiques et philosophiques de haute culture.

Il est d'usage aujourd'hui de faire le contraire et de placer l'enseignement classique littéraire avant l'enseignement technique et pratique. C'est, selon moi, une grave erreur. Il est beaucoup plus facile d'apprendre à cultiver la terre, à faire un vêtement, à dessiner une maison ou à fabriquer un siège que de comprendre Kant, Hegel ou même simplement le véritable enchaînement de l'histoire ancienne et moderne.

Aussi bien chez le garçon que chez la fille, mais plus spécialement chez celle-ci, les aptitudes pratiques précèdent les aptitudes théoriques et synthétiques abstraites ; de même que l'agilité précède la force, la mémoire précède la réflexion. D'autre part, quand la fille (et je serais tentée de dire aussi le garçon) ont acquis une certaine

pratique, ont affiné leur habileté manuelle et mentale, leur mémoire, leur esprit d'observation, quand ils se sont rendus maîtres d'un champ restreint mais bien défini de connaissances, quand ils ont accumulé des expériences personnelles, ils sont préparés à absorber une culture théorique abstraite. L'inverse serait beaucoup moins facile : la culture abstraite détourne du travail pratique dont elle déshabitue, tandis qu'au contraire le travail manuel fait toucher du doigt la nécessité d'une technique, d'une théorie et rend la théorie plus plaisante et plus assimilable.

Nous connaissons des centaines de grands hommes qui ont commencé leur vie comme ouvriers, nous ne connaissons pas un seul ouvrier, devenu célèbre dans sa partie, qui ait commencé par la théorie. Le garçon qui, du commerce, de l'industrie, de l'artisanat passe à l'école donne de meilleurs produits que celui qui, de l'école, de l'Université, passe à l'artisanat ou à l'industrie.

Et c'est du reste ce qui se faisait dans les temps anciens, quand la culture produisait ses plus grands résultats.

Les disciples de Pythagore ou de Socrate n'étaient pas des garçons de huit à douze ans, comme ils le seraient aujourd'hui, c'étaient des guerriers, des députés, des commerçants, des industriels et l'enseignement de leurs maîtres n'a donné de si beaux fruits que parce qu'il était imparté à qui pouvait se l'assimiler. Les dames

de l'ancien régime, à qui la littérature et la science doivent une si grande partie de leurs progrès, n'avaient appris au couvent que très peu de littérature ou de philosophie. C'est en pleine maturité qu'elles s'en pénétraient.

De toute façon, la priorité donnée dans le temps à l'enseignement pratique, par rapport à l'enseignement théorique, aurait l'incalculable avantage de permettre finalement cette discrimination entre écoliers suivant leur plus ou moins d'aptitude à la culture choisie, discrimination que l'on ne cesse de prêcher et qui jusqu'à présent est restée à l'état de pieux désir.

Cette discrimination sera toujours impossible tant que la culture théorique précèdera la culture technique spéciale, parce qu'on ne pourra jamais savoir si un garçonnet de huit ou dix ans a ou non des dispositions pour la philosophie ou les lettres et que les parents seront toujours forcés de choisir pour leurs enfants les cours qui leur ouvrent le plus grand nombre de carrières. Si, au contraire, les garçons doivent, après les classes élémentaires, suivre quelque école technico-pratique et si ce n'est qu'ensuite qu'ils peuvent passer aux études classiques, on pourra voir, d'un côté, s'ils ont plus de préférence ou d'inclination pour la culture technique ou pour la culture philosophique théorique, de l'autre, s'ils ont plus de goût pour les carrières qui peuvent donner plus d'honneurs que d'argent ou pour les professions qui peuvent

donner plus d'argent que d'honneurs, et, par suite, on pourra, avec plus de discernement, choisir les études vers lesquelles on les dirigera, les études classiques étant parfaitement inutiles et même nuisibles, quand on ne se les assimile pas.

A l'heure actuelle, au lieu d'impartir la science à ceux qui sont capables de se l'assimiler, on rabaisse la science à la portée du jeune âge de ceux à qui on veut l'injecter, d'où les méthodes cinématographiques inventées pour faire entrer les sciences les plus abstruses dans les cerveaux les plus engourdis.

La haute culture ainsi enseignée est un non sens, est un sacrilège, et ne sert en aucune façon à élargir l'esprit de ceux qui, croyant l'absorber, n'absorbent que quelques formules vides, capables tout au plus d'accroître leur vanité, leurs ambitions, leur envie. Il faut la rendre responsable de l'abaissement du niveau intellectuel, car ceux qui l'ont ingurgitée sans la comprendre sont portés à barrer le chemin à ceux qui se la sont assimilée, dont ils deviennent les pires concurrents.

Qu'on enseigne l'histoire, la philosophie, le grec, le latin à l'enfant, garçon ou fille, qui est en état de les comprendre, mais qu'on n'abaisse pas les sciences au niveau des imbéciles ou des bambins à qui elles ne servent qu'à commettre d'épouvantables confusions.

Concluons : la femme n'a jamais été systématiquement exclue des études masculines : elle en a été souvent exemptée, au cours des siècles, comme elle l'a été des carrières, des professions, des métiers auxquels on estimait qu'individuellement ou socialement elle n'était pas adaptée.

Pour nombre de femmes, les études masculines sont une torture dont le résultat, nul quant à l'élévation morale, est contestable au point de vue de l'élévation intellectuelle. Elles ne s'y sont adonnées qu'à cause de la nécessité où elles se sont trouvées de gagner leur vie. Mais, si la femme doit, tout comme l'homme, faire des études pour se mettre en état de gagner sa vie, il n'est aucunement nécessaire qu'elle fasse les mêmes études que lui. Il faudrait, et c'est ce qu'on a déjà fait dans beaucoup de pays d'Europe, établir pour la femme qui veut gagner sa vie, des écoles techniques et pratiques spéciales, propres à mettre en valeur, à exalter les qualités spéciales de son intelligence. Ces écoles devraient, d'une part, ouvrir à la femme des professions qui lui conviennent ; d'autre part faciliter l'accès aux hautes études classiques des femmes qui en auraient le goût. On rendrait ainsi à la Société le profit du travail féminin, porté à son maximum d'efficiency, on rehausserait le prestige de la femme aujourd'hui amoindri non par le manque d'études ou le peu de culture, mais au contraire par la trop grande extension donnée à une culture qui ne lui

est pas appropriée, à des professions pour lesquelles elle n'est pas faite, et qui n'ont pas donné les fruits qu'on en espérait.

Quelles que soient les études dont la femme a été dispensée, cette exemption ne peut être rendue responsable de ce que son élévation morale et intellectuelle serait inférieure à celle de l'homme, infériorité d'ailleurs des plus contestables, car entre homme et femme il y a diversité de qualités morales et intellectuelles beaucoup plus que différence de quantité.

## III

## SÉPARATION DES SEXES

Nos jugements ne sont jamais objectifs.  
L'homme juge la femme du point de vue du  
moment où il la voit, non pas de celui auquel  
il la considérera plus tard.

Passons à la troisième « injustice », relative-  
ment à laquelle la femme a obtenu gain de cause,  
la séparation des sexes ou plus exactement des  
jeunes gens des deux sexes, qui, plus ou moins  
rigoureuse, était en vigueur jusqu'à il y a une ving-  
taine d'années et qui, aujourd'hui encore, sur-  
vit en Orient et dans beaucoup de pays euro-  
péens.

A cette séparation qu'on a, je ne sais pourquoi,  
appelée la « ségrégation de la femme », puisqu'elle  
est également la « ségrégation de l'homme » on  
attribue aujourd'hui :

I. — Le malaise de la femme d'hier condamnée  
à une vie monotone et privée des distractions  
dont elle se repaît aujourd'hui ;

II. — Les détestables mariages qu'elle contrac-  
tait par l'impossibilité où elle était de connaître

l'homme en général et son fiancé en particulier.

III. — La difficulté qu'elle avait à trouver du  
travail ou à travailler au dehors.

Je commence par dire que je ne suis en aucune  
façon favorable à la ségrégation des sexes, con-  
vaincue que je suis que la nature a fait l'homme  
et la femme différents précisément pour que, en  
agissant l'un sur l'autre, ils pussent apporter à la  
Société la contribution de leurs qualités diffé-  
rentes fusionnées par leur contact mutuel.

Je commence par dire que je suis nettement  
opposée à la tendance haineuse du féminisme à  
mettre la femme en opposition et en antagonisme  
avec l'homme, tant dans la vie privée que dans la  
vie publique ; je n'approuve pas que les femmes  
exerçant une profession se réunissent en clubs et  
en congrès séparés de ceux de leurs collègues mas-  
culins pour délibérer sur leurs intérêts profes-  
sionnels ; je suis hostile à l'indépendance, c'est-  
à-dire à la séparation de l'homme et de la femme  
dans la famille, qui a au contraire le plus grand  
avantage à ce que les qualités différentes de  
l'homme et de la femme soient mises en commun  
dans le but d'amélioration réciproque et je consi-  
dère à ce point de vue la femme française comme  
supérieure à toutes les autres, parce que c'est celle  
qui a le mieux réussi à fondre ses précieuses qua-  
lités morales et intellectuelles avec celles de  
l'homme.

Mais, si je crois et si je soutiens que la Société

a le plus grand intérêt à ce qu'homme et femme, une fois formés, entrés dans une carrière, ayant fondé une famille, mettent en commun leurs plus précieuses qualités intellectuelles et morales, je crois au contraire que ni la Société, ni la femme elle-même n'ont avantage à la précoce fusion, au précoce rapprochement des sexes, au moment de leur formation respective, et elles ont au contraire intérêt au maintien de l'ancienne tradition qui voulait que jeunes gens et jeunes filles demeurassent séparés pendant leur adolescence jusqu'à l'époque de leur mariage et de leur maturité morale et intellectuelle.

#### ORIENTATION DIFFÉRENTE DES DEUX SEXES.

Que la séparation des sexes fût déplaisante pour la jeune fille et contrariât l'une de ses aspirations naturelles, c'est ce que personne ne peut contester. Cette séparation, qui se produisait précisément au moment où la jeune fille était le plus avide d'amour, au moment où ses rêves s'orientaient vers le prince inconnu qui viendrait l'enlever, impliquait la compression de l'un de ses instincts les plus vitaux et, à ce titre, lui était, à coup sûr, importune.

Mais cette ségrégation, pour importune qu'elle fût, était-elle aussi artificielle qu'elle le paraît au premier abord, était-elle contraire aux intérêts généraux et individuels de la femme ?

Toutes les conventions sociales paraissent artificielles. Mais, bien souvent, elles le sont davantage dans la forme ou plutôt dans la formule qu'elles revêtent que dans leur substance même. L'heure des repas est aussi une convention et, pendant la guerre, on l'a vue avancée ou retardée par décret, mais cela n'empêche pas qu'elle ne corresponde à une nécessité.

La jeune fille, au sortir de l'adolescence, recherche avec avidité la compagnie des garçons de son âge, mais la recherche-t-elle toujours ou seulement dans des circonstances données ? Les jeunes gens recherchent-ils avec autant d'avidité les jeunes filles ou du moins les recherchent-ils dans les mêmes intentions ?

Dans l'enfance, la séparation des sexes n'a aucune raison d'être et n'a jamais été pratiquée. Mâles et femelles, dans la première enfance, ne se recherchent ni ne s'évitent : ils sont indifférents au sexe de leurs compagnons de jeux, le fait est que, jusqu'à douze ou quatorze ans, mâles et femelles se ressemblent psychologiquement. Chacun d'eux a ses préférences, mais ces préférences ne constituent pas des différences assez marquées pour créer des malentendus.

La bambine s'affaire volontiers à la maison, le bambin aime mieux faire des commissions, sortir, remuer ; la fillette aime les récits moraux, le garçonnet les livres de voyage ; la fillette aime à s'occuper de ses petits frères, de sa grand'mère,

de ses amies, des fleurs, des animaux, de sa poupée, le garçonnet préfère ne pas avoir charge d'âmes ; la bambine se préoccupe de l'affection que sa maîtresse ou sa mère ont ou n'ont pas pour elle et en ressent de la joie ou du chagrin, le mâle se désintéresse de ces affections et se préoccupe beaucoup plus de lui-même ; la fillette rêve déjà de sa future maison, de ses futurs enfants, le garçonnet de sa gloire ou de sa richesse future ; la fillette préfère les jeux d'action ou d'imitation, jouer à la poupée, à la maîtresse d'école, à la marchande, à la cuisinière, le garçonnet, les jeux de hasard et de force, les dés, les cartes, les échecs ou la balle et la lutte ; la fillette aime à bavarder avec ses amies sur les gens qui l'entourent, le garçonnet préfère causer avec ses camarades de livres, de jeux, de sports, de choses vues.

Mais, jusqu'à quatorze ans, il s'agit seulement de préférences. Si le cas le demande, le mâle s'accommode d'aider à la maison, de s'occuper de ses petits frères ou de la grand'mère, la fille de faire les commissions ; le mâle s'amuse même à vendre ou à faire la cuisine, la fillette à jouer à la balle ou à la lutte.

Mais, vers douze ou quatorze ans, il se produit un écart violent. D'un côté, les sexes s'attirent avec une ardeur plus anxieuse et, d'autre part, ils se différencient et divergent nettement l'un de l'autre.

Tandis que, dans l'enfance, le garçon jouait, étudiait, travaillait à peu près comme la fille, « utilitairement », soit pour se procurer par l'étude ou le jeu des distinctions, des plaisirs ou des joies, soit pour éviter des châtimens et des sacrifices, devenu homme, il s'adonne à l'étude, à la science, à l'art, pour l'intérêt qu'ils lui inspirent, pour y appliquer son esprit d'observation et cela non seulement pour ce qui a trait à l'étude, à l'art, à la profession, mais pour ce qui a rapport au jeu ou au vice.

Ce qui, dans le foot-ball ou le tennis, intéresse tant le mâle, ce n'est pas le geste de jeter ou de reprendre la balle, c'est la réflexion qu'en jetant la balle de telle ou telle façon il obtiendra tel ou tel résultat, qu'en se déplaçant dans telle ou telle direction, il relèvera plus facilement la balle de l'adversaire. Jeu, étude, art, profession ne représentent pas simplement pour lui, comme pour la fille, des moyens de gagner ou de jouir, mais des moyens d'y exercer sa faculté de spéculation intellectuelle. *Il en jouira, non pour le plaisir, pour l'utilité concrète qu'il pourra en tirer, mais pour la pensée qu'il pourra y concentrer, y cristalliser. D'où la manie de l'exactitude, de la perfection qui assure à l'homme la primauté sur la femme dans le jeu, la science ou l'art parce que science, art, jeu, se transforment rapidement chez lui en véritables passions, constantes et violentes, comme celle de l'amour.*

Il en va autrement pour la femme : la fille continue, après l'adolescence, à considérer le jeu, la science, l'art, la profession comme de simples moyens d'obtenir un résultat utile, et même cette utilité, qui n'était dans l'enfance qu'une préférence, devient l'unique raison de ses actes.

La fille joue, étudie, se promène ou par obéissance à ses parents, ou pour le plaisir immédiat que le jeu ou la promenade procurent à ses muscles las de l'immobilité, ou pour se retrouver avec des amies, ou parce qu'elle pense que c'est le meilleur moyen pour elle de gagner des prix, de l'argent, l'indépendance et la célébrité. *La fille joue et étudie pour ce qu'il y a d'utile dans le jeu, l'étude ou le travail* ; elle trouverait absurde de jouer, d'étudier, de travailler sans un but pratique déterminé ; elle trouverait puéril de s'intéresser au tennis, à l'art ou à la philosophie, en eux-mêmes et pour eux-mêmes, de s'y intéresser comme objet de réflexion, de les transformer en passion. Elle trouve en effet absurde la passion que l'homme met à des choses étrangères à sa profession, quand cette passion ne lui est pas utile.

Nous disons qu'une femme est *encore enfant quand elle s'ennuie ou s'amuse à faire ce qu'elle fait sans aucune arrière-pensée*, quand elle n'étudie que pour étudier, quand elle patine par simple goût du patinage, etc... Nous disons qu'une fillette est *précocement femme* quand elle étudie, travaille, joue avec une arrière-pensée, pour

plaire, pour se faire voir, pour se faire une position.

A l'inverse, nous disons qu'un homme est encore enfant quand il étudie ou qu'il joue *pour plaire aux gens, ou pour leur faire la nique, pour se faire voir, pour raconter ce qu'il a dit ou fait*. Nous disons qu'un jeune garçon est devenu homme quand il se livre au jeu ou à l'étude, en eux-mêmes et pour eux-mêmes.

*Par conséquent, la virilité de l'homme, la féminité de la femme commencent le jour où l'égoïsme de l'un, l'altérocentrisme de l'autre se fixent et deviennent fermes et définitifs.*

Cet intérêt, en effet, cette manie de la perfection, cette passion que l'homme met, égoïstiquement, dans la science, dans l'art, dans le jeu, la femme les met altérocentriquement dans les buts vivants, dans les personnes vivantes, dans les choses qu'elle peut rattacher au monde vivant qui l'entoure. C'est la maison, ce sont les enfants, les parents qui s'y trouvent qui absorbent la pensée de la fillette devenue femme, qui lui permettent la concentration, la rêverie, la satisfaction que donne à l'homme la science, l'art, la politique.

Ma fillette (douze ans) revenant de Rome qu'elle venait de voir pour la première fois, me criait, étant encore sur le marchepied du wagon, qu'elle avait vu au Pincio des nourrices et des

bébés si bien vêtus qu'elle en avait pris note pour quand elle aurait plus tard des nourrices et des enfants.

De même que ma fillette, l'esprit uniquement tendu vers la maternité, avait surtout vu à Rome des nourrices et des bébés, de même la femme qui a déjà un mari, des enfants, des relations mondaines verra surtout à Rome des musées qui feront les frais de sa conversation, des tableaux qui feraient bien dans son salon, des statues dans la pose desquelles elle fera faire le portrait de son fils, des architectures qu'elle voudra copier pour sa villa.

Il est essentiellement humain de ramener ce qu'on voit, ce qu'on lit, au champ de ses pensées dominantes. Comme le paysan qui, dans les pays qu'il traverse, voit essentiellement des vignes, des prés, des machines agricoles, la fille est essentiellement frappée de ce qui a rapport avec le petit monde objet de ses passions.

La maison n'est pas pour la femme ce qu'elle est pour l'homme, un espace clos où il y a une table pour écrire et un lit pour se coucher, c'est le domaine où elle peut concentrer ses pensées, auquel elle peut se consacrer, qu'elle peut et doit perfectionner, en vue de faire plaisir à son fils, à son père, à son mari : c'est l'objet de sa mission, sur lequel elle pourra expérimenter son habileté, son intelligence, exercer son esprit d'observation, comme l'homme sur l'art ou sur la science.

Par identité de motifs, le bébé n'est pas uniquement pour la mère un être vivant à laver et à emmailloter, c'est un être à qui elle peut se consacrer, qui peut répondre à ses soins, sur lequel elle peut, avant et depuis la naissance, exercer son esprit d'observation. *Le voir grandir et prospérer*, constater que sa pensée constante a porté de bons fruits, que son observation était juste et exacte, que ses prévisions étaient bonnes et se sont vérifiées, lui donne le même plaisir qu'à l'homme le tableau qu'il a peint ou la découverte qu'il a faite, et cela est si vrai qu'elle aime d'autant plus son fils qu'il est plus petit, absorbe davantage sa pensée et répond mieux à ses prévisions.

Cette orientation de la femme n'est pas seulement naturelle, elle est providentielle. Le mâle, individu pléonastique dans la nature, peut se donner le luxe de consacrer son existence à des spéculations intellectuelles qui sont en dehors de la vie pratique et concrète, mais la femme, qui a le devoir de perpétuer l'espèce, de défendre et de protéger les générations futures, doit concentrer ses forces sur le monde concret, unique objet de sa mission.

Les deux orientations, je le répète, sont providentielles. Jeunes gens et jeunes filles s'en rendront compte plus tard, quand ils seront le complément l'un de l'autre, quand ils seront mari et femme, mère et fils, c'est-à-dire quand ces deux

orientations leur seront respectivement utiles mais, au moment où ces deux orientations se forment, où elles éclatent en quelque sorte, où elles occupent et préoccupent l'âme tout entière, quand hommes et femmes se jugent réciproquement en dehors du point de vue de l'utilité de ces orientations, elles ont pour effet de les éloigner l'un de l'autre.

#### HOMME ET FEMME S'ENNUIENT ENSEMBLE.

L'homme et la femme, au sortir de l'adolescence, s'intéressent à des choses différentes, s'orientent dans un sens différent, il est donc naturel qu'ils s'éloignent insensiblement l'un de l'autre, car c'est une règle universelle que les dissemblances éloignent, les ressemblances rapprochent.

Le même éloignement se produit, pour les mêmes raisons, entre jeunes filles et femmes mariées, même contemporaines, même sœurs.

Le jeune homme qui commence à se passionner pour la politique, pour la science en elle-même et pour elle-même, cherchera des amis qui s'intéressent à la science, à l'art, à la politique de la même manière que lui. La jeune fille se conduira de façon analogue. C'est pour cela que, quand jeunes gens et jeunes filles se trouvent ensemble, sans un but spécial qui les unisse, ils s'ennuient, comme s'ennuient les personnes de classes, de professions, d'instructions différentes.

La communauté d'instruction elle-même ne suffit pas à rapprocher les sexes : les étudiants s'ennuient avec les étudiantes, avec lesquelles ils ont en commun les études, plus encore qu'avec les filles du peuple ou les étrangères, avec lesquelles ils n'ont rien de commun. L'égalité d'instruction accentue en effet plutôt qu'elle ne diminue cette divergence, en mettant en relief la diversité d'orientation au lieu de l'atténuer.

L'étudiant qui savoure les vers d'Horace, de Dante ou de Carducci, qui cherche à se rendre maître de leur technique, du secret de leur beauté, est désorienté et dégoûté d'entendre parler de ses auteurs préférés du point de vue de leur difficulté de traduction, ou des succès mondains ou scolaires qu'ils ont procuré ou qu'ils procureront, infiniment plus qu'il ne le serait d'entendre parler de chiffons et de mode.

Pour le sexe féminin, il en est à peu près de même. Les discussions scientifiques, littéraires ou politiques des jeunes gens entre eux n'inspirent aux jeunes filles que de l'ennui. Il est vrai que, même indépendamment du plaisir de plaire, de conquérir, les jeunes filles aiment à causer avec les jeunes gens ; mais c'est parce qu'elles se sentent capables de les amener à parler de ce qui les préoccupent et que les y amener contre leur volonté est un des jeux qui leur plaisent le plus. Mais si telle est la raison pour laquelle la jeune fille se tient volontiers avec les jeunes gens (moins volon-

tiers cependant qu'avec les compagnes de son âge), c'est celle pour laquelle l'homme l'évite avec le plus de soin, parce que n'ayant pas d'armes à sa disposition pour l'amener à parler de ce qu'il veut, il prend le parti de fuir. Si vous faites attention aux groupements de hasard qui se forment entre hommes et femmes dans les salles de conversation, les diners, les promenades, vous voyez qu'après un très court laps de temps, les hommes trouvent un prétexte pour quitter les femmes, pour aller causer entre eux et que, si celles-ci insistent pour les retenir malgré eux, ils s'en séparent violemment.

Là où il n'existe plus d'écoles pour femmes seules, de maisons, de restaurants, d'hôtels, de pensions, de wagons, de salles de lecture pour femmes seules, on commence à créer des maisons, des pensions, des salles de lecture pour hommes seuls, ce que je ne crois pas meilleur pour le prestige de la femme.

La coutume qui séparait, à un moment donné, l'homme et la femme n'était donc artificielle que par la rigueur avec laquelle cette séparation était appliquée, par la convention qui la plaçait à une époque déterminée de leur vie, comme est artificielle l'heure des repas, encore qu'il soit naturel de manger à la moitié de la journée et le soir. La séparation des sexes correspond à une division naturelle qui s'opère à un moment un peu indéter-

miné de la vie de l'homme et de la femme et qui a sa raison d'être dans la diversité de leurs qualités intellectuelles, de leurs goûts, de leurs aspirations.

#### DANGERS DU MÉLANGE ILLIMITÉ DES SEXES DANS LA JEUNESSE.

Un seul point unit hommes et femmes au sortir de l'adolescence, un seul point les attire les uns vers les autres avec une force bien plus puissante que dans l'enfance : c'est l'amour.

Au sortir de l'adolescence, garçons et filles se recherchent avec avidité, mais pourquoi se recherchent-ils ? Quand et en quelles occasions jouissent-ils véritablement d'être ensemble ? Quand le jeune homme se trouve avec la jeune fille en qualité d'aspirant, de flirteur, de compagnon ; quand la jeune fille peut déployer toutes ses habiletés pour plaire, quand hommes et femmes joutent pour fonder une famille. Mais, là aussi, et peut-être plus qu'ailleurs, le mélange précoce des sexes est dangereux et socialement nuisible.

Je ne parle pas des dangers individuels, dérivant de ce que chez l'homme l'amour naît plus facilement pour une femme qu'il ne connaît pas, de ce que, pour lui, les obstacles sont un stimulant très vif à l'amour, mais, ces dangers individuels mis à part, ce mélange présente de graves dangers sociaux.

L'orientation différente des deux sexes est, je le répète, providentielle et l'homme s'en rend bien compte quand il s'unit à une femme masculine. Le jeune homme, en extase devant la jeune fille qui aime l'art pour l'art, s'irritera quand cette jeune fille, devenue sa femme, ne saura pas lui préparer le nid harmonieux et chaud qu'il désirait. Le jeune homme, en extase devant le libre esprit critique de la jeune fille, sera furieux quand celle-ci, devenue sa femme, s'en servira pour critiquer ce qu'il dit ou ce qu'il fait ou, pis encore, pour admirer un de ses concurrents. Par identité de motifs, la jeune fille, qui trouve absurde la passion que met l'homme dans sa profession, ses études ou son art, admirera beaucoup cette passion quand elle en verra les effets dans le monde social ou intellectuel.

Leurs jugements respectifs changeront plus tard. Cette jeune fille, que le jeune homme trouve aujourd'hui stupide parce qu'en causant avec lui d'une comédie qu'elle a entendue elle ne saura parler que de ceux qui y ont assisté, lui paraîtra parfaite lorsque, devenue sa femme et assistant à une comédie qu'il aura composée, elle saura lui donner des détails sur l'état d'âme du public et des critiques à son égard, saura deviner ce qu'il désirera qu'on lui rapporte et le rapportera précisément comme il le désirera.

Cette jeune fille qu'il trouve stupide parce que,

dans un musée, elle verra seulement ce qui s'accorde et ce qui détonne, ce qui ferait bien ou mal dans sa maison, lui paraîtra sublime quand elle tiendra compte de tout ce qu'elle a vu ou entendu au cours de sa vie pour lui faire une maison comode et belle. De même, cette tendance à personnifier, à concrétiser, à tout voir sous l'angle de l'utilité, qu'il trouvait absurde lorsqu'il n'en tirait aucun avantage, lui paraît digne d'être appréciée quand elle a pour but d'augmenter son propre bien-être. Cette orientation utilitaire peut paraître déplaisante chez la jeune fille qui n'a pas encore d'objectifs de nature à la justifier, elle apparaît comme digne d'éloges chez la femme qui a un mari et des enfants appelés à en bénéficier.

Mais, quand le jeune homme et la jeune fille se trouvent ensemble, complètement indépendants l'un de l'autre, quand ces orientations différentes ne sont utiles ni à l'un ni à l'autre, quand elles n'ont pas encore atteint leur phase définitive, quand elles sont envisagées en dehors de sa situation en vue de laquelle elles sont nées, il est impossible qu'elles ne créent pas des malentendus entre l'un et l'autre.

Quand jeunes gens et jeunes filles se jugent, ils devraient tenir compte du sexe, tenir compte de la fragilité de leurs jugements susceptibles d'être ultérieurement révisés : ils le devraient, mais le peuvent-ils ?

Même au point de vue physique, nous savons fort bien que nos goûts changeront, que changeront nos traits et ceux des autres, pouvons-nous cependant, dans nos appréciations esthétiques sur une personne, tenir compte du changement qu'elle subira et de ceux que subiront nos goûts ? Nos jugements matériels, moraux ou intellectuels sur les personnes qui nous entourent ne sont jamais objectifs, mais toujours en relation avec le plaisir ou le déplaisir qu'elles nous donnent, au moment où nous les formulons.

Les jugements changeront, ils exercent cependant une grande influence au moment où on les formule. Nous relisons avec beaucoup de difficulté les philosophes que nous avons trouvé ennuyeux parce que nous les avons étudiés à un moment où nous ne pouvions pas les comprendre, bien que nous nous rendions compte que notre jugement était en relation avec notre âge.

Ces jugements défavorables n'ont pas seulement une importance théorique, ils influent largement sur la pratique. Le mépris grandissant de l'homme pour la femme, contre laquelle celle-ci cherche en vain à réagir en copiant l'homme et en le couvrant d'invectives, l'isolement où la femme s'enfonce de plus en plus, sont en partie la conséquence des malentendus provoqués par le rapprochement prématuré des sexes.

On dit aujourd'hui que le mélange des sexes,

s'est réalisé sans inconvénients, parce qu'au lieu du délire d'amour qu'on craignait d'en voir résulter, il en est résulté une certaine indifférence, si bien que jeunes gens et jeunes filles peuvent rester ensemble des mois entiers dans une école ou dans un bureau sans aucun des inconvénients qui se produisaient autrefois, quand ils ne se voyaient que de loin. Mais est-ce là pour la femme un gain ou une perte ?

Qu'a-t-on assoupi et détruit par la liberté illimitée ? Ce n'est pas l'amour sexuel qui déborde aujourd'hui plus vorace que jamais, c'est cette excitation cérébrale qui agitait l'adolescent au premier éveil des instincts masculins et qui, ne trouvant pas sur-le-champ un aliment adéquat, se muait en ces amours sublimes et tenaces devenus désormais « un souvenir ».

Avec la limitation de la liberté, on avait obligé la femme à attendre, pour aimer, d'être choisie ; mais on était arrivé à obliger l'homme à la chercher, à l'ambitionner comme une chose rare et précieuse, à lui concéder cette ferveur morale et intellectuelle dont chacune a passionnément le désir. Aujourd'hui, la jeune fille peut fréquenter les jeunes gens tant qu'elle veut, elle peut choisir les aspirants qu'elle veut mais, par cela seul qu'elle peut les chercher, elle cesse d'être celle que l'on cherche, à laquelle on aspire, elle cesse de susciter cette anxiété qu'elle suscitait autrefois, d'exciter cet amour intellectuel et moral

qu'elle excitait autrefois, c'est-à-dire *qu'elle cesse d'obliger l'homme à l'aimer comme elle désirait être aimée.*

Est-ce là, je le demande de nouveau, un avantage pour la femme ? Pouvons-nous nous enorgueillir d'avoir réduit l'amour entre femme et homme à un simple jeu d'étamines et de pistils ?

Au jour d'aujourd'hui, les jeunes filles se vantent d'être supérieures à celles d'autrefois, parce qu'elles peuvent copier l'homme, se couper les cheveux comme lui, s'habiller presque comme lui, fumer autant que lui, faire du sport comme lui, étudier et voyager seules comme lui. Mais est-ce là une preuve de supériorité, n'est-ce pas plutôt une auto-patente d'infériorité ? Ce n'est pas l'inférieur que l'on copie, c'est celui qu'on tient pour supérieur. Le sauvage cherche à copier le blanc ; le paysan l'ouvrier ; l'ouvrier le bourgeois ; le bourgeois le blasonné ; le blasonné le Roi, parce que, suivant le cas, chacun d'eux tient le modèle pour supérieur à lui. Une preuve de prestige, de supériorité de la femme serait que l'homme la copiât (ainsi qu'il est advenu au moyen âge où non seulement les qualités morales de la femme, mais ses goûts et ses vêtements étaient copiés par les hommes) ; mais c'est le contraire qui arrive aujourd'hui. La femme copie furieusement l'homme, parce que, voyant que malgré la chute de la barrière conventionnelle entre les sexes, qu'elle croyait la seule cause de l'éloignement du

mâle, celui-ci continue imperturbablement à préférer la compagnie masculine, elle cherche en le copiant à se confondre avec lui.

Mais, malgré et peut-être à cause de l'effort furieux que fait la femme pour se rapprocher de l'homme, celui-ci s'écarte d'elle chaque jour davantage. La cause en est que le rapprochement précoce des deux sexes, met mieux en lumière, et en mauvaise lumière, leurs divergences profondes, intellectuelles et morales, avant qu'ils ne comprennent combien cette diversité peut être utile à leur union.

Si donc l'amour excite les deux sexes à se rechercher plus avidement au sortir de l'adolescence, l'intérêt social et, qui plus est, l'amour lui-même conseillent d'en limiter le rapprochement, pour conserver à l'un et à l'autre le prestige nécessaire à la formation chez l'homme de la passion vraie, intellectuelle et morale ou tout au moins de cette déférence, de ce respect pour la femme auquel celle-ci attache tant de prix.

C'est ce qui se faisait autrefois.

On ne mélangeait pas si précocement les sexes, mais on excitait l'amour de l'homme en lui décrivant la femme sous ses plus brillantes couleurs, en l'aidant à choisir les femmes les meilleures, en lui apprenant à connaître l'âme de la femme et en lui enseignant les moyens de lui complaire.

La Genèse, les Proverbes, les Sentences de

Salomon, les poèmes de Virgile fourmillent d'avertissements, de conseils donnés aux hommes pour leur rendre présents à l'esprit les dangers qu'ils courent en abandonnant le choix d'une épouse à leur caprice, qui les porte facilement à faire le jeu des intrigantes.

Dans la Genèse, le Deutéronome, les Proverbes, se manifeste l'effort constant du législateur pour assurer à la femme le respect, l'estime dont elle elle est avide :

« Honore ton épouse, car c'est seulement par son mérite que prospère la famille. »

« Si ta femme est de petite taille, penche-toi pour lui parler, ne l'afflige pas parce que, sensible comme elle l'est par sa nature, qui la contriste mérite une peine plus prompte et plus grave ».

« Mon fils, garde le commandement de ton père et ne néglige pas le commandement de ta mère, tiens le constamment lié dans ton cœur et attaché dans ta gorge. Quand tu marcheras, il te servira de guide, quand tu dormiras, il fera la garde autour de toi, quand tu te réveilleras, il raisonnera avec toi, car le commandement est une lampe et l'enseignement une lumière. »

« Celui qui veut une femme, disent les Homélie, doit vivre chastement, manger avec elle, ne pas l'attrister sans raison, chercher à lui plaire, lui procurer tous les plaisirs qu'il peut et suppléer par des caresses à ceux qu'il ne peut pas lui donner. »

#### ABAISSEMENT INTELLECTUEL ET MORAL.

Non seulement le précoce et facile rapprochement des sexes les éloigne l'un de l'autre mais, ce qui est pis, il les abaisse moralement et intellectuellement.

Le jeune homme, perdant le contact exclusif avec les mâles, orientés comme lui, se mêlant intellectuellement à des jeunes filles qui le détournent des choses abstraites où il tendrait à se concentrer et le rappellent continuellement aux visions utilitaires, plongé dans un milieu qui a fortement subi cet influx utilitaire et qui, dans l'instruction et l'éducation, s'en est laissé pénétrer, va perdant de jour en jour les meilleures et les plus robustes qualités de son intelligence pour se rapprocher involontairement de ce modèle féminin, dont il ne peut d'autre part acquérir les qualités, plus spécialement féminines, d'intuition, d'activité, d'amour, de fantaisie.

La jeune fille en contact continuel avec des jeunes gens en pleine transformation morale et intellectuelle (la transformation dure beaucoup plus longtemps chez l'homme que chez la femme) s'en laisse facilement imposer par la grossièreté de manières, par le scepticisme, la liberté de langage, l'indifférence qui caractérisent les adolescents ; elle se croit en devoir de copier leurs défauts, comme leur vêtement et leur coiffure, sans se rapprocher en compensation de la logique, de

la pondération masculines, qu'elle n'aperçoit pas, qu'elle n'apprécie pas et que, même si elle l'appréciait, elle aurait plus de difficulté à copier, parce qu'elle est étroitement liée à la nature spéciale de l'homme.

De plus, la jeune fille, étant au courant des enthousiasmes et des mépris des adolescents, les voyant s'arrêter avec tant de complaisance aux mérites esthétiques et intellectuels de la femme et en discuter avec tant d'admiration, sans jamais se préoccuper de ses qualités morales, croit être beaucoup plus adroite que ses devancières en concentrant sur ces mérites tous ses efforts, sans se rendre compte que si, du premier abord, du premier mouvement, l'homme aime et admire la femme aux manières masculines, la femme impertinente, insensible et égoïste, surtout si elle sait être élégante et provocante, il se fatigue vite de la femme de ce genre, qu'il méprise en son for intérieur et à laquelle il ne souhaite pas du tout de lier sa vie. Mais la jeune fille ne peut imaginer que ce que l'homme désire sur le moment devienne pour lui plus tard un objet de dégoût ; elle se dépense à lui donner ce qu'il désire dans le moment actuel, sans songer à plus tard. C'est ainsi qu'aux humbles « oies blanches » qui, modestement, se taisaient, écoutaient, admiraient sans grande connaissance de cause, ont succédé des paonnes cyniques et impudentes, qui cherchent à attirer l'attention par l'artifice de la désapprobation et

des exigences systématiques, qui cherchent à attirer l'homme par une sensualité de courtisane, alors que si celle-ci plaît à l'homme sur le moment, elle le dégoûte le lendemain et pour longtemps.

Par le rapprochement précoce des sexes, la femme est donc induite à étouffer sa nature propre qui est altérocentrique, sans acquérir les qualités de passion abstraite pour la perfection et pour l'art qui sont plus spécialement égocentriques.

D'autre part, le jeune homme, mis en contact continu avec des jeunes filles qui sont, en partie, des mauvaises copies de lui-même, en partie des courtisanes, ne fait plus aucun effort pour s'améliorer et se gâte moralement et intellectuellement.

Cet amoindrissement moral et intellectuel est aggravé, chez les jeunes gens et les jeunes filles, par un autre usage qui, bien que ne se rattachant qu'indirectement à l'étroit mélange des sexes, n'en a pas moins une grande importance : la séparation des nouvelles et des anciennes générations.

Aussitôt que les jeunes gens et les jeunes filles ont pu rester ensemble, ils ont voulu y rester seuls. Etant à tu et à toi avec des compagnons du même âge, à peu près de la même valeur, de la même expérience, de la même culture minima, jeunes gens et jeunes filles se sont habitués à arriver sans peine, à faire valoir leurs droits à coups de poing, à remplacer les critères de mérite et de démérite fixés par la tradition par d'autres variables selon

leur propre intérêt, à parler sans écouter, à ne jamais admettre qu'ils soient inférieurs. Ils se sont désaccoutumés de la réserve, du contrôle sur soi-même, de la tension d'esprit nécessaires pour vivre avec des gens supérieurs par le savoir ; ils se sont déshabitués d'aller au fond des problèmes, d'en considérer les multiples faces, ils se sont déshabitués de la logique serrée que les anciens employaient vis-à-vis d'eux, tantôt comme stimulant, tantôt comme frein. Les jeunes gens habitués à rester avec d'autres jeunes gens, se décident difficilement à rester avec les anciens ; ils désertent ainsi, de propos délibéré, la société qui pourrait leur être la plus précieuse, moralement et intellectuellement, ils perdent tout contact avec la génération qui les précède et de laquelle ils devraient recevoir le flambeau à porter à d'autres. Cette séparation des nouvelles et des anciennes générations et les habitudes qui en sont nées ont, indépendamment de toute autre cause, beaucoup abaissé le niveau intellectuel et moral des deux sexes.

Pourquoi le monde moderne ne réussit-il plus à nous donner un Dante, ni même un Léopardi ? Il y en a bien des raisons. Mais on peut en trouver une, et ce n'est pas la dernière, dans le fait que les jeunes gens, ayant découvert le moyen d'arriver par l'intrigue ou par la force des poings, avec un bagage minimum d'études et d'expérience, ne s'attardent pas à l'augmenter et ne se soucient

pas davantage de le renouveler, en sorte que le peu de science et le peu d'expérience glané pendant l'enfance est rapidement épuisé.

Il arrive aux jeunes gens ce qui arrive aux fruits véreux, le ver qui les ronge excite dans la pulpe des réactions et des ferments qui en font mûrir plus rapidement la partie touchée, mais empêche la partie saine d'arriver à la pleine, définitive et véritable maturité, à laquelle parviennent, quoique plus tard, les fruits normaux.

#### ABAISSMENT DE LA QUALITÉ DES MARIAGES.

Si ce précoce et désordonné mélange des sexes a été défavorable à la perfection morale et intellectuelle de l'homme et de la femme, a-t-il du moins été favorable à leur bonheur durable ? A-t-il permis cette connaissance réciproque qui en a été le premier prétexte ? A-t-il permis d'éviter les tragédies conjugales d'autrefois, les mariages mal assortis, fruit du peu de connaissance que l'homme et la femme avaient l'un de l'autre ?

Le mariage, c'est-à-dire l'union de deux individus qui, à un moment déterminé, s'unissent solennellement pour constituer une famille et qui, par un enchevêtrement très compliqué de sentiments et d'intérêts, sont obligés de demeurer indissolublement unis (1), est une institution

1. Le divorce n'existe pas en Italie.

si délicate et si compliquée qu'il a toujours été et sera toujours impossible de trouver une solution qui permette à tous les mariages d'être heureux.

Il y a toujours eu, il y a et il y aura toujours des mariages malheureux ; trop de conditions doivent concourir à la réalisation, en un seul point, en un seul moment, d'une union heureuse pour qu'il ait été possible, pour qu'il soit jamais possible de garantir le bonheur à tous les mariages. Mais je crois que l'infélicité des mariages, attribuée à la ségrégation des sexes, est fondée sur une équivoque de mots fréquente en psychologie, dont le langage est si pauvre.

Le mot « *se connaître* » est, non seulement en italien mais dans les autres langues, employé, suivant le cas, en deux acceptions différentes.

« *Connaître une personne* » peut vouloir dire : connaître ses traits extérieurs, être au courant de sa vie, avoir des informations sur ses faits et gestes, sa parenté, ses amis, ses habitudes, au besoin sur quelque qualité ou quelque défaut saillant, savoir si elle est calme ou irascible, si elle va au théâtre ou au concert, si elle aime la musique ou la peinture, etc...

Mais *connaître* peut aussi signifier pénétrer profondément une personne, en savoir les désirs secrets, les secrètes aspirations, deviner comment elle agira dans telle ou telle circonstance, quelle répercussion les vicissitudes extérieures pourront

avoir sur elle. Connaître, dans le sens où Socrate emploie ce mot, est aussi *pénétrer*.

Or quelle est celle de ces connaissances que la vie en commun a rendue plus complète entre l'homme et la femme ? Ce n'est pas à coup sûr la dernière, la connaissance profonde qui se fonde sur la faculté de deviner, d'observer, de synthétiser, de réfléchir et qui n'a rien à faire avec la fréquentation mutuelle d'aujourd'hui.

Pour comprendre un individu, pour pénétrer ses passions, pour comprendre les motifs qui le font agir, les joies auxquelles il aspire, les douleurs dont il a horreur, il n'est aucunement nécessaire de le fréquenter pendant longtemps, de savoir s'il habite Florence ou Rome, si au théâtre il va au balcon ou au parterre, s'il porte une cravate de soie ou de coton, s'il joue bien ou mal au tennis ; il faut savoir réfléchir, penser, observer. Il est même plus facile de pénétrer à fond quelqu'un que nous voyons irrégulièrement, par intervalles, et dont les traits saillants se gravent dans notre esprit et nous font penser, que quelqu'un que nous voyons tous les jours et dont l'habitude nous voile les traits caractéristiques. On voit en effet tous les jours des frères et des sœurs, des mères et des fils, des maris et des femmes qui ne se comprennent pas et l'on rencontre des individus auxquels une seule rencontre fortuite a permis de s'accorder et de se comprendre jusqu'au fond de l'âme. Les romans ont même presque tous pour

sujet cette méconnaissance réciproque de deux êtres qui vivent ensemble ou la situation inverse.

La vérité, c'est que les yeux qui servent à regarder dans le tréfonds sont différents de ceux qui servent à regarder la surface et qu'ils ne peuvent pas plus se remplacer les uns les autres que la vue ne peut remplacer l'ouïe ou réciproquement.

Je rappelle à ce propos une scène très caractéristique dont j'ai été spectatrice. Nous étions aux bains de mer; il y avait, dans notre coin de plage, deux fillettes de douze et quatorze ans qui habitaient une grande ville, qui allaient au gymnase et pratiquaient les sports. Mon fils, garçon de dix ans, jouait beaucoup avec elles, qui se battaient bravement avec lui, nageaient à merveille et étaient considérées comme les reines de la plage. Les deux fillettes avaient deux petites cousines du même âge, restées orphelines et élevées dans un couvent. Leur tante les avait prises avec elle pour leur faire passer leur unique mois de vacances annuelles. Les deux petites pensionnaires nageaient avec une ceinture de sauvetage, elles n'osaient pas aller au large ni prendre part aux jeux masculins. Tandis que les filles du même âge se poursuivaient, se battaient, elles restaient tranquilles avec leur tante et les grandes personnes, se contentant d'échanger quelques mots avec les autres enfants, quand ceux-ci, las de jouer, venaient près d'elles se reposer un peu.

Un jour, il y eut sur la plage un match de course, mon fils y prit part. C'était le premier match auquel il participait et, la veille, il en fut extraordinairement préoccupé. Mais le match ne fut pas favorable au débutant, qui arriva second. Sa désillusion fut énorme; retenant avec peine ses larmes, il se réfugia dans le cercle des grandes personnes, non pas tant pour se faire consoler que pour cacher à ses camarades la honte et l'émotion de la défaite. Dans ce cercle se trouvaient les deux jeunes citadines et leurs deux cousines pensionnaires. Toutes les quatre s'intéressaient au petit vaincu et voulaient le consoler, mais, tandis que les demoiselles de la ville essayaient de le distraire en lui parlant de sujets étrangers au match, d'histoires de classe et autres semblables, les deux petites pensionnaires, qui avaient attentivement suivi sa course et celle des autres, commencèrent à lui parler tout bas du match, à lui démontrer que le vainqueur avait triomphé par trahison, que du reste son ami et concurrent habituel avait perdu pour la même raison dans la course suivante et que, si le jeu avait été loyal, il n'aurait jamais été battu. Laquelle des quatre fillettes connaissait le mieux la psychologie du vaincu?

Or quelle importance peut avoir pour le choix d'un fiancé ou l'accord avec un mari cette autre connaissance qui se limite aux histoires de l'école ou à la couleur de la cravate?

Cela est si vrai que, dans aucun pays, dans au-

cune classe, il n'y a plus de divorces que dans les pays, dans les classes où le mélange des sexes est plus complet et plus précoce, preuve certaine que la « connaissance » rendue possible par le rapprochement des sexes n'est qu'une connaissance superficielle, sans aucune utilité ni pour le choix d'un compagnon de vie, ni pour un accord durable avec lui.

#### AVANTAGES DU MÉLANGE DES SEXES.

Si ce mélange des sexes n'a même pas servi à mieux choisir un compagnon de vie, à quoi a-t-il été bon ? Personne ne croira que si cette conquête n'avait que des désavantages elle soit considérée par tant de personnes comme « magnifique », qu'on trouve tant de paladins prêts à la défendre, à vouloir la généraliser et à en faire un objet de propagande. Il faut qu'elle ait en elle quelque chose de bon, et c'est en effet ce qui a lieu.

La séparation des sexes est, ainsi que je l'ai dit, naturelle après l'adolescence pour tout ce qui n'est pas l'amour mais, comme l'amour est l'objectif principal de la jeune fille au sortir de l'adolescence, elle aspirait beaucoup à ce mélange et en a joui intensément.

De plus, si la précoce « connaissance réciproque » que permet le mélange des sexes est socialement nuisible, en tant qu'elle éloigne l'homme de la femme et le détourne de se marier, il donne

à la jeune fille l'illusion de pouvoir conquérir par ses propres forces le compagnon de sa vie, de pouvoir le choisir. Il y a un certain pourcentage de cas où le mélange des sexes est favorable aux individus : des mariages se font au hasard d'une connaissance due à ce que l'on s'est trouvé ensemble à une promenade, à une partie de tennis, à un banquet ; toutes les jeunes filles s'imaginent par suite pouvoir tomber dans le pourcentage des heureux. Il est très humain, il est même général, de se figurer que l'on doit être toujours dans la minorité favorisée, bien plus, qu'il n'est que pure justice qu'on en fasse partie. C'est à peu près la même illusion qui attire tant de gens vers des métiers de hasard plutôt que vers le travail commun, vers les jeux de bourse plutôt que vers l'agriculture, et cette attraction est plus forte que jamais à l'époque présente où réussir par un jeu de hasard est tenu pour plus méritoire, en tout cas plus digne d'admiration, que de réussir d'une façon normale.

Mais cela ne suffirait pas, il y a encore une autre raison qui a rendu si populaire le mélange des sexes. C'est, suivant moi, qu'il est nécessaire, sinon suffisant, à l'entrée de la femme dans les carrières et les professions, aussi bien dans les classes inférieures que dans les classes moyennes et supérieures.

La séparation des sexes n'est plus possible aujourd'hui, depuis l'avènement de l'industrialisme

qui entasse pêle-mêle hommes et femmes dans les ateliers et dans les bureaux.

L'abaissement de niveau intellectuel et moral que ce mélange détermine, bien que désavantageux au point de vue général, est avantageux à la carrière qui ne demande pas des hommes et des femmes moraux, ni des hommes et des femmes intelligents, mais des hommes et des femmes machines, sans âme, sans cœur, sans cerveau, qui accomplissent mécaniquement une besogne pré établie, sans préjugés sociaux et généraux.

#### CONCLUSION.

La ségrégation des sexes que, de temps immémorial, on faisait commencer à la sortie de l'adolescence, n'était artificielle que par le choix arbitraire du moment où la séparation avait lieu.

Cette séparation qui obligeait garçons et filles à vivre respectivement avec des camarades de leur âge et des anciens, pourvus de la même orientation morale et intellectuelle, excitait les uns et les autres à atteindre leur maximum de perfection, augmentait le prestige des deux sexes, surtout celui de la femme, que l'homme jugeait du meilleur point de vue où on pût la lui présenter. En effet, dans les siècles et dans les pays où cette ségrégation a été ou est encore fidèlement observée, la femme a joui et jouit encore du plus grand prestige, devient le modèle auquel l'homme

aspire et qu'il copie souvent moralement et matériellement. C'est ce qui est advenu au moyen âge quand, sous l'influx du Christianisme, la perfection morale de la femme est devenue le modèle des deux sexes.

Le mélange des sexes n'a aucun avantage réel pour le mariage ; par contre, en raison peut-être des défauts qu'il détermine, il facilite à la femme sa carrière. C'est là peut-être la véritable raison qui a provoqué ce mélange, qui le maintient et qui l'étendra partout où la femme embrasse une carrière.

Cependant, si ce mélange est utile à la carrière, et si, par conséquent, on ne peut le rejeter, il ne saurait être question de considérer comme une injustice la séparation des sexes jadis en vigueur. C'était un artifice qui, cachant aux yeux une nécessité, ennoblissait cette aspiration par une compression moins totale qu'on ne le suppose aujourd'hui. Cette compression avait sa compensation dans le prestige qu'elle conférait à la femme et surtout dans la facilité qu'elle donnait à la conclusion de mariages plus fréquents et peut-être moins malheureux qu'aujourd'hui.

## UTILITÉ DE LA SURVEILLANCE MASCULINE.

## IV

DÉPENDANCE DE LA FEMME AU REGARD  
DE L'HOMME

Ce ne sont pas seulement et même ce ne sont pas tant les êtres inférieurs, mais les êtres supérieurs qui ont besoin de protection et de défense : tels les Rois, telles les fleurs de serre, telles les pierres précieuses.

Passons maintenant à l' « injustice » dont la femme se plaint le plus hautement et avec le plus d'apparence de raison : l'inégalité des droits civils qui lui compétent et l'inégalité de morale qu'on lui demande, surtout en amour ; le fait que les hommes « lesquels, selon les féministes, ont fait les lois pour leur usage » se soient arrogé en amour une liberté qu'ils ont refusée à leur compagne ; que, dans tous les pays, ils aient placé la femme sous l'étroite surveillance d'un homme, mari, père, frère, fils qui contrôle ses passions, ses actes, ses paroles, ses amitiés, l'emploi de son temps de la façon la plus oppressive.

Cette surveillance spéciale que la Société demande ou plutôt demandait au mari, au fils, au père et dont la femme se plaint si vivement comme d'une injustice, parce qu'elle ne comporte pas la réciprocité, est-elle à l'avantage de l'homme ou à celui de la femme ?

Serait-ce par jalousie que l'homme l'a voulue ? Mais si un mari peut être un tyran jaloux, il n'en est pas de même d'un père, d'un fils, d'un frère ; or nous voyons que cette tutelle est plus rigoureuse de la part du père, du frère, du fils, que de celle du mari.

Serait-ce pour la satisfaction de son intérêt égoïste et personnel ? Mais surveiller, avoir charge d'âme, implique une responsabilité, une perte de temps, de force, d'énergie qui n'est un plaisir pour personne, pour l'homme moins que pour tout autre, étant donné que nous le voyons se décharger si volontiers de toute responsabilité, pour peu que la chose soit possible. Et puis quel avantage tirerait l'homme de cette rigueur de mœurs qu'il viendrait à imposer ? La légèreté, l'impudence de la femme sont à l'avantage de l'homme qui peut ainsi avoir gratuitement ce qui lui coûte aujourd'hui des sacrifices, qui peut ainsi varier ses amours à l'infini, comme ses instincts

l'y poussent, sans avoir de compte à rendre à qui que ce soit.

En réalité, la surveillance que l'homme collectivement a assumée sur les femmes de sa famille, filles, sœurs, épouse, est toute à l'avantage de la femme puisqu'elle lui garantit — et c'est là son suprême intérêt, — de pouvoir aimer d'une manière constante, de n'être pas obligée à aimer malgré elle ou à subir l'amour de quelqu'un qu'elle n'aime pas.

Il faut en revenir au problème de l'amour tel que je l'ai posé dans *L'Ame de la femme*, au fait que l'amour est pour l'homme et la femme un sentiment différent, comme en sont différentes les conséquences, comme est différente la fonction des deux sexes dans la reproduction de l'espèce. Il faut en revenir au fait que, pour la femme, l'amour est essentiellement une aspiration morale et spirituelle, tandis que, chez l'homme, c'est une simple soif des sens ; que, pour l'homme, l'amour est un incident de la vie, pour la femme, c'est la vie même ; que la femme aime et a intérêt à aimer d'une façon constante, tandis que l'homme aime et a intérêt à aimer d'une façon transitoire ; au fait que, chez l'homme, l'amour s'allume rapidement et s'éteint de même, chez la femme, il s'allume lentement et persiste plus longtemps ; au fait enfin que, chez l'homme, l'amour s'allume indifféremment pour un être féminin, envisagé comme

tel, tandis que, chez la femme, l'amour est individualisé au point qu'il inspire pour les autres hommes une répugnance, une horreur qui peuvent aller jusqu'à la renonciation à la vie.

Etant donné ces conditions, les rapports respectifs de l'homme et de la femme en ce qui concerne l'amour ne pourront jamais être parfaits. Ils sont encore compliqués par ce fait qu'en raison même de sa mission spéciale, la femme aime à plaire, est poussée par cet instinct à des actes, à des gestes qui attirent, qui frappent agréablement l'attention du mâle, et que ces actes peuvent exciter chez le mâle un amour ardent et violent, peuvent le pousser à des actes dont la femme n'a aucun désir et cela, même si elle agit inconsciemment, sans aucune intention spéciale.

Or, que pouvaient faire de plus l'homme et la Société, pour épargner à la femme l'inconstance des amours masculines, pour lui épargner l'explosion soudaine des passions masculines, que de charger l'homme qui était auprès d'elle, père, fils ou mari, de surveiller les autres hommes avec qui la femme pouvait se trouver en contact et d'exiger un amour sérieux et constant ?

Mais comment l'homme aurait-il pu assumer la défense et la protection de la femme, s'il n'avait pu lui interdire les paroles et les actes qui auraient pu lui attirer l'amour non voulu d'un autre homme ?

La femme n'est pas bon juge en cette matière,

elle a des impulsions différentes de celles de l'homme et ne peut se rendre compte de l'effet que peuvent produire sur lui des actes accomplis ou des paroles prononcées sans aucune intention spéciale.

Cette tutelle constitue donc une protection véritable et en même temps la défense du premier et suprême intérêt de la femme aux instincts maternels, celui de ne pouvoir être contraint à aimer qui elle ne veut pas.

Dans les temps très anciens, comme chez les peuples sauvages où cette protection n'est pas encore établie, nous voyons en effet des mariages dissolubles ou mieux encore l'absence de mariages, d'unions reconnues par la loi et garantissant à la mère un appui pour la tutelle de ses enfants, à la femme quelqu'un qu'elle puisse aimer de façon constante.

Dans les pays sauvages, comme chez les peuples primitifs, nous voyons l'homme conserver le droit d'abandonner sa femme quand elle est vieille, quand elle est laide, ou simplement quand elle a cessé de lui plaire, nous voyons les femmes, sans défense, dans la douloureuse alternative ou d'être les esclaves blanches de la communauté ou d'être les prisonnières d'un homme, brutalement traitées par la collectivité et par les individus.

Cet état de choses prend fin le jour où l'homme assume la défense et le contrôle de la femme

qui vit auprès de lui, contrôle qui implique un contrôle analogue exercé par lui sur lui-même et sur les autres hommes.

Les lois de Moïse menacent de terribles peines, terrestres ou célestes, non seulement la femme adultère, mais le parent, l'ami, l'étranger qui ose jeter les yeux sur la femme d'autrui, sur la jeune fille qui ne lui est pas destinée. Grâce à ces peines qui disciplinèrent peu à peu les sens de l'homme, grâce à ce contrôle que l'homme dut exercer, non seulement sur la femme qui vivait auprès de lui, mais sur lui-même et sur les autres hommes de son entourage, la femme put être exemptée, tant de la promiscuité primitive que de la tyrannie d'un maître, et c'est ce qui explique que le peuple hébreu ait pu, avant tous les autres, donner à ses femmes une certaine liberté.

Les femmes de la Bible participent aux festins, aux cérémonies du Temple, aux travaux champêtres les moins durs.

Quand survient la dispute entre Dieu et Satan, les filles de Job sont en train de dîner avec leurs frères aînés. Rachel, Rebecca, Séphora font tranquillement paître les brebis de leur père, vont au puits, s'entretiennent avec des étrangers et n'éprouvent aucun embarras à les inviter à venir chez elles, tout à fait comme le ferait la plus moderne miss anglaise. Rachel invite Jacob, qu'elle a trouvé au puits, à venir dans la maison de son père Laban. Pareillement, Rebecca invite dans

sa propre maison le serviteur d'Isaac et le prêtre Jethro reproche à sa sœur Sephora de ne pas avoir invité Moïse, l'aimable étranger qui l'a aidée à ouvrir le puits, et il dit à la jeune fille : « Où est-il ? Pourquoi l'avez-vous laissé aller ? Appelez-le pour qu'il vienne prendre son repas. »

Tout cela n'eût pas été possible si, par des lois très sévères, on n'avait pas obtenu une sécurité de mœurs qui permettait à la femme de causer avec un homme sans avoir à craindre l'explosion soudaine de ses passions.

#### DÉSAVANTAGES DU CONTRÔLE RÉGLÉ PAR LA LOI.

« Cette protection, ce contrôle, cette défense dont la femme a besoin, on peut, me dit-on, le confier à la loi, aux magistrats. Obéir à une loi, à un magistrat impersonnel, est moins humiliant que d'obéir à un proche ; d'autre part, la loi est fixe et immuable, le rigorisme des proches est au plus haut degré différent et variable ».

Que la loi doive tracer des bornes à cette dépendance, qu'elle doive déterminer les actes à défendre ou à permettre, les sanctions dont l'homme peut et doit user, rien de plus juste, car tous, hommes et femmes, sont fatalement enclins à abuser de leur puissance quand elle n'est pas limitée. Mais transférer complètement aux magistrats la défense et le contrôle de la femme serait pour celle-ci extrêmement dangereux.

Si, d'un côté, les hommes de la famille sont, de par le contrôle auquel ils sont obligés par la Société, enclins à interdire sévèrement aux femmes confiées à leur vigilance tout acte ou toute parole qui puisse attirer par trop l'attention de l'homme, d'un autre côté, ils sont induits à leur chercher des affections stables, pour passer à d'autres ce contrôle qui leur est à charge, ils sont induits à être indulgents pour leur coquetterie, par l'orgueil qu'ils ont de posséder un trésor enviable et envié. Les hommes de la famille sont donc poussés par des sentiments opposés, d'une part, à veiller sur leurs femmes, d'autre part, à ne pas supprimer complètement leur instinct de plaire, à ne pas éloigner l'homme de la femme.

Au contraire, un magistrat qui doit défendre la femme de l'amour non voulu des hommes, ne peut agir qu'en supprimant d'une façon absolue chez la femme le goût de plaire, ou en effrayant l'homme, en déviant ses passions, en dirigeant sa soif d'amour vers d'autres plaisirs. C'est ce qui advient en effet. Dans aucun pays, l'homme ne se désintéresse plus de la femme et ne s'en tient plus éloigné, que dans ceux où la défense de la femme est confiée aux magistrats, et cet éloignement n'est pour la femme ni plaisant, ni favorable.

Il est d'ailleurs absurde de considérer, comme on le fait aujourd'hui, la protection, la défense,

comme une marque d'infériorité. Ce ne sont pas seulement les êtres inférieurs qui ont besoin de protection, de défense, mais bien plus encore les êtres supérieurs. La protection présuppose presque toujours une supériorité à défendre plutôt qu'une infériorité à opprimer. Les Rois, les présidents du Conseil, les généraux n'ont-ils pas plus besoin de défense, de protection que les simples citoyens ? Les fleurs de serre n'ont-elles pas besoin d'une protection spéciale, que ne réclament pas les fleurs des champs ? L'or, l'argent, les pierres « précieuses » et, par suite, désirées de tous, ne demandent-ils pas des protections spéciales ?

Ce n'est pas comme être inférieur, c'est comme être supérieur, dont les faveurs sont l'objet des convoitises de tous, que la femme a besoin de protection, de défense. Il est donc absurde de se plaindre que l'homme lui ait accordé cette protection, cette défense, sans qu'elle l'ait demandée.

En résumé, il faut donc tenir pour certain que la plupart des lois et des traditions dont se plaint la femme : exemption de la politique, différence d'instruction, différence de morale, surveillance masculine, ont été établis, non pour l'opprimer, mais pour la défendre, pour accroître son prestige, pour encourager l'homme au mariage, hier unique, aujourd'hui encore principale aspiration de la femme.

### TROISIÈME PARTIE

## SOUFFRANCES ET ASPIRATIONS DE LA FEMME D'AUJOURD'HUI

La femme veut par les lois, par la propagande, par les ligues, obliger l'homme à l'aimer d'une autre façon et pour d'autres raisons que par le passé.

## I

### LA FEMME SOUFFRE DE L'ISOLEMENT OU LA LAISSE LA SOCIÉTÉ MODERNE

Ce dont la femme souffre aujourd'hui, ce n'est pas de l'absence du droit de vote, des difficultés de l'instruction, de la différence de morale, c'est de la solitude, de l'indifférence qui l'entoure et qui l'opprime.

J'ai démontré que les maux dont la femme se plaint ne sont pas des injustices. Cela n'empêche pas que ses plaintes, que ses aspirations n'aient une raison et même plusieurs raisons d'être. Elle peut se méprendre sur les causes qui la font souffrir, sur les desiderata dont la réalisation l'apaiserait. Il n'y en a pas moins, au fond de ses doléances, des souffrances réelles, au fond de ses aspirations même irréfléchies, un objectif rationnel.

Le mérite du féminisme a été de se rendre compte que la femme souffrait et d'avoir épe-ronné la Société à chercher un remède ; son tort, d'avoir accepté, sans plus, le diagnostic et le traitement proposé par les femmes qui criaient

le plus haut, sans distinguer si elles se plaignaient de maux qui, en pareil cas, eussent fait souffrir un homme ou de maux dont elles souffrirent réellement, si elles aspiraient à des biens parce qu'elles voyaient l'homme en jouir ou à des biens dont elles pussent réellement jouir elles-mêmes, sans rechercher si elles prenaient pour des souffrances générales du sexe des souffrances à elles particulières, pour profondes et éternelles des souffrances superficielles et transitoires, ou, pis encore, si elles ne plaçaient pas toute leur espérance dans des remèdes plus propres à aggraver leurs maux qu'à les guérir.

C'était la conséquence inévitable de ce qu'il avait voulu identifier la femme avec l'homme, qui est différent, de ce qu'il avait cherché à traiter la femme sans en avoir d'abord étudié le tempérament, la façon de procéder, sans s'être assuré son consentement sur les choses qui la font jouir et souffrir.

La médecine n'a pu formuler des diagnostics et ordonner des traitements avec une complète sécurité que le jour où le médecin s'est mis à étudier le bien portant avant le malade, les conditions physiologiques de la vie avant ses conditions pathologiques.

Le malade a toujours été pour lui-même un détestable diagnostiqueur et un détestable médecin. Une des difficultés du médecin traitant est d'écarter le diagnostic que le malade veut qu'on

fasse de sa maladie et de le convaincre de l'utilité de traitements différents de ceux qu'il désire, parce que le malade est enclin à imputer ses maux à des causes occasionnelles qui en ont seulement déterminé l'explosion, à en chercher les remèdes dans toutes les sensations agréables dont le souvenir peut lui revenir à l'esprit.

Je me rappelle un fait typique survenu à mon jeune fils. Il avait dix ans quand il fut atteint d'une de ces longues et ennuyeuses entérites qui réclament un régime diététique prolongé. Le régime l'avait épuisé. Il commença, à la fin du second mois, à manifester d'absurdes envies, tantôt d'un jouet, tantôt d'un livre vu des années auparavant dans une maison amie ; la dernière de ces envies fut, je m'en souviens, celle d'une cuirasse de Jeanne d'Arc qui nous mit sens dessus dessous, pour la lui procurer. Il ne dormait pas la nuit et, à voix basse, il invoquait « cette cuirasse, oh ! cette cuirasse ! s'il l'avait eue ç'aurait été pour lui un tel bonheur, une telle félicité que tous ses maux se seraient évanouis. Rien de ce qu'il avait eu jusqu'alors ne pouvait lui donner la joie que lui aurait donné la cuirasse ». Naturellement, à peine eût-il la cuirasse que l'illusion cessa, il se mit à pleurer à chaudes larmes, désespéré, et cela jusqu'à ce qu'un autre désir eût surgi, aussi violent et impérieux que le précédent. Et ce jeu de va-et-vient continua jusqu'à ce que, guéri, il pût manger une tranche de pain.

La femme souffre, comme souffrait mon jeune fils, mais ses souffrances ont d'autres causes que celles qu'elle suppose et les remèdes que le féminisme propose pour les adoucir ressemblent de très près aux cuirasses, aux jouets que convoitait mon bambin. Ce sont des diversions qui, une fois obtenues, ne lui feront aucun plaisir et rendront peut-être plus intenses les maux que l'on veut combattre.

De quoi souffre, à quoi aspire la femme d'aujourd'hui ?

Pourquoi et comment se méprend-elle sur les causes de sa souffrance ?

A mon avis, parce qu'elle confond les maux qui l'opprimaient hier avec ceux qui l'oppriment aujourd'hui, parce que multiples sont les causes de ces maux et multiples les remèdes qui peuvent lui être utiles, parce que, parmi les traitements auxquels elle aspire ou auxquels elle répugne, il en est auxquels il est juste d'aspirer ou de répugner, ceux-là peuvent s'exprimer à haute voix ; d'autres auxquels il n'est juste ni d'aspirer ni de répugner, et ceux-là ne peuvent se murmurer que tout bas ou doivent être cachés derrière des idéalismes. Or, ce sont ces derniers auxquels la femme tient le plus ou dont elle a le plus d'horreur.

La femme d'aujourd'hui ne cherche pas à conquérir le droit de s'instruire, qu'elle a toujours eu,

ni le droit de s'occuper de politique, qu'elle a obtenu partout où elle l'a voulu, ni celui de défendre le bien-être des femmes et des enfants, que l'homme lui-même a toujours défendu avec intérêt et empressement ; *elle veut par son vote, par les lois, par la propagande, par la lutte, en propageant le mépris des antiques vertus féminines, en créant le vide autour de l'homme obliger celui-ci à l'aimer pour d'autres raisons et d'une autre façon que par le passé ; elle veut persuader le monde en général et l'homme en particulier qu'étant supérieure à la femme de jadis par la nouvelle instruction qu'elle a acquise et par la capacité qu'elle a montrée de savoir gagner sa vie, elle a en amour des droits spéciaux ; elle veut conquérir le droit d'être aimée en dehors des vertus, en dehors des sacrifices que la tradition lui demandait.*

C'est là le but secret, profond, que le féminisme poursuit à tâtons, inconsciemment mais fatalement, car il résume les aspirations et les illusions de la femme d'aujourd'hui ; c'est la raison pour laquelle la femme moderne se plaint si amèrement de la supériorité de l'homme et de sa surveillance ; c'est la raison pour laquelle les femmes d'aujourd'hui se groupent, luttent, parlent de conquêtes à réaliser, s'en prennent à l'homme qui veut la retenir dans l'ancienne route.

C'est là la raison pour laquelle elles exaltent avec tant de ferveur la valeur de l'intelligence, de la culture et montrent tant de mépris pour les

vertus antiques « faiblesses à laisser aux sottises qui n'ont pas d'autre corde à leur arc » ; c'est la raison pour laquelle les féministes exaltent tant l'orgueil, la vanité, la vengeance, l'envie, la jalousie, la médisance, qui prennent dans leur bouche le noble nom de *dignité*, de *compréhension de ses propres intérêts*, parce que l'inhibition de ces défauts était un des sacrifices les plus pénibles que demandât la tradition.

Il y a dans cette aspiration douloureuse et spasmodique quelque chose de l'instinctive et confuse réaction du malade qui souffre et qui, ne connaissant pas la cause de son mal, s'attaque à la fièvre, à la manifestation la plus visible de la maladie et veut à tout prix la chasser, sans se rendre compte que la fièvre est une réaction, d'où peut lui arriver la guérison.

Ce n'est pas de la compression morale que la femme souffre aujourd'hui ; elle souffre du fait que sa vie a perdu toute fixité et toute affection, elle souffre de se sentir détachée de la chaîne qui la reliait au passé et à l'avenir, à travers la famille dont elle était tout à la fois la victime et la reine, elle souffre de la solitude morale qui l'étreint de toutes parts. Si, en effet, la femme a obtenu aujourd'hui des postes, des honneurs, des richesses infiniment supérieurs à ceux de la femme d'autrefois, par contre, elle est seule, désespérément seule.

Dans les rues encombrées qu'elle parcourt, hâtant, tout le jour ; dans la fourmilière humaine des restaurants où elle mange ; dans les logements successifs où elle repose, séparée par une mince cloison de centaines et de centaines d'autres êtres humains inconnus ; dans les ateliers étouffants, dans les ministères, dans les bureaux où elle travaille, où elle écrit, où elle dicte, où elle enseigne ; dans les théâtres et les cinématographes bondés de spectateurs où elle se délasse, la femme est seule, plus désespérément seule que dans la chaumière isolée du plus lointain village. que dans le bois, dans le champ, dans la chambre solitaire, dans la cellule du couvent où travaillait et priait sa sœur d'autrefois.

C'est qu'en effet les êtres qui fourmillent autour d'elle, qui lui coupent la respiration au bureau, qui la coudoient dans les tramways ou dans les rues, qui l'assourdissent dans sa chambre, qui l'étourdissent au théâtre, lui sont absolument étrangers, ne s'intéressent ni à ses joies ni à ses peines et qu'elle n'a aucun devoir de s'intéresser aux leurs.

Tout aussi étrangères lui sont les choses qui l'entourent : ni la machine où elle écrit, ni le lit où elle dort, ni la fenêtre qui l'éclaire, ni la table où elle mange, ne lui appartiennent, ne sont confiés à ses soins, ils peuvent changer chaque jour, comme peut changer son supérieur, son voisin de bureau ou de table. Rien autour d'elle

n'est constant, rien ne l'accompagne dans la vie.

Simple numéro au bureau où nul ne fait attention à elle, où elle remplit une fonction qui ne l'intéresse pas, qu'elle ne peut vivifier, dont elle ne sait ni à qui ni à quoi elle sert, dans laquelle n'importe qui peut la remplacer ; simple numéro au théâtre ou au cinéma où elle va pour s'étourdir ; isolée dans la maison où chacun a le droit d'agir pour son propre compte ; seule dans les villes variées et variables où elle va en société chercher en vain délassément ou instruction, elle n'a rien de fixe, rien qui lui appartienne en propre, rien de lié à elle et à quoi penser, elle n'a personne avec qui s'épancher ou échanger des confidences, personne pour qui agir ou qui agisse pour elle. Elle peut disparaître d'un moment à l'autre sans que qui que ce soit la pleure ou la regrette. Les êtres et les choses qui l'entourent changent continuellement sans qu'elle ait le droit de les pleurer ou de les regretter.

Cet isolement, ce continuel changement, qui n'ont rien de pénible pour l'homme, habitué à placer son centre en lui-même, cette indifférence agréable à l'homme peu porté aux expansions, qui redoute d'avoir à s'occuper de son semblable et qui a les émotions en horreur, sont insupportables à la femme qui a soif de communiquer avec les autres, qui aspire à aimer, à être aimée, à avoir quelqu'un ou quelque chose à qui ou à quoi se consacrer.

L'indifférence est pour elle pire que la haine la plus atroce, le changement continuel pire que la fixité absolue, l'isolement pire que la complète solitude, car la haine peut se transformer en amour ; dans la solitude, dans la fixité absolue, on peut revêtir de ses propres sentiments les plantes et les animaux dont on est entouré, les aimer et s'en croire aimé, ce que ne peut faire celui qui a autour de soi des personnes indifférentes, celui qui vit dans un milieu toujours changeant et changé.

Qu'on ne dise pas que ces sentiments sont propres aux femmes inférieures, aux femmes du temps passé. Ce besoin d'avoir quelqu'un à qui se consacrer, quelqu'un dont on soit le soutien, existe chez la femme qui fait des études, chez la femme qui a obtenu réputation et honneur, chez la femme qui se croit supérieure, chez la femme qui a rompu avec les traditions et qui ne veut pas s'y soumettre, comme chez la femme qui ne fait pas d'études, qui n'a pas embrassé de carrière, qui ne se croit pas supérieure. La seule différence est que celle-ci accepte sans se plaindre les charges liées à cette aspiration et que celle-là ne veut pas les accepter.

Que les hommes ne rient pas sous cape, que les femmes ne s'indignent pas de cette éternelle aspiration féminine : fleur, insecte ou jeune fille, tout être du sexe féminin est pourvu par la nature, en

vue des besoins d'amour et de dévouement de la fonction maternelle, d'une capacité d'aimer bien plus active et puissante que celle des êtres du sexe masculin et cette capacité d'aimer veut s'extérioriser comme les autres, veut s'épancher non pas en passions fougueuses et violentes comme celles des hommes, mais en attachement calmes et constants.

C'est d'amour que la femme a soif et on la pousse à l'abreuver de haine.

#### LA FEMME VEUT LES ANCIENNES AFFECTIONS SANS LES ANCIENS DEVOIRS.

La femme a cru que les études et la possibilité de gagner sa vie au dehors lui donneraient la possibilité d'être aimée, sans être astreinte aux anciens sacrifices.

Les mœurs de jadis épargnaient à la femme les tourments de cet isolement, de cette variabilité, mais elle la laissaient sujettes à des souffrances liées à la morale ancienne.

Les anciennes mœurs l'asservissaient à un père, à un fils, à un mari, à une belle-mère, à la famille dont elle était la servante et l'esclave, l'obligeaient à pratiquer toutes les vertus : l'abnégation, le dévouement, la modestie, l'humilité, l'obéissance, la tolérance, lui refusaient toute in-

dépendance, lui interdisaient tout gain personnel, toute personnalité, toute gloire, tout gain individuel, réduisant au minimum ses distractions, la condamnant ou à comprimer toute passion ou à ne la laisser déborder que sur son mari, choisi le plus souvent par sa famille sans se préoccuper de ses préférences.

Ces mœurs étaient dures, parce que pleines de renoncements, et non de ceux qu'on choisit librement en faveur d'un être aimé, et qui peuvent encore être agréables quoique douloureux, mais de ceux qui sont imposés par autrui, pleins de sacrifices véritables qui vous rongent intérieurement et auxquels on ne se résigne que quand on en voit la raison inéluctable qui calme et qui élève.

Ces mœurs la faisaient souffrir, néanmoins, pendant des siècles, la femme s'y est soumise, se contentant de l'affection, de la fixité de vie qui en était la compensation.

Ce n'est pas un mouvement féminin, c'est un concours de circonstances extérieures, qui, à un moment donné, a rompu en Europe cet équilibre, c'est l'industrialisme collectif centralisateur qui, à un moment donné, a dispersé la famille, a obligé nombre de femmes à faire des études masculines, à embrasser des carrières masculines, à entrer dans des usines, des comptoirs, des bureaux loin de la maison, où elles travaillent tout le jour avec des individus, hommes et femmes, qui n'appar-

tiennent pas à sa famille et qu'elles n'ont ni le droit, ni le devoir d'aimer.

C'est l'industrialisme qui, pour attirer la femme dans ses usines, dans ses bureaux, a fait miroiter à ses yeux la perspective d'être affranchie des devoirs qui la tenaient enchaînée au logis, sans perdre pour cela aucun de ses avantages. Ce n'est pas tout de suite, ce n'est pas en masse que les femmes se sont laissé persuader ; au début, seules ont adhéré au nouveau régime les femmes masculines, qui souffraient davantage des anciens devoirs et jouissaient moins des compensations anciennes. Mais, peu à peu, aveuglées par la propagande de celles-ci et par les appâts extérieurement agréables que la nouvelle société leur offrait, toutes les femmes ont cru réellement qu'elles trouveraient dans les nouvelles occupations, qui leur procureraient de l'argent, l'indépendance, peut-être la gloire, des satisfactions plus grandes que dans les anciennes, payées seulement en affection et en *admiration*, elles ont cru que les études, que la possibilité de travailler et de gagner au dehors leur donnerait, avec l'indépendance, le moyen de diminuer leurs devoirs, leur donnerait la possibilité d'être seules juges des sacrifices qu'elles voudraient consentir en échange de l'amour, qu'elle leur permettrait de cumuler les joies de l'amour avec celles de la gloire, de la richesse, de l'indépendance.

Au contraire, le plaisir procuré par l'étude, par

la carrière, a été minime, les avantages misérables, les gloires peu nombreuses et réservées à peu de femmes, qui d'ailleurs les ont médiocrement goûtées. Quant à l'amour dans le mariage et en dehors de lui, les gains ont été négatifs.

De là l'exaspération de la femme moderne et surtout de la femme qui a étudié, de la femme qui a embrassé une carrière, de la femme qui se répute supérieure, de la femme qui, abusée par ces illusions, a abandonné les traditions, de la femme qui croit avoir voulu les conditions dans lesquelles elle vit, et qui les a prêchées. Les faits ont démenti ses prévisions mais, comme tous les illusionnés, elle ne peut ni ne veut le reconnaître, elle ne peut ni ne veut remonter à la source lointaine et générale de ses maux, elle impute ses souffrances, non pas aux nouvelles mœurs, aux nouvelles conditions de vie, mais aux hommes qu'elle accuse de vouloir la tenir ligotée aux vieilles traditions et qui, au fond de son cœur, sont surtout coupables de ne pas vouloir l'aimer pour les mérites spécifiques pour lesquels elle voudrait l'être.

## II

## DANGERS DU RELACHEMENT DE LA MORALE TRADITIONNELLE AU POINT DE VUE DU MARIAGE

Si l'homme, pour aimer la femme, ne part pas du point de vue traditionnel de la vertu, de quel point de vue partira-t-il, sinon de celui des sens ?

Ces désirs, ces aspirations des femmes d'aujourd'hui, répondent, il n'y a pas à en douter, à des aspirations, à des désirs réels et généraux car, si toutes les femmes désirent être aimées, si toutes désirent avoir un petit cercle de personnes et de choses à qui se consacrer et dont elle soient le centre, toutes désirent aussi être exemptées des sacrifices qui leur étaient autrefois imposés pour s'assurer ces biens. Mais suffit-il qu'un désir soit général pour être réalisable ? Le désir de ne pas mourir suffit-il pour être immortel ? La femme pourra-t-elle jamais atteindre les fins qu'elle se propose et les avantages qu'elle en

pourra tirer seront-ils supérieurs aux inconvénients ?

*La femme moderne veut conquérir le droit d'être jugée par l'homme, c'est-à-dire d'être admirée et aimée, en dehors du point de vue traditionnel, en dehors des mérites moraux, en dehors de la vertu.*

Mais est-ce l'intérêt de la femme que l'homme se place pour la juger à un point de vue différent du point de vue traditionnel ? Est-ce l'intérêt de la femme que l'homme écarte, dans le jugement qu'il fait d'elle, le point de vue qui lui est le plus favorable, celui qui est le plus propre à la faire distinguer, car il correspond à sa mission naturelle, à sa mission maternelle qui est essentiellement altruiste et morale ? Convierait-il au cheval de se faire juger du point de vue de la force, au bœuf, de celui de la vélocité ?

Persuader l'homme d'abandonner dans l'amour le point de vue traditionnel, c'est-à-dire de faire abstraction de la vertu, ne sera pas difficile, puisque cette orientation n'est pas celle qui lui est naturelle, mais le jour où il ne partira plus, pour aimer la femme, du point de vue de la vertu, des services qu'elle peut lui rendre, de quel autre point de vue partira-t-il si ce n'est de celui de la beauté, de la sensualité : c'est-à-dire du plaisir qu'il en pourra tirer ?

Je sais fort bien que ce n'est pas ce que veut la femme moderne. Elle voudrait que l'homme la jugeât du point de vue de la culture, des études

qu'elle a faites, de sa force et de son adresse sportive, des fonctions qu'elle remplit, de sa capacité de travailler à l'extérieur, etc... Mais ce sont là des qualités que l'homme apprécie chez un autre homme, ce sont des qualités qui peuvent inspirer l'estime, non pas l'admiration et encore moins l'amour d'un homme pour une femme. L'amour est lié aux sentiments, non à l'intellect, *il est lié aux qualités qui diversifient le plus la femme de l'homme, non à celles qui les font se ressembler*, il est lié aux qualités physiques et morales qui ont un intérêt pour l'espèce, et non aux qualités intellectuelles, professionnelles qui ne regardent que l'individu.

Dans la famille, du reste, aime-t-on un père, une mère, une sœur, un fils, un mari, à raison des tableaux qu'ils peignent, des livres qu'ils écrivent ; ne les aime-t-on pas plutôt pour leur bonté, leur serviabilité, leurs vertus, les services qu'ils rendent ou ceux qu'on peut leur rendre ?

Si l'homme fait abstraction, pour aimer et admirer la femme, du dévouement, de la fidélité, de l'abnégation, des services qu'elle peut rendre, il ne considérera plus en elle que la beauté, l'élégance, la coquetterie, l'élément purement sensuel.

Une fois rompu le cercle qui enchaîne l'homme à la femme d'une façon permanente, en lui garantissant des vertus féminines spéciales, des *intérêts* qu'il sait stables ; en partant du point de vue de l'attraction des sens, du plaisir, qui est

essentiellement passager et indépendant de tout mérite, l'homme ne veut plus entendre parler d'attaches stables ; la femme devra dès lors se contenter d'amours passagères, fragiles, qui ne se conquièrent point par la carrière, les diplômes, les mérites intellectuels, mais par la coquetterie ou par des moyens pires encore. C'est ce qui se produit dans toutes les époques où la femme persuade à l'homme d'abandonner dans son choix l'élément vertu, au nom de prétendus idéaux variables qui finissent tous par converger au triomphe de l'impudeur et de la sensualité. Et l'on ne peut pas nier que les choses ne glissent aujourd'hui sur cette pente.

Si bien que le féminisme, parti pour la conquête d'un amour plus parfait, plus idéal, plus complet que l'amour actuel, a dû se rabattre sur l'*« amour libre »*, sur le *« droit à la maternité »* qui se ramènent en définitive à l'amour purement sensuel.

Et ces nouveaux numéros de son programme ont eu dans la pratique un tel succès que le féminisme n'a pu se contenter, comme c'était peut-être son intention, de couvrir et d'excuser par les théories des maux déjà enracinés, mais s'est trouvé obligé de les sanctionner, d'en faire montre, de s'en constituer le propagandiste et de les présenter comme des modèles, parce que celui qui en a usé ne veut pas se trouver isolé. C'est ainsi qu'on est venu à l'apologie de l'amour purement

sensuel, de l'amour fragile et passager, lequel est dans le désir de l'homme et non dans celui de la femme.

La propagande a rencontré quelque résistance, mais cette résistance s'affaiblit chaque jour et à bref délai, par la loi des vases communicants qui est encore plus vraie en psychologie qu'en physiologie, « *la libre morale* », « *le droit à l'amour* », c'est-à-dire l'amour instable est assuré de triompher. Et ainsi, à côté des femmes masculines auxquelles ces amours volages plaisent jusqu'à un certain point ou du moins plaisent davantage que la morale rigide, compagne obligée du mariage d'autrefois, il faudra que s'en contentent presque toutes les autres, même celles qui seraient disposées aux plus durs sacrifices pour pouvoir aimer d'une façon constante.

Ainsi, la possibilité d'aimer la femme en dehors des mérites moraux, en dehors de la vertu, aura pour conséquence non seulement de relâcher sa morale, mais d'abolir l'institution du mariage qui, fondée sur l'acceptation des plus durs sacrifices de la part de la femme, lui a valu l'estime et le prestige dont elle a joui pendant tant de siècles.

### III

## DANGERS DU RELACHEMENT DE LA MORALE TRADITIONNELLE AU POINT DE VUE DE LA CARRIÈRE

Le féminisme n'a pas réfléchi qu'il y a une différence fondamentale entre homme et femme, en ce qui concerne les conséquences du vice, c'est qu'à l'homme le vice coûte et qu'à la femme il rapporte.

Que la liberté, l'indépendance et les autres conquêtes du monde moderne entravassent le mariage et favorisassent plutôt les amours passagères, le *flirt*, c'est ce que tout le monde savait déjà. Ces entraves reentraient même dans les avantages des temps nouveaux parce qu'avec le *flirt* la femme pouvait jouir, comme l'homme, de toutes les douceurs de l'amour sans les lourdes charges d'une attache indissoluble.

D'autre part si, encore aujourd'hui, comme dans d'autres temps, toutes les jeunes filles tendent à l'amour, le mariage a cessé depuis longtemps d'être leur unique aspiration, les jeunes filles de la moyenne bourgeoisie qui n'ont pas de

dot sont déjà orientées depuis leur adolescence vers une carrière qui leur donne de quoi vivre plutôt que vers un mariage fort problématique, les jeunes filles qui ont une dot, sans dédaigner pour autant le mariage, aspirent surtout à jouir de leur fortune, décidées à ne pas s'asservir avec leur dot aux volontés d'un homme.

Par conséquent, jeunes filles qui y sont obligées par des raisons pécuniaires, et jeunes filles qui y sont portées par des raisons morales, c'est-à-dire les quatre cinquièmes des jeunes filles, n'aspirent pas tant au mariage qu'à embrasser une carrière, à se consacrer à une fonction, à une mission ou, au besoin, à un sport dont elles puissent tirer prestige, argent, honneurs. Cette possibilité de se faire une situation, de n'être pas obligées à « *vendre leur corps* » par un mariage obligatoire, est même célébrée par les jeunes filles modernes comme leur plus grande conquête.

Or, pour ces femmes qui ne pensent plus à un mari, mais à leur carrière, à leur diplôme, à leur mission, n'est-il pas utile, logique, inévitable d'aspirer, comme le féminisme les y convie, à ce que la femme soit jugée en dehors de ses mérites moraux ? N'est-il pas juste, en d'autres termes, que la femme qui pourvoit à ses propres besoins, qui ne cherche pas un mari et qui, par suite, ne compromet personne par sa conduite, fasse l'amour et se divertisse quand elle veut et avec

qui elle veut, absolument comme un homme ?

Il y a désormais un siècle que ces objections et d'autres du même genre, répétées sur tous les tons, sapent, par leur apparente logique, les bases de la morale féminine. Mais la logique apparente ne répond pas, à mon sens, à la réalité. Je nie en effet la prémisse que la femme, quand elle n'a pas de mari ou d'enfants, quand elle gagne toute seule sa vie, puisse, sans causer préjudice à personne, s'abandonner à ses instincts impudiques et sensuels.

C'est précisément dans le cas où la femme suit une carrière que le relâchement de la morale féminine traditionnelle est le plus dangereux, car si, pour la femme mariée, l'immoralité a sur les membres de la famille une répercussion immédiate, visible à tous et dont tous peuvent, par suite, se garantir en quelque façon, l'immoralité de la professionnelle a une répercussion qui n'est pas immédiate, mais qui est beaucoup plus grave, parce qu'il n'y a contre elle ni remède, ni sauvegarde individuelle possible et qu'il y va de l'intérêt de l'assemblage social, de la civilisation tout entière.

Quelle raison y a-t-il, objectera-t-on, pour que l'immoralité de la femme altère l'équilibre social plus que celle de l'homme, l'immoralité de la professionnelle plus que celle de la femme mariée ?

Il y en a une, et c'est *qu'à la femme le vice rap-*

*porte, tandis qu'il coûte à l'homme, que la femme peut, par son vice, fausser tous ses mérites moraux et intellectuels, tandis que cela n'est pas possible à l'homme; que, pour l'homme, ses vices sont en opposition avec ses intérêts, tandis que, pour la femme, intérêt et passion sont en parfaite concordance. Or, comme la femme peut se servir de son immoralité à la fois pour assouvir ses passions et pour satisfaire ses intérêts, si la Société ne met aucun obstacle à ses écarts, elle ne trouve en elle aucun frein naturel qui l'arrête, tandis que l'homme, devant payer son immoralité par des sacrifices d'intérêt, a en lui un frein naturel qui met une limite à ses débordements. De plus, comme l'immoralité de l'homme ne favorise pas ses intérêts, elle ne porte pas dans la Société un bouleversement général si elle vient à triompher et à se répandre, tandis qu'il en est tout autrement dans le cas de la femme.*

Le jeune lieutenant coureur qui passe d'un amour à l'autre, dans les diverses villes où il est envoyé en garnison, n'est pas regardé de travers comme le serait une femme. Lui-même en rit, en tire vanité, est admis dans la société où aucun homme, aucune femme ne lui refusera son estime, à cause de ses conquêtes : l'immoralité ne lui nuira sous aucun rapport dans sa carrière, mais *elle ne l'y aidera pas*. C'est là la grande différence entre homme et femme, en ce qui concerne les conséquences de leurs vices.

Le lieutenant vicieux ne recevra pas d'avancement à cause de ses vices, il ne trahira pas, par cet avancement, les efforts de ses camarades qui attendent le leur de leur travail et de leurs mérites intellectuels et moraux, il ne trahira pas l'intérêt public qui veut que le choix soit fait suivant d'autres critères.

Il en va tout autrement pour la femme ; au moindre faux pas, la femme est mise au ban de la Société, mais que ne peut-elle pas obtenir par ses fautes ! Elle peut en effet se procurer une vie commode et luxueuse, qu'aucun mérite moral et intellectuel ne pourra jamais lui permettre ; de grossière paysanne, elle pourra, sans aucune capacité intellectuelle, devenir reine ou favorite d'un ministre ou d'un Roi. Sans aucun effort, sans mérites spéciaux, elle obtiendra des diplômes qui coûtent aux autres mille peines, elle peut, par quelque faute opportune, s'éviter la plupart des affres des concours publics et privés ; par ses seules fautes, elle peut rapidement s'élever aux postes les meilleurs, trahissant tout à la fois ses collègues qui attendent ces postes de leurs études et de leurs mérites intellectuels, et le public qui a le droit de savoir par quels critères sont choisis les hommes et les femmes dont il dépend, qu'il paie ou dont il utilise les services.

C'est parce que ses vices lui sont utiles et qu'elle n'a par suite aucun frein qui l'arrête, parce qu'elle peut, par ses vices, fausser ses mérites intellectuels

et professionnels et par suite nuire à d'autres, en nombre infini, qui n'ont rien à voir directement avec elle et qui ne peuvent s'en défendre, que l'immoralité de la professionniste, du point de vue humain plus excusable que celle de la femme mariée, est, suivant moi, plus dangereuse au point de vue social. Car, dans le cas de la femme mariée, nous retrouvons la situation de l'homme, c'est-à-dire le conflit entre les passions et les intérêts, faisant fonction de frein naturel, nous retrouvons le vice passion dont les ravages sont limités à un petit cercle de personnes en état de se défendre et qui, par suite, cause à la Société un moindre bouleversement, tandis que, dans le cas de la professionniste, c'est le contraire.

Si l'on admet en effet que la femme suivant une carrière puisse se permettre d'obéir à ses passions, d'abandonner la morale traditionnelle, comment pourra-t-on jamais distinguer si elle le fait par passion ou si elle le fait par intérêt ? Et quand la femme pourra ajouter cette arme formidable aux armes culturelles et intellectuelles pour obtenir les postes et les diplômes qu'elle ambitionne, comment les professionnistes honnêtes qui ne veulent pas s'en servir pourront-elles lutter avec les dévergondées ? Et, ce qui est pire encore, comment pourra fonctionner une Société compliquée comme la Société actuelle, dans laquelle le public n'a d'autre garantie de l'aptitude

des professionnistes dont il utilise les services que l'application rigoureuse des critères de mérite établis ? Comment l'homme supportera-t-il la concurrence de ces professionnistes femmes qui le supplanteront à l'aide de leurs démérites moraux et non de leurs mérites professionnels ? Et comment la femme honnête pourra-t-elle encore embrasser une carrière extérieure à la famille en conservant quelque respect de l'homme qui verra toujours dans la femme une concurrente déshonnête ?

Ainsi, la liberté morale, la plus grande conquête à laquelle vise, peut-être inconsciemment, le féminisme finirait par fermer à la femme non seulement la voie du mariage, mais celle de la carrière, entraînant par surcroît la désagrégation de la Société.

## IV

DIFFICULTÉ DE REMPLACER L'AMOUR  
PAR LES AISES OU LES SATISFACTIONS  
D'AMOUR-PROPRE

Les satisfactions, la richesse, les aises donnent des plaisirs accessibles seulement à un petit nombre et pèsent sur les autres.

Mais le féminisme n'a pas seulement persuadé à la femme qu'elle doit être aimée en dehors de ses vertus, il a essayé de l'amener à renoncer à l'amour : « faiblesse, résidu atavique, erreur inculquée par l'éducation traditionnelle, qu'il fallait abandonner aux faibles, aux sottes, aux ignorantes incapables de se diriger elles-mêmes, de gagner leur vie toutes seules, car la femme intelligente, la femme qui fait des études, la femme supérieure peut trouver dans les études, dans l'indépendance, dans le gain, dans la gloire, des satisfactions plus grandes et plus dignes que celles de l'amour ».

Cette diversion a pu exercer une certaine influence parce qu'elle a une certaine base réelle.

L'homme et la femme sont en effet différents, mais différents comme peuvent l'être des individus de la même espèce : des aspirations, des instincts, des désirs qui chez les uns sont forts et permanents, sont chez les autres transitoires, vagues, atténués ou *vice versa*. Les rêves de gloire, d'indépendance, de gain existent aussi chez la femme, mais chez elle ils sont fragiles et transitoires.

Ce n'est pas, comme le croient les féministes, l'éducation, la tradition millénaire qui a provoqué la diversité des aspirations de l'homme et de la femme. C'est la diversité de leur constitution. C'est la fonction maternelle qui a suscité chez la femme ce précieux besoin d'aimer qui la fait esclave de ceux auxquels elle doit prodiguer ses bienfaits, de même que la propriété de produire du lait rend la nourrice esclave du nourrisson qui l'absorbe. La tradition, l'éducation ont pu accentuer ce besoin, le cristalliser en formes conventionnelles, elles ne l'ont pas créé. S'il est vrai, et c'est cela qui a permis l'équivoque, que l'éducation ancienne poussait les jeunes filles à ressentir davantage la honte de n'avoir pas trouvé un mari, la tristesse du vide et de la solitude, s'il est vrai qu'elle excitait les jeunes filles à se marier, même par point d'honneur, par amour-propre, il faut dire que l'éducation et la tradition voilaient, sous ces sentiments transitoires, un instinct profondément réel et universel.

IMPOSSIBILITÉ DE TROUVER POUR LA FEMME  
UN SUBSTITUT A L'AMOUR.

La femme est condamnée à aimer : cette soif d'aimer n'est pas plus susceptible d'être éteinte en elle que ne le serait sa faculté d'engendrer. Mais si l'on ne peut l'assouvir par l'amour complet, il faut lui chercher, en compensation, des satisfactions équivalentes, ou contenant des éléments analogues.

La science, l'art, l'étude vers lesquels l'élite féministe a dirigé la femme peuvent chez l'homme prendre la place de l'amour, parce que ce sont pour lui des passions qui peuvent l'occuper et le satisfaire. Il n'en est pas de même pour la femme qui envisage la carrière, l'art, les études du simple point de vue de « l'utilité ». Bien moins encore pourra-t-on la dédommager de l'amour par « l'ambition », par « les biens matériels », dont les éléments sont antithétiques, puisque l'amour est pour la femme une concentration de son être en une autre personne, est un dévouement absolu, tandis que l'ambition concentre en soi les passions d'autrui.

Le Catholicisme en effet qui, le premier, s'est trouvé aux prises avec cette difficulté de contenter des hommes et des femmes qui renonçaient à l'amour, a donné à chacun des deux sexes des missions bien différentes.

Nous voyons les ecclésiastiques, les prêtres, les moines, les frères consacrer l'ardeur que chez eux l'amour ne peut absorber à des discussions philosophiques, morales, théologiques, à la conservation de trésors littéraires et artistiques, à la prédication, à la conversion des infidèles dans les pays lointains. Nous les voyons chercher des substituts à l'amour dans l'art, la beauté esthétique, les études, la science, la contemplation des beautés naturelles. Nous voyons les religieux choisir, pour bâtir leurs couvents, les sites les plus merveilleux, couvrir de splendides peintures leurs églises et leurs cloîtres, illustrer leurs manuscrits de miniatures précieuses. Nous les voyons, dans le domaine plus prosaïque des sens, se rendre fameux pour les inventions culinaires et les commodités de la vie.

Nous ne voyons au contraire presque jamais les religieuses se passionner pour les disputes philosophiques ou théologiques, se consacrer à la science (même pas quand, comme Gaetana Agnesi et Jacqueline Pascal, elles avaient fait de la science avant d'entrer au couvent). Nous les voyons moins encore s'adonner aux plaisirs ou aux aises de l'art ou de la vie ; nous les voyons laisser leurs cloîtres nus, leurs livres, leurs jardins sans ornements, être indifférentes au choix des sites, mais en revanche se consacrer avec volupté aux œuvres d'amour et de pitié les plus pénibles, les plus âpres : soigner les lépreux, les malades,

les abandonnés, les délaissés, prodiguer des trésors d'affection aux malheureux et ne demander en échange que la reconnaissance du « *céleste* » époux, dont les religieux n'ont pas l'équivalent, mais qui est au contraire pour les religieuses quelque chose de réel, de concret, de nécessaire pour individualiser leurs sacrifices, pour leur faire trouver joie dans la douleur.

DANGERS DE DIRIGER L'HOMME ET LA FEMME  
VERS LES MÊMES OCCUPATIONS, LES MÊMES AM-  
BITIONS.

Si, d'autre part, les carrières masculines, les gains qu'on y réalise, donnaient réellement aux femmes la somme de plaisirs que leur donnait l'amour, l'échange serait-il possible et utile ? Le féminisme pousse les femmes à faire des études, à entrer dans les carrières intellectuelles, en leur garantissant qu'elles y trouveront la joie qu'elles perdent en renonçant à l'amour, les incite à entrer en masse dans les places aujourd'hui remplies par les hommes. Mais ces places sont-elles libres ? Les femmes, toutes les femmes que les féministes voudraient orienter vers ces carrières y trouveront-elles du travail, des gains, et des honneurs ?

Les pays sont un peu comme les industries : pour qu'un établissement industriel travaille bien, il faut que le directeur sache établir un judi-

cieux équilibre de la production de chaque ouvrier, veille à ce que les fileurs produisent autant de filé qu'il en faut pour les tisseurs, que les tisseurs produisent autant de toile que les imprimeurs peuvent en teindre et ainsi de suite, ce que l'on obtient en mettant à l'œuvre un nombre X de fileurs, de tisseurs et d'imprimeurs, de façon que pendant que dix filent, cinq puissent tisser, trente broder, quatre imprimer et ainsi de suite. Si la proportion est faussée, les brodeurs ou les tisseurs ou les cardeurs resteront des journées entières les bras croisés en attendant que les autres aient préparé la toile, le fil sur lesquels ils pourront travailler, broder, etc...

De même, dans une Société, pour que tous puissent travailler d'une façon homogène et assurer régulièrement leur vie, il faut que sur cent individus, tant travaillent la terre, tant construisent des maisons, tant fabriquent des meubles ou des instruments, tant exécutent des peintures, composent des romans, tant se consacrent aux soins du ménage ou des enfants, tant à ceux des malades et ainsi de suite. Si l'on fausse la proportion, il y aura nécessairement, d'un côté des chômeurs, de l'autre de véritables condamnés à un surtravail forcé.

C'est pour éviter ce danger que, dans maintes Sociétés, les corporations ou les Gouvernements veulent qu'un contrôle soit exercé sur le nombre des citoyens qui s'adonnent aux divers métiers

et industries, et réservent les occupations intellectuelles (c'est-à-dire celles qui rapportent le moins) aux riches et aux célibataires.

C'était pour éviter ce danger que s'étaient nettement diversifiées les occupations auxquelles hommes et femmes pouvaient s'adonner, en réservant à celles-ci, qui en tirent tant de satisfactions, l'éducation des enfants, les soins du ménage et de la famille, occupations que généralement l'homme trouve fastidieuses. On avait pu ainsi obtenir un certain équilibre du travail, grâce auquel, sans émigrer, hommes et femmes purent, pendant des siècles, vivre à peu près en paix sur la petite portion de terre à eux assignée.

En dirigeant les femmes, comme le voudrait le féminisme, vers les professions aujourd'hui exercées par les hommes et spécialement vers les professions libérales, littéraires ou scientifiques, où il y a déjà pléthore, nous sommes en train de créer une lutte effroyable entre hommes et hommes, entre hommes et femmes, entre femmes et femmes, lutte qui amènera des haines générales de nations, de races, de classes, de sexes, chacun tendant à exclure l'autre des professions qui seules sont réputées agréables à exercer.

Il faut dire pis encore des ambitions masculines que le féminisme cherche à inoculer à la femme. Est-il donc si facile d'accéder aux honneurs qu'on fait miroiter à ses yeux ?

Les plaisirs de l'ambition sont surtout des plaisirs de prééminence qui présupposent d'un côté une supériorité reconnue, de l'autre une infériorité, une exclusion. Cette infériorité, cette exclusion est aussi pénible que la supériorité reconnue est agréable. Pour augmenter les joies que peuvent donner les ambitions, il n'existe qu'un seul moyen, c'est d'en multiplier les objets, de diversifier la nature des récompenses accordées, parce que le nombre de ceux qui arrivent premiers à un but augmente avec l'augmentation du nombre des buts, non avec l'augmentation du nombre des concurrents, parce que le plaisir que procure un prix tient non pas à sa valeur matérielle, mais au fait qu'il constitue une récompense. En orientant les hommes vers les ambitions de la science, de l'art, de l'audace, de la force, les femmes vers les ambitions de l'altruisme, de la bonté, de la beauté, de la grâce, du travail domestique ; en donnant aux hommes des sièges de députés, des grades académiques, des monuments sur les places publiques, aux femmes l'affection et la louange des membres de la famille, le chant du poète, l'éloge du romancier, le tableau ou la statue de l'artiste, la déférence générale, on augmentait le nombre des buts, le nombre des prix, et par suite le nombre des vainqueurs, des heureux.

En persuadant aux femmes, comme le fait aujourd'hui le féminisme, que les ambitions de bien

tenir leur maison, de rendre heureux les membres de leur famille sont des ambitions à laisser aux sots, que les louanges des membres de la famille, leur affection sont des attrape-nigauds, en concentrant les ambitions des femmes aussi bien que des hommes sur un petit nombre de champs déterminés, les arts, la politique, les sciences, les lettres, le sport, en uniformisant les prix et en les réduisant tous à de l'argent, des sièges de députés, des grades académiques, des décorations, des articles dans les journaux, on aura, au lieu de femmes modestement contentes de leurs armoires et de leur maison, des femmes irritées, mécontentes d'avoir perdu un championnat, de n'avoir pas obtenu la distinction convoitée, de n'avoir pas gagné assez d'argent.

Mais, me dira-t-on, ces préoccupations sont théoriques, les maux que j'indique ne se sont produits que dans une très faible mesure, et seulement dans les vieux pays, comme le nôtre, où les traditions opposaient un obstacle tenace à l'accomplissement naturel de ces transformations : en Amérique, en Australie, où ces traditions n'existaient pas, la femme a pu s'adonner aux carrières masculines et arriver au même genre de gloire que l'homme sans créer de luttes, de concurrences désastreuses, de haines, de révoltes.

Cela est vrai, mais l'Amérique, mais l'Australie sont des pays neufs, des pays immensément

riches et incomplètement peuplés qui fournissent l'Europe d'aliments, de métaux, de matières premières et absorbent des hommes ; des pays qui ont tant de postes disponibles qu'ils peuvent en offrir et en fournir même aux Européens ; des pays de court passé où les gloires locales sont si rares qu'on a recours aux numéros pour désigner les rues, aux gloires européennes pour désigner les cités nouvelles.

Dans ces conditions, il est facile aux femmes d'arriver aux charges que les hommes sont dans l'impossibilité de remplir, comme cela a été facile chez nous pendant la guerre ; mais tout cela est transitoire, même en Amérique, même en Australie, comme fut transitoire, chez nous, l'élévation des femmes aux postes des hommes pendant la guerre.

Dans les temps, dans les pays normaux, postes et honneurs ne peuvent être conquis qu'à grand'peine et, dans les professions libérales, plus que partout ailleurs. Quand même le nombre de ces postes serait moins limité qu'aujourd'hui, quand même les occasions de gloire pourraient être moins rares qu'aujourd'hui, croit-on que les hommes les céderont aux femmes ?

L'amour, même sous l'humble forme à laquelle peuvent aspirer toutes les femmes, ne nous donne jamais des satisfactions, des plaisirs matériels et visibles comme ceux des carrières ou des gloires masculines, il nous donne même des soucis, des

préoccupations, des anxiétés douloureuses, nous rend toujours esclaves de l'être aimé, par contre, il donne un sens à notre vie, il nous le donne sans peser sur autrui, sans nous mettre en concurrence avec les autres, sans condition de temps, de lieu, de milieu.

Quelque pauvre et nue que soit la terre, quelques rares ou trop nombreux que soient ceux qui l'habitent, quelque différentes que soient les conditions économiques et sociales, tous les êtres humains, tant qu'ils seront, pourront jouir des joies de l'amour, de l'affection, de la reconnaissance. Qu'un fils, un père, un malheureux ait besoin de vos soins, qu'un être lointain dans l'espace et dans le temps puisse ou que vous vous figuriez qu'il puisse bénéficier de vos sacrifices, c'en est assez pour que vous puissiez assouvir cet obscur instinct qui est le ciment le plus nécessaire de l'humanité, le besoin le plus profond de l'âme féminine.

Les satisfactions, les richesses, les aises donnent des plaisirs, mais des plaisirs accessibles seulement à un petit nombre et qui pèsent sur les autres.

La jeune fille entre aujourd'hui dans la carrière avec enthousiasme, elle méprise et plaint au début, avec beaucoup de sincérité, sa sœur d'autrefois, confinée au logis, mais le plaisir de la carrière et des gains s'atténue peu à peu et fait place à une nostalgie violente des affections familiales et constantes, d'abord objet de dédain.

La professionniste enfreint volontiers la morale traditionnelle parce que cela lui est utile, mais, indépendamment du profit qu'elle tire de ses faiblesses, elle s'y abandonne parce que grandit en elle la soif d'affection, parce que le vide qui l'entoure lui est insupportable, parce qu'au bout de quelque temps les satisfactions de carrière et d'argent s'atténuent comme s'est atténué naguère le plaisir de jouer à la poupée ou à la cuisinière. Les héros et les héroïnes d'Ibsen représentent assez bien à la scène cette différence entre hommes et femmes : Borkmann et Sollnes n'hésitent pas à sacrifier à leur carrière Hilda et Kaja que pourtant ils aiment, tandis qu'Hilda et Kaja n'hésitent pas à sacrifier honneurs et richesses à l'être aimé.

Ces substituts de l'amour, honnête réaction contre les périlleux excès auxquels conduisait logiquement la libre morale, ont leur raison d'être, comme l'a eue jusqu'à un certain point la libre morale elle-même. Tout ce qui est à sa raison d'être, mais il convient de ne pas confondre la réaction nécessaire contre une erreur avec la nécessité logique et providentielle d'une action. Il est logique et fatal que je tombe si je me penche trop du parapet d'un pont, il est logique et fatal que je me brûle si je pose la main sur une marmite d'eau bouillante, mais il n'y a aucune nécessité à ce que je me penche trop du parapet, à ce que

je pose la main sur la marmite. Le progrès devrait même consister à connaître les nécessités inéluctables, psychologiques et morales et à nous inciter à nous abstenir des actions dont les réactions peuvent nous être nuisibles.

Les substituts de l'amour représentent la première et logique réaction morale contre le nouvel état de choses auquel la femme a été contrainte malgré elle et qui a causé bien des désordres, mais ces substituts, nés à une époque de transition de l'histoire mondiale, n'ont aucune raison de se stabiliser et d'aggraver par les remèdes les maux qui les ont rendus nécessaires.

## CONCLUSION GÉNÉRALE

**Le ciel féminin est plus haut et plus difficile à atteindre que le ciel masculin, mais, dans le ciel masculin la femme ne trouve aucun plaisir.**

La question de la femme n'est pas une question de justice, les inégalités politiques et sociales auxquelles elle est soumise, les inégalités morales qu'on lui demande, les compressions inégales auxquelles elle doit se plier, ne sont pas l'expression du triomphe du démerite sur le mérite, de l'apparence sur la réalité, ne dérivent pas d'un manque de fidélité aux pactes établis.

L'homme et la femme sont différents, physiquement, intellectuellement et moralement : leur taille, leur structure osseuse, leur système musculaire sont différents ; différente est la quantité d'air et de nourriture qu'ils peuvent absorber, différentes leurs tendances intellectuelles et morales, différentes leurs aspirations ; il est donc juste que soient différentes leur instruction, leur éducation, leur mission, les charges et professions auxquelles ils se consacreront, que différents

soient leurs devoirs et leurs droits, leurs récompenses et leurs châtiments.

Et qu'on ne réponde pas par le vieux lieu commun que la femme est ainsi par atavisme, parce que, depuis des siècles, on l'a cantonnée à la maison, parce qu'on l'a habituée depuis des siècles à cette mission, à cette morale.

L'atavisme a des limites que les ignorants franchissent avec une grande facilité. Nous voyons, après tant de siècles de domestication, le taureau rester indompté, tandis que la vache est pleine de mansuétude ; nous voyons le coq batailleur, tandis que la poule est pacifique. Les lions et les tigres mâles sont presque indomptables, tandis que leurs femelles sont dociles et susceptibles de s'apprivoiser. Pourquoi ces aspirations, ces goûts, ces instincts différents n'existeraient-ils pas dans la race humaine, la plus parfaite de la nature ? S'il n'en était pas ainsi, il faudrait la remettre sur le métier, car c'est là une nécessité générale.

Nous voyons la nature, dans toutes ses évolutions, s'efforcer toujours et par tous les moyens de différencier le mâle de la femelle, de susciter dans celle-ci les qualités qui la rendent plus apte à sa fonction de continuatrice de l'espèce, d'assurer aux deux géniteurs des différences telles qu'elles puissent faciliter la différenciation, c'est-à-dire l'évolution de leur progéniture.

Les animaux, les plantes, qui étaient à l'ori-

gine tous du sexe féminin, puis hermaphrodites, puis dioïques, se sont peu à peu différenciés de sexe parce que le progrès, l'évolution, la vie n'est pas possible sans la différenciation des sexes. Il faut remarquer que, là où la différenciation n'est pas encore advenue, comme dans certaines plantes monoïques, la nature obtient cette différenciation par la protérandrie, la protérogénie, l'hétérostylie, par lesquelles elle s'efforce de conquérir ou de remplacer le dioïcisme là où il n'existe pas encore.

Si donc la nature, même dans ses commencements, même dans les végétaux, a pris tant de soin de séparer les sexes, de les obtenir aussi différents que possibles, si elle a rendu ces différences plus tranchées au fur et à mesure qu'on passe des plantes aux animaux, des animaux inférieurs aux supérieurs, des races sauvages aux races civilisées, il faudrait tout au moins mettre quelque circonspection à marcher en sens inverse, à vouloir retourner au type unique, dont la nature s'est éloignée avec tant de soin et tant d'efforts. Si la femme n'est pas égale à l'homme, si les instincts de l'une ne correspondent pas à ceux de l'autre, si ce qui pour l'un est un sacrifice est pour l'autre un plaisir, si ce qui fait plaisir à l'une ne fait pas plaisir à l'autre, il est injuste que la femme réclame une égalité de devoirs et de droits, une égalité d'instruction, d'éducation, de charges et de profession, pénible à elle-même et aux autres,

sous prétexte que ce qu'elle demande a déjà été obtenu par l'homme.

Les moissonneurs du matin ne doivent pas s'indigner de ce que ceux de la onzième heure reçoivent le même salaire qu'eux, si les uns et les autres reçoivent le salaire convenu.

La femme d'aujourd'hui souffre, mais elle ne souffre pas d'une injustice que l'homme ait trahie contre elle, elle ne souffre pas du peu d'influence qu'il lui a laissée en politique, elle ne souffre pas de son trop de dépendance vis-à-vis de lui, du trop de rigidité des liens matrimoniaux, de l'insuffisance de son instruction ; elle souffre parce que l'industrialisme en la chassant de son foyer, en l'obligeant à une vie semblable à celle de l'homme, en l'orientant vers des plaisirs, des gains, des ambitions qui n'ont pas pour elle autant d'attrait que pour l'homme et qu'il lui est plus difficile d'obtenir ou de réaliser, l'a enlevée de son centre naturel de joie et d'action et l'a dirigée vers un centre différent.

La femme souffre parce que les froides études, les fragmentaires activités dont elle est obligée de s'occuper aujourd'hui, et auxquelles elle ne voit aucune utilité concrète émotive, ne la satisfont aucunement et, après l'avoir obligée à un effort pénible, menacent de lui enlever l'amour.

La femme, aujourd'hui qu'elle doit gagner sa

vie, qu'elle doit souvent habiter hors de sa famille, ne peut évidemment vivre comme elle le faisait autrefois, elle a besoin d'une éducation et d'une instruction un peu différentes, elle a besoin de plus d'indépendance, de plus de liberté, elle doit se mêler davantage au sexe masculin que par le passé, mais elle *n'a pas besoin de règles morales différentes* ou, mieux, si elle veut être aimée, il ne faut pas qu'elle transgresse les règles morales féminines et il ne saurait être question d'admettre des transactions, en fait de morale, au profit de la science, de l'art, de l'intelligence, ainsi qu'on le demande aujourd'hui. L'excellence dans la science, dans l'art, dans l'intelligence donne droit à des privilèges spéciaux dans le cercle de la science, de l'art, de l'intelligence, mais ne donne pas droit à enfreindre les règles du jeu féminin en fait de morale.

Que dirait le joueur si son adversaire se croyait en droit de regarder ses cartes, sous le prétexte qu'il est écrivain ou homme de science ? Si le savant ou l'artiste jouent, ils doivent suivre les règles du jeu, tout comme le commun des mortels. De même, si la femme de science ou l'artiste aspire aux affections comme la femme normale, elle doit suivre les règles de la morale féminine, tout comme elle doit s'habiller en femme.

L'observation des règles de la morale coûte quelques sacrifices à la femme ? L'observation des règles du jeu coûte aussi parfois quelques sa-

crifices au joueur mais, si vous supprimez cette observation, aucun jeu n'est plus possible.

La femme traditionnelle répond à l'idéal que l'homme s'est fait de la femme, à l'idéal qu'il est nécessaire qu'il s'en fasse pour accorder à la femme non pas un instant d'amour violent et passager, mais protection, défense et affection constantes, pour permettre à la femme de l'aimer, de le protéger et de s'intéresser à lui : si la femme veut aimer, si elle veut des affections constantes, elle n'a pas d'autre voie pour y arriver.

L'homme aime peut-être dans la femme un mirage mais, si la femme veut être aimée, il faut qu'elle incarne ce mirage. L'homme ne dépend pas des autres pour ses aspirations, pour ses désirs, il peut donc rester ce qu'il est, mais la femme qui vise surtout à donner de la joie à celui qu'elle aime, doit continuellement s'efforcer de reproduire dans la réalité ce que l'homme veut qu'elle soit. Et il ne suffit pas qu'individuellement et séparément la femme représente cet idéal, il faut qu'elle oblige à s'en rapprocher toutes les femmes qui ne veulent pas se ranger parmi les professionnelles de la débauche, sinon la catégorie tout entière est disqualifiée.

Il est vrai qu'en apparence c'est le contraire qui se produit, que les femmes provocantes, volages et sensuelles font leur chemin et trouvent un mari, mieux que les femmes esclaves des traditions, mais cela n'est possible que parce que

nous sommes dans une époque de transition, où les femmes impudiques et sensuelles sont arrivées, en obscurcissant les critères de mérite et de démerite, à se faire confondre avec les femmes honnêtes, grâce à quoi elles bénéficient tout à la fois de l'attrait momentané spécial qu'elles savent inspirer par leur impudeur, et de l'attraction durable que les femmes honnêtes ont conquise par des siècles de sacrifices, tandis qu'à l'inverse les femmes honnêtes souffrent de la concurrence des dévergondées qu'elles ne peuvent imiter et du dégoût que l'impudeur provoque chez l'homme, aussitôt sa passion assouvie.

Les femmes honnêtes ne protestent pas contre le dommage que leur cause cette confusion, parce qu'elles se figurent que la victoire des dévergondées est due tout entière à leurs artifices, alors qu'elle l'est au prestige que celles-ci leur ont dérobé et que, par suite, humiliées de leur infériorité transitoire et momentanée, elles inclinent à envier et à imiter les femmes galantes plutôt qu'à protester. Cette tendance est extrêmement dangereuse. Si les femmes honnêtes ne retrouvent pas le moyen de se différencier des dévergondées, rebelles à toute morale, la balance penchera bien vite du côté de celles-ci et, en même temps que les femmes galantes, toutes les femmes perdront leur ancien prestige, toutes seront traitées à la mesure des impudiques, toutes seront forcément con-

damnées à les imiter, même les femmes les plus pures qui ont en horreur les multiples amours dont ces malheureuses se vantent, et ce ne sont ni les études ni la carrière qui empêcheront le malheur.

Avec le maintien de l'ancienne morale, la femme moderne arrivera-t-elle au bonheur ? Le bonheur est constitué de tant d'éléments individuels que ce serait folie de se le proposer comme but d'un effort collectif. Une Société ne peut poursuivre le bonheur individuel de ses membres, bonheur qui peut être placé dans les choses les plus contradictoires, elle doit se borner à garantir à chacun la satisfaction de ces instincts qui existent chez tous et qui sont socialement utiles.

Si le bonheur est chose individuelle et ne peut être poursuivi collectivement, la faim et le froid sont des souffrances générales, si bien qu'on peut être sûr, en les diminuant, de diminuer la somme générale des souffrances. Le manque d'amour est pour la femme quelque chose de semblable à la faim et au froid. Fournir à la femme le moyen d'avoir quelqu'un qui puisse placer en elle le centre de son affection, quelqu'un en qui placer la sienne, c'est lui donner, sinon le bonheur, du moins la satisfaction de ses instincts les plus légitimes.

Que la femme fasse donc toutes les études qu'elle voudra, qu'elle participe à la vie politique,

si telle est son envie, qu'elle entre dans les carrières masculines qui lui seront les plus agréables, mais qu'elle ne se figure pas qu'études, carrière, ou fonction pourront l'affranchir de la morale traditionnelle, clef de voûte des satisfactions les plus hautes auxquelles elle aspire, les seules qui lui soient absolument nécessaires.

L'époque dans laquelle nous vivons n'est pas favorable à la femme, le machinisme centralisateur, avec sa mécanisation des hommes et des femmes, avec la désagrégation de la famille qui en est la conséquence, lui est très défavorable. La femme ne peut seule remonter le courant, mais la supériorité de morale est le seul moyen qui lui reste de le contrecarrer quelque peu, pour conserver la possibilité de satisfaire ses aspirations les plus sacrées.

La vie est dure, dure pour tous, hommes et femmes, d'autant plus dure pour nous que nous sommes nés et que nous avons grandi avec l'idée que la vie ne serait que roses, d'autant plus dure pour nous, génération nouvelle, qui avons assisté à tant de miracles mécaniques et que nous nous attendions, grâce à eux, à être à l'abri de toute cause de malheur. A l'inverse, le machinisme tant vanté, le progrès tant célébré, n'ont résolu aucun des problèmes qui font le tourment de l'humanité.

Aussitôt que dans les rues se tait le fracas des

automobiles, des tramways, des aéroplanes qui nous assourdissent du ronflement de leurs merveilles mécaniques, aussitôt que s'éteint l'éblouissement des réclames lumineuses qui nous aveuglent de leurs intermittentes et fantastiques architectures illusoires, de chaque porte, de chaque fenêtre, de chaque soupirail, nous entendons sortir une lamentation. Il n'est pas une maison où l'on ne pleure, où l'on ne se plaint. Pour peu que l'on prête l'oreille, ce ne sont partout que larmes et gémissements, mais les plaintes des femmes sont plus déchirantes que celles des hommes.

Le ciel, le paradis des femmes est plus haut, plus difficile à atteindre que celui des hommes. La voie qui y conduit est plus longue et plus tourmentée, semée de ronces et d'épines plus aiguës et plus douloureuses. De temps à autre, au cours de l'histoire, la femme se rebelle contre ce destin et, furieuse que l'homme puisse atteindre son propre ciel avec moins de fatigue, elle veut envahir le paradis masculin. Mais quand elle y est arrivée, elle le trouve pire que la terre qu'elle vient de quitter. Le poisson, qui vit dans l'eau, ne jouit pas de l'air, le papillon habitué au pollen des fleurs ne peut ronger le fruit. Le ciel de chacun fait partie intégrante de sa propre nature et sa plus ou moins grande facilité d'accès ne fait pas qu'il soit possible de le changer.

La femme est placée dans une situation tragique; la mystérieuse et solennelle mission que

la nature lui a confiée requiert d'énormes sacrifices; les compensations que la Société lui offre sont fatalement insuffisantes, tantôt pour les unes, tantôt pour les autres, parce que les sacrifices que la nature exige d'elle peuvent être estimés par les uns et par les autres à une échelle différente, de même que les compensations qui doivent les payer.

Mais, si ces compensations ne lui paraissent pas adéquates, que la femme réfléchisse que la nature lui a conféré le plus grand de ses privilèges, celui de pouvoir créer la vie, de pouvoir s'éterniser à travers l'espèce et que les libertés concédées aux mâles ne sont au fond que des compensations qui réussissent à les lier, mais seulement en seconde ligne, à la grande fonction assignée à la femme.

*APPENDICE*

## CONCLUSIONS PRATIQUES

Un kilomètre d'intérêt général a pour l'individu moins d'importance qu'un millimètre d'intérêt personnel. Pour ramener la femme à la morale ancienne, il faut trouver de nouvelles récompenses, de nouveaux châtiments.

Je ne me dissimule pas que les conclusions ci-dessus exposées pèchent du côté pratique : un kilomètre d'intérêt général a pour l'individu moins d'importance qu'un millimètre d'intérêt personnel, dix mètres d'intérêt futur moins de force qu'un centimètre d'intérêt immédiat.

Dire à la femme qu'elle devrait comprimer son instinct de plaire, joute qui lui procure le maximum de la joie, parce que cet instinct fait tort ou peut faire tort plus tard au sexe féminin quand, au contraire, dans le moment présent, l'expansion de cet instinct peut aider à sa carrière et lui procurer du plaisir, c'est lui demander un héroïsme quotidien. L'héroïsme ne peut se demander, et encore moins d'obtenir ainsi, par pur amour de la Société, sans faire miroiter des récompenses, sans faire craindre des châtiments. A la guerre,

on obtient l'héroïsme des soldats en récompensant les vaillants, en disqualifiant les lâches. A travers les siècles, la morale féminine s'était maintenue par une éducation appropriée et par des lois quelquefois féroces. Aucune Société ne doit se faire l'illusion que la femme sacrifiera ses passions momentanées, ses intérêts personnels par pur amour de son sexe. Il faut donc rétablir des récompenses et des châtiments, mais lesquels ? Qui en sera le juge et le justicier ?

Préciser ce qu'il convient de faire de pratique est chose terriblement hasardée, parce que les mesures pratiques sont celles qui varient le plus suivant les contingences, qu'elles ne se perfectionnent que par l'usage et que celles que je pourrais proposer seront en même temps prématurées et surannées.

Mais, au-dessus de ma répugnance à m'exposer à de justes critiques, existe en moi le désir de servir la cause que je voudrais voir triompher ; c'est pourquoi, bien que je sente la fragilité de mes idées sur ce sujet, je vais les exposer.

Autrefois, les hommes de la famille, maris, pères, frères étaient les juges et les justiciers de la morale féminine, de l'observation de laquelle ils étaient même responsables. Un système meilleur ne pourrait se concevoir parce que les proches, poussés à la sévérité par leur responsabilité, étaient réfrénés dans leurs exigences par l'affection

qui les liait à leurs femmes, filles ou sœurs et par l'ambition qu'ils avaient de les voir admirées.

Demander encore aux hommes de la famille de continuer cette tradition n'est plus possible aujourd'hui, d'abord parce que les femmes ne dépendent plus d'eux matériellement comme par le passé, et que leur autorité s'en trouve diminuée ; ensuite parce que les femmes sont souvent obligées par leur carrière à vivre loin d'eux, dans des milieux différents, enfin parce que pères et frères n'ont plus aucun désir d'assumer cette fonction.

Ne pouvant reconstruire la famille, ne pouvant charger les membres de la famille de se surveiller réciproquement, on devrait et on pourrait, suivant moi, créer des familles artificielles, des oasis, des associations, des groupes où se rassembleraient les femmes qui sentent le plus ce besoin de protéger et d'être protégées, d'aimer et d'être aimées, essentiel à la fonction maternelle, groupes qui remplaceraient la famille dans toutes ses anciennes attributions.

La famille avait autrefois une si grande importance pour la femme, parce qu'elle pouvait y trouver les récompenses de son altérocisme, parce qu'elle y trouvait un père, un fils, un mari, à qui se consacrer et qui se consacraient à elle. Mais, si la femme a besoin d'aimer, de protéger et d'être protégée, d'avoir quelqu'un dont elle fasse le centre de sa propre vie, ce quelqu'un

n'est pas nécessairement un père, un fils, un mari ; un être quelconque, mâle ou femelle, qui ait besoin de ses soins et de sa tendresse et qui veuille à son tour lui consacrer affection et soins, suffit à contenter cette soif d'amour, si tyrannique en elle.

Or, en ces oasis de personnes homogènes, il ne sera pas difficile à chacune de trouver quelque autre qui aura besoin, comme un membre de la famille, de protection et de tendresse. On pourrait même établir, sous forme de devoir, que chacun pourrait tour à tour être protecteur et protégé d'un autre membre de l'association.

Dans ce siècle, on parle toujours de « droits », mais la femme a soif de « devoirs » bien plus que de « droits ». Le fait que la famille imposait des devoirs fixes, imprescriptibles, permanents, malgré l'éloignement, les brouilles, les intérêts contraires, était peut-être une des raisons de la fascination qu'elle exerçait sur la femme, parce que les devoirs peuvent tenir lieu d'affection, parce que les devoirs donnent l'impression de créer un lien avec la vie qui continue, impression si agréable à la femme. Aujourd'hui, on forme facilement des amitiés, mais des amitiés sporadiques, déterminées par le hasard ou tout au plus par l'intérêt. Un ami qui se sacrifie pour son ami est tourné en dérision, comme un fou : chacun est en droit de ne penser qu'à soi, triste état d'esprit pour qui, comme la femme, se plaît surtout à penser à autrui.

Or, en ces oasis, il devrait, je le répète, être facile d'établir des devoirs fixes et inéluctables comme dans la famille, c'est-à-dire des liens semblables aux liens familiaux, avec l'avantage que protecteurs et protégés pourraient se choisir entre individus destinés à se déplacer ensemble pour raison de carrière, ce qui obvierait à l'inconvénient qui oblige aujourd'hui les divers membres d'une même famille à s'éloigner continuellement les uns des autres.

Ces groupes, par le seul fait qu'ils seraient composés de personnes attachées à leurs devoirs moraux, se surveillant réciproquement, cautionneraient indirectement, en quelque sorte, leurs membres auprès du public, ce qui serait un avantage considérable.

Dans le monde, l'individu isolé ne peut subsister ; chacun, pour trouver du travail, pour trouver un logement, pour trouver ou porter secours, a besoin que quelqu'un réponde de son intelligence, de sa capacité, de sa moralité.

C'est pour cette raison, qu'en comparaison des autres, le premier pas est si difficile, parce que, d'ordinaire, il nous manque à nos premiers pas quelqu'un qui se porte garant de nous. C'est pour cette raison que les relations sociales sont si importantes, qu'il est si important d'appartenir à un corps respecté, d'être élu membre d'une académie ou d'un groupe privilégié, parce qu'ainsi

s'accroît le nombre des personnes ou des corps qui peuvent se porter garants de nous.

Autrefois, la caution de l'individu envers la Société n'était autre que la famille, la caste, la corporation, la collectivité à laquelle il appartenait ; les castes, les corporations ayant disparu, ce rôle de répondant est passé en partie à l'Etat qui, par ses écoles, ses concours, ses examens, ses diplômes garantit que tel ou tel individu a la capacité requise pour telle ou telle profession. Ces garanties valent pour toutes les charges et professions qui dépendent de l'Etat et sont nécessaires, mais non suffisantes pour quantité d'autres ; elles sont au reste exclusivement techniques.

Les associations dont je parle joueraient indirectement le rôle de caution morale de leurs membres auprès du public et l'efficacité de cette caution pourrait être considérablement augmentée par l'obligation imposée aux sociétaires de mettre en commun leurs relations personnelles.

Quand un des membres, pour des raisons de famille ou de carrière, serait forcé de se déplacer, d'aller dans un pays inconnu, il trouverait quelqu'un des sociétaires qui se porterait garant de lui dans son nouveau pays, en sorte qu'il serait facile aux membres de ces associations de trouver partout amis, logement et travail.

L'association parerait ainsi au plus grand mal de la professionniste, celui de l'isolement où elle vient à se trouver quand elle se déplace, isole-

ment qui la pousse souvent à l'immoralité. La jeune fille appartenant à l'association trouverait, en quelque pays qu'elle fût envoyée, quelqu'un qui l'aiderait, la surveillerait, la cautionnerait auprès du milieu où elle serait introduite, prendrait part à ses satisfactions, à ses ennuis, à ses chagrins, car c'est là encore une des désillusions de la femme entrée dans une carrière, qu'avec la désagrégation de la famille elle n'a plus personne qui jouisse de ses succès ou partage ses angoisses.

On aurait ainsi des associations auxquelles on aurait intérêt à appartenir, à cause du crédit dont jouiraient leurs membres et des facilités de vie qu'ils y trouveraient.

Ces avantages feraient ambitionner aux étrangères d'y être admises et seraient pour les sociétaires une incitation à suivre une ligne de conduite morale, alors même qu'elles seraient plutôt portées à transiger.

Presque sans le vouloir, et par le seul intérêt qu'auraient les sociétaires au bon renom des groupes auxquels elles appartiendraient, ceux-ci en viendraient à assumer le rôle de censeurs moraux de leurs membres, fonction dans laquelle, comme dans la famille, leur activité serait excitée par l'intérêt de leur prestige et réfrénée par leur affection pour la sociétaire soumise à leur surveillance.

Ainsi, sans se proposer aucune mission moralisatrice spéciale, sans tonner contre le vice ou

prêcher la vertu, mais en suivant tout simplement un programme honnête de vie, en excluant de leur sein celles qui ne voudraient pas s'y plier, ces oasis, par l'intérêt qu'y trouveraient leurs membres, détermineraient la formation d'innombrables groupes analogues, si bien qu'à la fin la moralité qu'ils poursuivaient deviendrait l'état normal.

Les groupes pourraient parfaire cette normalisation de la moralité en aidant collectivement les femmes à assumer les fonctions, les charges, les carrières qui leur conviennent le mieux, en faisant instituer des écoles plus appropriées à leurs besoins, car l'une des raisons du développement du vice est que les femmes ne trouvent aucun plaisir à remplir les fonctions et les charges qui leur sont actuellement confiées.

J'ai vu naître et se former sous mes yeux une de ces « familles » dans les *Bibliothèques rurales* et la *Casa del Sole* de ma sœur Paola Lombroso, *Tante Mariù*.

Sous forme de réponse aux abonnés, ma sœur avait ouvert dans un journal pour la jeunesse une sorte de salon, comme ceux qu'organisent tous les journaux de femmes et d'enfants, salon où se rapprochaient au début garçons et filles de nuances morales, sociales, intellectuelles les plus variées, exposant leurs défauts, leurs qualités, demandant et donnant des conseils.

Le salon est devenu rapidement une grande

famille nationale, quand Tante Mariù incita les correspondants à former des bibliothèques rurales gratuites, répandues dans les plus petits centres d'Italie, dont les correspondants devenaient fondateurs et patrons, quand elle ouvrit ces Bulletins où chacun des patrons racontait ce qu'il faisait pour augmenter le pécule commun ou le pécule particulier de la bibliothèque. Bien vite, les lecteurs du Bulletin, les amis de la *Casa del Sole* formèrent une de ces « familles artificielles », au plus grand profit de ses membres et des institutions par elles fondées.

Mais, à côté de ces oasis et de ces associations de femmes disposées à suivre la morale traditionnelle, et pour que ces oasis se forment plus facilement et se développent avec plus de rapidité, il convient que de leur côté, les hommes reviennent à leur mission traditionnelle de protecteurs et de directeurs des femmes les meilleures, reviennent à apprécier ouvertement la femme vertueuse et à la préférer consciemment à la débauchée.

La femme impudique et sensuelle qui s'abandonne à ses instincts, qui court d'une amourette à l'autre, n'a pas besoin de protection, n'a pas besoin d'appui, n'a pas besoin que quelqu'un oriente ses forces. Elle va où l'instinct immédiat la porte, comme la femelle animale, mais il en va tout autrement de la femme vertueuse, de la femme qui comprime ses instincts, en vue de

l'intérêt général; celle-là a besoin d'une direction donnée à ses instincts comprimés, a besoin d'un but auquel elle consacre ses sacrifices.

Le fait que l'homme remplit si peu aujourd'hui son rôle d'homme, qu'il exprime si confusément des préférences pour la femme honnête, a été à coup sûr le plus puissant stimulant de l'immoralité. Mais, à leur tour, les hommes ne reviendront à comprendre et à mériter à nouveau la femme honnête que s'ils y sont habitués dès l'enfance, par l'éducation qu'ils recevront dans la famille.

Nous revenons ainsi à ce que j'ai dit dans mon premier ouvrage. Le sort de la femme est dans ses propres mains en tant que, mère et sœur, elle peut expliquer à l'homme, dès ses premiers pas, les délicates aspirations féminines et l'habituer à les satisfaire.

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
DÉDICACE .....	7
PRÉFACE.....	9

### PREMIÈRE PARTIE

#### LES INJUSTICES RÉELLES ET LES INJUSTICES APPARENTES

I. LA JUSTICE ET LES SOUFFRANCES DE LA FEMME.....	15
II. L'INÉGALITÉ N'EST PAS UNE INJUSTICE.....	21
III. LA COMPRESSION N'EST PAS UNE INJUSTICE.....	31
IV. L'INCOMPLÈTE RÉCIPROCITÉ N'EST PAS UNE INJUSTICE..	40
V. COMMENT DISTINGUER LES INJUSTICES VRAIES DES INJUSTICES APPARENTES.....	47
VI. COMPENSATION AUX INJUSTICES APPARENTES.....	53
VII. CONCLUSION.....	63

### DEUXIÈME PARTIE

#### LES REVENDICATIONS DE LA FEMME D'AUJOURD'HUI

I. LA POLITIQUE.....	69
La femme n'a jamais été exclue de la politique.	69
La femme ne s'intéresse pas à la politique...	73

La politique ne convient pas à la femme.....	77
Qu'est-ce que la femme veut conquérir par le droit de vote.....	90
Dangers des conquêtes désirées.....	98
Conclusion.....	108
<b>II. LES ÉTUDES MASCULINES.....</b>	<b>111</b>
Les études et le prestige.....	112
L'homme n'a jamais systématiquement exclu la femme des études.....	115
La femme se désintéresse des études masculines.....	118
Les études n'ont-elles pas, en elles-mêmes et par elles-mêmes, la capacité d'élever ceux qui s'y adonnent.....	123
Les études et la profession.....	128
Les études techniques concrètes doivent toujours précéder les études théoriques.....	132
<b>III. SÉPARATION DES SEXES.....</b>	<b>138</b>
Orientation différente des deux sexes.....	140
Homme et femme s'ennuient ensemble.....	148
Dangers du mélange illimité des sexes dans la jeunesse.....	151
Abaissement intellectuel et moral.....	159
Abaissement de la qualité des mariages.....	163
Avantages du mélange des sexes.....	168
Conclusion.....	170
<b>IV. DÉPENDANCE DE LA FEMME AU REGARD DE L'HOMME...</b>	<b>172</b>
Utilité de la surveillance masculine.....	173
Désavantage du contrôle réglé par la loi.....	178

## TROISIÈME PARTIE

SOUFFRANCES ET ASPIRATIONS  
DE LA FEMME D'AUJOURD'HUI

<b>I. LA FEMME SOUFFRE DE L'ISOLEMENT OU LA LAISSE LA SOCIÉTÉ MODERNE.....</b>	<b>183</b>
La femme veut les anciennes affections sans les anciens devoirs.....	192
<b>II. DANGERS DU RELACHEMENT DE LA MORALE TRADITIONNELLE AU POINT DE VUE DU MARIAGE.....</b>	<b>196</b>
<b>III. DANGERS DU RELACHEMENT DE LA MORALE TRADITIONNELLE AU POINT DE VUE DE LA CARRIÈRE.....</b>	<b>201</b>
<b>IV. DIFFICULTÉS DE REMPLACER L'AMOUR PAR LES AISES OU LES SATISFACTIONS D'AMOUR-PROPRE.....</b>	<b>208</b>
Impossibilité de trouver pour la femme un substitut à l'amour.....	210
Dangers de diriger l'homme et la femme vers les mêmes occupations, les mêmes ambitions.....	212
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE.....</b>	<b>221</b>
<b>APPENDICE. — CONCLUSIONS PRATIQUES.....</b>	<b>235</b>

# MOLIÈRE

## ***Théâtre complet***

Illustré de gravures anciennes et publié d'après les textes originaux, avec des notes par BERTRAND GUÉGAN.

*TOME PREMIER : La Jalousie du Barbouillé, le Médecin volant, l'Etourdi, le Dépit Amoureux.* In-16 de 320 pages, sur bel alfa vergé, contenant 25 hors texte et 60 bandeaux et culs-de-lampe . . . 15 fr.

*TOME SECOND : Les Précieuses Ridicules, le Cocu imaginaire, Don Garcie de Navarre, l'Ecole des Maris, les Fâcheux.* In-16 de 352 pages, sur bel alfa vergé, contenant 25 hors texte, des ornements et le *ballot inédit des Fâcheux* transcrit pour piano par A. Schaeffner. . . 18 fr.

*TOME TROISIÈME : L'Ecole des Femmes, la Critique de l'Ecole des Femmes, l'Impromptu de Versailles, le Mariage forcé, les Plaisirs de l'Île enchantée et la Princesse d'Elide.* In-16 de 400 pages, sur bel alfa vergé, décoré de bandeaux, de culs-de-lampe et de 30 hors texte d'après les gravures et documents du XVII<sup>e</sup> siècle, contenant la *musique de scène inédite du Mariage forcé* et de la *Princesse d'Elide*, transcrite pour piano par A. Schaeffner d'après les partitions manuscrites de Lully . . . 18 fr.

*TOME QUATRIÈME : Tartuffe, Don Juan, l'Amour médecin et le Misanthrope.* In-16 de 352 pages sur bel alfa vergé, avec de nombreuses illustrations . . . . . 18 fr.

*TOME CINQUIÈME : Le Médecin malgré lui, Méricerte, la Pastorale comique, le Sicilien ou l'Amour Peintre et George Dandin.* In-16 de 352 pages sur bel alfa vergé, avec de nombreuses illustrations . . . . . 20 fr.

Sous presse :

*TOME SIXIÈME : L'Avare, Monsieur de Pourceaugnac, les Amants magnifiques, le Bourgeois gentilhomme et le Ballet des Nations.* In-16 de 384 pages . . . . . 20 fr.

*TOME SEPTIÈME : Psyché, les Fourberies de Scapin, la Comtesse d'Escarbagnas, les Femmes savantes, le Malade imaginaire.* In-16 de 400 pages . . . . . 20 fr.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

**ROUSARD. — Poésies choisies.**

In-16 avec 46 gravures sur bois et 6 mélodies du XVI<sup>e</sup> siècle, transcrites pour piano et chant. . . . . 15fr.

**BAUDELAIRE. — Les Fleurs du Mal.**

Texte définitif publié intégralement, avec les *Epaves* et les *Pièces condamnées*. Préface de M. PAUL VALÉRY, de l'Académie française. In-16, décoré de 25 dessins de Baudelaire. . . . . 18fr.

**ABBÉ PRÉVOST. — Manon Lescaut.**

In-16 illustré de 8 gravures. . . . . 15fr.

**LAMARTINE. — Méditations Poétiques.**

Publiées d'après l'édition originale et suivies des plus beaux vers du poète. In-16 décoré de gravures romantiques. . . . . 15fr.

**DIDEROT. — Le Neveu de Rameau.**

Suivi du *Supplément au Voyage de Bougainville*, de l'*Entretien avec la Maréchale*, des *Regrets sur la vieille robe de chambre* et de l'*Essai sur les Femmes*. In-16 illustré. . . . . 15fr.

**BRANTOME. — Recueil des Dames.**

*Dames galantes* et *Dames illustres* avec des inédits et des notes de ROGER GAUCHERON. In-16 orné de 35 bois anciens. . . . . 15fr.

**ALOYSIUS BERTRAND. — Gaspard de la Nuit.**

In-16 illustré de 32 gravures hors texte. . . . . 15fr.

**PROSPER MÉRIMÉE. — Carmen.**

Ce volume, illustré de 23 dessins de Mérimée, contient ; *Carmen*, *Mateo Falcone*, l'*Enlèvement de la Redoute*, *Tamango*, le *Vase étrusque*, la *Partie de trictrac*, la *Vénus d'Ille* et la *Chambre bleue*. In-16 de 356 pages. 18fr.

**M<sup>me</sup> DE LA FAYETTE. — La Princesse de Clèves.**

Suivie de la *Princesse de Montpensier*, de la *Comtesse de Tende* et de l'*Histoire Espagnole (nouvelle inédite)*, publiées d'après les éditions originales. In-16 décoré de portraits. . . . . 18fr.

**CHARLES NODIER. — Contes.**

(*Trilby*, *Inès de las Sierras*, *La Combe de l'Homme mort*, *Jean-François les Bas-Bleus*, la *Légende de Sœur Béatrix*, *Trésor des Fèves* et *Fleur des Pois*, le *Chien de Brisquet*).

In-16 illustré de vignettes de TONY JOHANNOT . . . . . 18fr.

**Poésies complètes d'Alfred de Vigny.**

Préface de M. HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie française.

In-16, avec de nombreuses illustrations. . . . . 20fr.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

LES RIMES IMPÉRISSABLES

**HUIT SIÈCLES**  
DE  
**POÉSIE FRANÇAISE**

Choix de B. H. CHAMBERLAIN

Professeur retraité de l'Université impériale de Tokio

Un volume in-16 de 768 pages. . . . . 25 fr.

VICTOR BARRUCAND

**LE CHARIOT**  
**DE TERRE CUITE**

Cinq actes d'après la pièce du théâtre indien  
attribuée au roi Soudraka

Un volume in-16. . . . . 15 fr.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

# LES GRANDS SALONS LITTÉRAIRES

(XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles).

*Conférences du Musée Carnavalet (1927).*

LE SALON DE LA MARQUISE DE RAMBOUILLET, PAR LOUIS BATIFFOL. —  
MADAME DE LA SABLIÈRE, PAR ANDRÉ HALLAYS. — MADAME DE TENCIN,  
PAR PAUL REBOUX. — MADAME GEOFFRIN, PAR NOZIÈRE. — MADAME DU  
DEFFAND, PAR ANDRÉ BELLESSERT.

Introduction de LOUIS GILLET

Un volume in-8 de la *Collection Ecu* avec 16 illustrations  
hors texte. . . . . 16 fr.

# LA VIE PARISIENNE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

*Conférences du Musée Carnavalet (1928)*

Un volume in-8 avec 40 illustrations hors-texte. 25 fr.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

# ALEXANDRE POUCHKINE LA FILLE DU CAPITAINE

Nouvelle traduction intégrale par Hippolyte de Witte avec une préface  
spécialement écrite pour cette édition par Nicolas Pouchkine et une  
introduction de M. Hofmann, ancien conservateur du Musée Pouch-  
kine de l'Académie des Sciences de Russie.

Un volume in-16 avec 8 illustrations hors texte de Soko-  
lov. . . . . 18 fr.

# GÆTHE Les SOUFFRANCES DU JEUNE WERTHER

Traduction nouvelle avec une introduction par JOSEPH AYNARD. Illus-  
trations de CHODOWIECKI.

Un volume in-16 . . . . . 18 fr.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

HENRI SENSINE

---

## ANTHOLOGIE DU FRANÇAIS CLASSIQUE

XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles

*Prosateurs :*

Préface de M. G. MICHAUT, professeur à la Sorbonne.

Un volume in-16 broché. . 25 fr.; cartonné. . 32 fr.

---

## Chrestomathie française du XIX<sup>e</sup> siècle

Préface de M. G. MICHAUT, professeur à la Sorbonne.

I. — LES PROSATEURS. — Un volume in-16, broché. 25 fr.  
cartonné. 32 fr.

II. — LES POÈTES. — Un volume in-16, broché. . 25 fr.  
cartonné. . 32 fr.

---

## L'EMPLOI DES TEMPS EN FRANÇAIS

ou le mécanisme du verbe

Un volume in-16, broché. . 12 fr.; cartonné. . 15 fr.

" Vieille Maison, Vieux Papiers "

Achat - Vente

32700 MARSEILLE  
PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS  
Tél. 62 58 85 10

Sam, Dim, Lun, 5M, 7M  
**COLLECTION ÉCU**

Volumes in-8 écu (19×14)

- LOUIS BARTHOU, de l'Académie Française. — Voyage à travers mes livres : Autour de Lamartine. Avec 41 illustrations. 15 fr.
- LORRENZI DE BRADI. — La Corse inconnue . . . . . 18 fr.
- VENTURA GARCIA CALDERON. — Récits de la vie américaine. 15 fr.
- M<sup>me</sup> DE GIRARDIN. — Le vicomte de Launay. Lettres choisies avec une introduction de F. Roger-Cornaz et des vignettes de Will Heer . . . . . 15 fr.
- \*\*\* Les Grands Salons littéraires (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles). Le salon de la marquise de Rambouillet, par Louis Batiffol. — Madame de la Sablière, par André Hallays. — Madame de Tencin, par Paul Reboux. — Madame Geoffrin, par Nozière. — Madame du Deffand, par André Bellessort. Avec 16 illus. hors-texte 16 fr.
- EDOUARD GUYOT, Professeur à la Sorbonne. — H. G. Wells. Ouvrage couronné par l'Académie française. . . . . 15 fr.
- FERNAND HAYWARD. — Le Dernier siècle de la Rome Pontificale. Clément XIV, Pie VI, Pie VII (1769-1814). Avec 8 illustrations hors-texte . . . . . 15 fr.
- Le Dernier Siècle de la Rome Pontificale. Pie VII (La Restauration), Léon XII, Pie VIII, Grégoire XVI, Pie IX (1814-1870). Avec 8 illustrations hors-texte . . . . . 20 fr.
- HENRI-ROBERT, de l'Académie Française, ancien bâtonnier. — Les Grands Procès de l'Histoire. I<sup>re</sup> série. Le procès de Marie Stuart. L'affaire Cinq Mars. Le procès de Nicolas Fouquet, un profiteur du Grand Siècle. Voltaire, défenseur de Calas. Le Procès de Camille Desmoulins. Préface de M. Louis Barthou, de l'Académie française. Avec 60 illustrations. . . . . 15 fr.
- Les Grands Procès de l'Histoire. II<sup>e</sup> série. La Marquise de Brinvilliers. L'affaire du Collier. Le procès de Charlotte Corday. Le procès de M<sup>me</sup> Roland. L'affaire Lafarge. Avec 49 ill. 15 fr.
- Les Grands Procès de l'Histoire. III<sup>e</sup> série. La Grande Catherine. Marie-Antoinette. La mort du duc d'Enghien. La reine Hortense. Lachaud. Avec 49 illustrations . . . . . 15 fr.
- Les Grands Procès de l'Histoire. IV<sup>e</sup> série. La grande Mademoiselle. Le grand Condé. Le Masque de fer. Le roi Murat. Le maréchal Ney. Avec 49 illustrations. . . . . 15 fr.
- Les Grands Procès de l'Histoire. V<sup>e</sup> série. Racine et la Duparc. La Duchesse du Maine. Le Régent et le Palais-Royal. Le Système de Law. Cartouche. Avec 40 illustrations. . . 15 fr.
- Les Grands Procès de l'Histoire. VI<sup>e</sup> série. Christine de Suède. Le Maréchal de Saxe. Le Mariage et le Sacre de Louis XVI. L'Agonie du Régime. Avec 43 illustrations. . . . . 15 fr.